

Ce Clou que J'ai enfoncé

à la reconquête de l'estime de soi...

Le Passe-Monde

Daniel Meurois

Ce clou que j'ai enfoncé

à la reconquête de l'estime de soi

Éditions Le Passe-Monde
Québec

De Daniel Meurois, aux Éditions Le Passe-Monde

LE TESTAMENT DES TROIS MARIE... *Trois femmes, trois initiations*
IL Y A DE NOMBREUSES DEMEURES... *à la découverte des univers parallèles*
LES ANNALES AKASHIQUES ... *Portail des mémoires d'éternité*
CE QU'ILS M'ONT DIT ... *Messages cueillis et recueillis*
FRANÇOIS DES OISEAUX ... *Le secret d'Assise*
LA MÉTHODE DU MAÎTRE ... *Huit exercices pour la purification des chakras*
AINSI SOIGNAIENT-ILS ... *Des Égyptiens aux Esséniens...*
COMMENT DIEU DEVINT DIEU ... *Une biographie collective*
LA DEMEURE DU RAYONNANT ... *Mémoires égyptiennes*
VU D'EN HAUT ... *Un rendez-vous très particulier*
LES MALADIES KARMIQUES ... *Les reconnaître, les comprendre, les dépasser*
VISIONS ESSÉNIENNES ... *Dans deux fois mille ans...*
L'ÉVANGILE DE MARIE-MADELEINE ... *Selon le Livre du Temps*
LOUIS DU DÉSERT - *Tome 1... Le destin secret de Saint Louis*
LOUIS DU DÉSERT - *Tome 2 ... Le voyage intérieur*
LE NON DÉSIRÉ ... *Rencontre avec l'enfant qui n'a pas pu venir...*
LES ENSEIGNEMENTS PREMIERS DU CHRIST ... *À la recherche de Celui qui a tout changé*

De Daniel Meurois en collaboration avec Anne Givaudan, aux Éditions Le Passe-Monde

DE MÉMOIRE D'ESSÉNIEN ... *L'autre visage de Jésus*
CHEMINS DE CE TEMPS-LÀ ... *De mémoire d'Essénien tome 2*
RÉCITS D'UN VOYAGEUR DE L'ASTRAL ... *Le corps hors du corps...*
WESAK ... *L'heure de la réconciliation*
LE VOYAGE À SHAMBHALLA ... *Un pèlerinage vers Soi*
LE PEUPLE ANIMAL ... *Les animaux ont-ils une âme ?*
LES ROBES DE LUMIÈRE ... *Lecture d'aura et soins par l'esprit*

Des mêmes auteurs, aux Éditions S.O.I.S.

TERRE D'ÉMERAUDE ... *Témoignages d'outre-corps*
PAR L'ESPRIT DU SOLEIL
LES NEUF MARCHES ... *Histoire de naître et de renaître*
CHRONIQUE D'UN DÉPART ... *Afin de guider ceux qui nous quittent*
CELUI QUI VIENT
SOIS ... *Pratiques pour être et agir*
UN PAS VERS SOI ... *Sereine Lumière*

Éditions le Passe-Monde
3440 Chemin des Quatre-Bourgeois,
C.P. 62043, Québec (Qc) G1W 4Z2 Canada
passe-monde@videotron.ca
info@meurois-givaudan.com
Site Internet :
www.danielmeurois.com

Couverture : Peinture d'Andréa Mantegna, "Ecce homo"
Conception de la couverture : Marie Johanne Croteau, Productions Intus Solaris
Infographie : Typoscript, Montréal - Maquette intérieure : Lucie Bellemare

ISBN : 978-2-923647-21-0
Imprimé au Canada

Avant tout...

C'est une bien poignante et troublante histoire que la Vie m'a chargé de ressusciter entre les pages qui suivent. Poignante parce que témoin d'un destin exceptionnel et troublante parce que venant incontestablement rejoindre chacun de nous au sein-même de ses fragilités et blessures fondamentales.

Si le sentiment de culpabilité en constitue le thème central, le mal de vivre en est aussi le pivot. C'est à ce titre que, malgré un contexte historique éloigné du nôtre, j'ai tenu à m'y plonger afin d'y recueillir un enseignement aussi vivifiant et actuel que possible.

Quelques mots, d'abord, sur les circonstances qui m'ont permis la rédaction d'un tel ouvrage. Tout commença par la rencontre, au niveau de l'âme, avec une *présence* cherchant à me communiquer le tracé significatif de son évolution.

Le contact eut lieu à de nombreuses reprises sur plus d'une année, directement, de conscience à conscience. M'ouvrant son cœur sans réserve, l'être qui s'est ainsi confié à moi m'a donné libre accès aux images, aux pensées et aux paroles jusqu'alors contenues dans sa mémoire profonde. C'est le livre de sa mémoire akashique que j'ai

donc consulté et dont je me suis imbibé afin d'en extraire la moelle apaisante.

Précisons tout de suite que celui qui s'est ainsi livré dans sa vérité la plus totale *n'est pas présentement incarné*. Si j'ai choisi d'employer le "je" pour la rédaction du témoignage dont il avait à se décharger pour le bien de tous, c'est en plein accord avec lui. Il s'agit d'un choix d'écriture visant à créer le lien de proximité et d'intimité indispensable à ces confidences que l'on se fait parfois d'âme à âme et qui font grandir.

Être l'artisan d'une telle tâche a constitué pour moi, je vous l'avoue, une réelle expérience de compassion. C'est cette compassion, dans toute sa richesse, que j'espère pouvoir vous communiquer.

Il y a incontestablement, en chacun de nous, un peu de la blessure originelle du héros de ce récit. Je devrais plutôt dire du antihéros de cette quête d'amour qui nous renvoie à nos questionnements les plus secrets.

Certains objecteront que la nature de leurs propres difficultés et, éventuellement, de leur sentiment de culpabilité est totalement étrangère à celle de ce "personnage". Certes... Mais qu'ils ne s'y trompent pourtant pas. Derrière les événements évoqués ici, la racine maîtresse et le développement du sentiment de mal-être propres au cœur humain sont activés par les mêmes ferments et dépendent des mêmes ressorts. Ils font appel aux mêmes leviers dans les multiples sphères de la conscience et du corps.

Aujourd'hui plus que jamais, il m'apparaît que ce n'est pas tellement un événement en tant que tel, c'est-à-dire "à l'état brut" qui laisse son impact au fond de l'être au point d'initialiser un sentiment de faute ou, globalement, de souffrance. C'est l'importance que l'on accorde

à cet événement au plus intime de soi et que l'on nourrit à mesure que le temps passe. Ainsi s'opère progressivement le travail de sape...

Bien des vies anonymes et sans bruit sont mangées par une telle réalité. C'est de cette façon que les enfers personnels de bon nombre d'entre nous s'échafaudent. Le non-amour de soi est une véritable lèpre qui ronge l'humanité.

Une question se pose... Faut-il connaître l'origine d'un sentiment de culpabilité ou d'un mal de vivre pour venir à bout de celui-ci ? La lucidité et la connaissance sont toujours des outils, c'est évident... Cependant, le véritable désamorçage d'une souffrance naîtra certainement d'une zone de simplification qu'il nous appartient d'atteindre au centre de nous-même. C'est là également que réside le propos de cet ouvrage... Aucune guérison ne s'opère tant que l'on gratte ses propres plaies par la seule action du mental qui dissèque.

Aussi incitatif à la réflexion que puisse être le présent témoignage, il ne remplira donc sa fonction désinfectante que s'il est accueilli avec la sensibilité caractérisant le cœur.

Au-delà des histoires de vie et des décors qui en constituent la matière, il se veut, avant tout, prétexte à une profonde réflexion sur nos mécanismes internes, sur les besoins vitaux de notre âme puis sur l'urgence de nous prendre en main.

Apprenons à respirer la vie différemment et, dans le même élan, réapprenons à nous aimer... Telle est, sans doute, l'une des leçons majeures à intégrer tout au long des pages qui suivent. Sortir de la dualité, ne plus étiqueter ni juger en sont d'autres, non moins importantes. Bien

sûr, entre les lignes, ce sont aussi toutes les notions de responsabilité, de karma, de destin et de nécessité qui sont ici abordées.

Je me souviens - comme beaucoup certainement - du "mea culpa" de mon enfance, de ce geste par lequel on se frappait par trois fois la poitrine en baissant les yeux. Durant des générations et des générations, il a indiscutablement mis de l'huile dans le terrible engrenage qui, tout autant que des coupables, n'a cessé de faire de nous des victimes, des femmes et des hommes éprouvant toutes les difficultés du monde à conjuguer les verbes aimer, pardonner et réconcilier avec simplicité, spontanéité et sans arrière-pensée.

Il est temps, me semble-t-il, de le gommer de nos gênes en décidant, seul et collectivement, d'adresser un grand sourire réparateur au germe secret et sacré de la vie qui palpite en nous...

D'où vient-elle cette vie ? S'il est vrai que sa source est divine, pourquoi, alors, persister à la malmener ainsi ? Au lieu de grossir l'invraisemblable foule de ceux qui ne la reçoivent puis ne la subissent que comme un cadeau empoisonné, pourquoi ne pas "renverser la vapeur" de nos attitudes et donc de notre rapport avec elle ?

Le fameux « Je n'ai pas demandé à naître » perd tout son sens dès lors que l'on se donne la peine de reprendre pouvoir sur nous-même en n'accusant plus les mille circonstances de l'existence - parents, relations, événements, fatalité et malchance confondus - d'être responsables de la multitude de nos maux.

Nous sommes ce que nous voulons bien faire de nous... et ce que nous acceptons que la société fasse de nous.

Un apprenti est-il coupable de son état d'apprenti ? Certainement pas. Cependant, il en est responsable. Responsable de ce qu'il en fait, au fond de son cœur tout comme dans la paume de ses mains. S'il n'en fait rien, il y a fort à parier qu'il en devienne la victime incomprise.

C'est dans ce piège autant que dans l'autre, celui d'une culpabilité congénitale que, j'en suis convaincu, nous sommes tombés depuis des temps immémoriaux. Le malheur se cultive facilement, surtout si la terre de notre fond d'âme est laissée en friche.

Nous en avons semé à la volée de pleins champs de ces graines de tourment... et trop récolté aussi pour ne pas réagir enfin, *maintenant*. Notre "péché originel", si l'on tient absolument à cette formule, ne serait-il pas le sommeil de l'inaction, celui de l'asservissement ?

C'est avec joie et confiance que je vous livre donc *le récit véridique* de "Ce clou que j'ai enfoncé". Mon espoir est que celui-ci soit lu et compris comme une œuvre thérapeutique. Quelque chose en moi sait déjà qu'il agira à la façon d'un remède homéopathique.

Tranquillement mais sûrement, sa vocation est d'apaiser puis de guérir la nature du terrain de l'âme humaine dans son habit de chair.

Bonne méditation et bonne réconciliation !

Chapitre I

Nathanaël

Je m'appelais Nathanaël. Un nom bien trop beau, à mon avis, pour l'image que j'avais alors de moi...

Mon pays était la Judée et l'empereur Tibère y imposait son empreinte. Il ne l'y imposait pas seul, certes, car bon nombre d'entre nous, les occupés, y trouvaient leur compte.

Mon village natal, quant à lui, ne s'appelait pas... Il ne portait pas de nom. Ou alors je ne m'en souviens pas tant celui-ci était insignifiant. En vérité, c'était un simple hameau situé à quelques enjambées hors les murs de Jérusalem, en contrebas, près de la vallée du Hinom.

Ça ne sentait pas très bon par là. Les domestiques des riches demeures de la ville venaient régulièrement y décharger leurs chariots pleins d'immondices.

Nous ne pouvions rien dire... C'était leurs maîtres qui, pour la plupart, nous permettaient de vivre en nous confiant diverses tâches comme celle de tailler les pierres. D'ailleurs, c'était ce qu'avait fait mon père. Oh, il en avait façonné des milliers de pierres ! Patiemment, sans

rien dire, éclat après éclat. Toutes se retrouvaient sur les façades des maisons sadducéennes. Je me souviens qu'il en avait même taillé beaucoup pour une synagogue et qu'il en avait été fier.

Moi, je ne l'ai pas connu longtemps, mon père. Il est tombé d'un coup, comme ça, dans une ruelle, juste après avoir terminé une grosse dalle toute ronde destinée à fermer l'entrée d'un tombeau. Pour ma mère, pour mes six frères et sœurs et pour moi, cela avait été une fin du monde. J'avais une dizaine d'années et il était clair que je devais désormais apprendre à me débrouiller par moi-même. Faire n'importe quoi, mais ramener quelques pièces à la maison... ou tout au moins de la nourriture. C'est comme ça que j'ai commencé à chaparder un peu. Un fromage de brebis, quelques œufs, trois galettes... Cela me paraissait normal puisque je ne savais rien faire. Je n'étais pas encore assez fort, alors mon père n'avait pas eu le temps de m'apprendre son métier.

Non, je n'étais pas fort... Et en vérité, c'était cela mon problème ! Mes membres étaient anormalement chétifs et surtout... j'avais un handicap. Un pied mal formé, une sorte de malédiction reçue à la naissance. Je boitais donc depuis toujours, ce qui contribua sans doute, mes guenilles aidant, à me donner une allure un peu pitoyable.

Ma mère ne survécut pas longtemps à mon père. Guère plus d'une année. Trop de tâches pénibles, trop de n'importe quoi pour juste survivre. Peut-être aussi trop de chagrin. Je dis "peut-être" car elle n'avait jamais su manifester ses sentiments. Rien. Pas un seul élan de vraie tendresse, mais pas une plainte non plus. Elle est donc partie sans rien dire... C'est moi qui l'ai retrouvée toute recroquevillée sur sa natte, un matin.

Je me souviens avoir fait comme je l'avais toujours vue faire. Je n'ai pas réussi à dire un seul mot et aucune larme n'est parvenue à se libérer de mes yeux. Mes frères et sœurs, un peu plus âgés que moi, ont tout pris en charge, sans rien dire, eux non plus. C'était ainsi ; la vie ne pouvait pas s'arrêter là et d'ailleurs chacun d'eux avait déjà son petit travail ou plutôt son petit trafic.

Alors, je compris que moi, le boiteux, je devais me secouer pour de bon. Je vendis donc mes services à droite puis à gauche. J'appris à transpirer sur les sentiers en portant des fagots de bois, j'appris à nettoyer les arrière-cours des riches maisons, à tanner les peaux de moutons dans la puanteur, j'appris aussi à regarder le temps passer et à développer mon lot d'amertume.

Les années s'écoulèrent ainsi, avec ma boiterie qui, me semblait-il, empirait. Ma vie ne voulait rien dire et il n'y avait aucune raison pour qu'elle veuille jamais dire quoi que ce soit. D'ailleurs, y avait-il seulement quelqu'un dont l'existence signifiât quelque chose ? Mon regard sur le monde et les hommes s'arrêtait là et débouchait de force sur une sorte de "nulle part de l'âme".

L'amour ? Oh ! malingre et infirme comme je l'étais, je m'étais déjà depuis longtemps persuadé que je n'y goûterais jamais... Quelle jeune femme m'aurait regardé et quelle famille aurais-je pu intéresser ?

Quant à l'amour du Très-Haut, je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait signifier. Évidemment, je me rapprochais de la synagogue et du grand Temple à chaque fois qu'il le fallait... mais c'était seulement parce qu'il le fallait, parce qu'il y avait l'autre, le voisin, qui me regardait et puis parce qu'on ne sait jamais... On m'avait dit

de craindre l'Éternel mais... l'aimer ? J'ignorais totalement ce que cela pouvait signifier.

Enfin, j'étais superstitieux. Comme tout le monde d'ailleurs. N'était-ce pas après avoir taillé sa première pierre de tombeau que mon père s'en était allé ? Un vieux du village me l'avait bien fait remarquer. Alors, je récitais mes prières autant de fois qu'on le disait nécessaire... mais je crois que j'en sautais des phrases entières parce que je ne les écoutais ni dans ma tête ni dans mon cœur.

En ce temps-là et sur cette terre-là, on pensait que l'être humain avait plusieurs vies, aussi m'arrivait-il de me demander parfois si c'était vrai pour moi également et si j'avais fait quelque chose de terrible pour avoir hérité de tant d'insignifiance. Je n'étais qu'un bon à rien et il était déjà écrit que je passerais mon existence à traîner dans les ruelles, de petits métiers en petits mauvais coups et, pour finir, en petites misères. Inutile, donc, de chercher à grandir puisqu'il me semblait que l'infime était gravé en moi tel un sceau indélébile.

À force de traîner mes hardes, mon maigre savoir-faire et le peu de bonne humeur qui en résultait, je finis rapidement par devenir un de ces personnages que l'on dit pittoresques et malodorants dans toutes les basses-villes du monde. Nathanaël, c'était celui dont on pouvait rire ouvertement et qui ne réagissait pas. Et c'est vrai que je ne réagissais pas. On finit souvent par se laisser couler quand on a l'impression que la coquille de noix de notre vie est percée depuis toujours.

C'est ainsi que, lorsque les soldats et les autorités de Jérusalem cherchèrent une recrue pour leurs basses besognes, ils n'eurent pas de mal à me trouver. Mon nom et ma silhouette claudicante étaient d'évidence...

Un matin, deux hommes des légions romaines et un troisième, plus richement vêtu, se présentèrent à la porte de ma cabane. Évidemment, je pris peur puisqu'en partant j'étais déjà coupable d'exister.

- C'est toi Nathanaël, le fils de Taddée qui taillait des pierres ?

Je n'ai pas eu besoin de parler ; ils connaissaient la réponse.

- Nous avons du travail à te proposer...

Je n'osais toujours pas lever les yeux. Je les imaginais qui me toisaient de toute leur hauteur. Moi, je ne pouvais regarder que les lanières de cuir de leurs sandales...

- Redresse la tête, au moins, quand on t'adresse la parole ! On t'offre du travail, ça ne te fait pas plaisir ?

Je levai enfin le menton. Juste assez pour apercevoir le gros médaillon de bronze pendant sur la poitrine de celui qui paraissait être le chef.

- Oui, tu sais... les vauriens, les brigands, ceux qu'on condamne... Quand on les monte sur la colline... Faut bien les attacher sur leur poteau... Faut bien dresser le poteau aussi... Ça te dirait de faire ça ? C'est pas tous les jours et ça te ferait quelques bonnes pièces !

Mon esprit était sans doute lent et embrumé mais j'ai aussitôt compris de quoi l'homme me parlait. Avant même qu'il eût achevé sa phrase, je me souviens avoir fait non de la tête.

- Non, non... ai-je ensuite repris d'une voix pâle. Non, pas ça...

L'homme au médaillon insista puis insista encore, manifestement agacé par mes yeux qui avaient déjà rejoint les lanières de ses sandales. Il ne comprenait pas, disait-

il. C'était pourtant bien payé... et pas compliqué. Après tout, pourquoi avoir des scrupules avec des assassins et des voleurs ? C'était un travail comme un autre et il fallait bien que quelqu'un le fasse !

- Non, ai-je continué. Non... Pas moi.

Alors, les trois hommes partirent en se moquant puisque, de toute évidence, je ne voulais pas sortir de ma misère et que j'étais bien l'incapable que l'on disait.

L'idée d'avoir été pressenti pour être bourreau ou assistant-bourreau me fit d'abord mal. Elle creusait davantage encore l'ornière dans laquelle je me voyais, sous le niveau du sol. Cependant, j'oubliai vite la rencontre. Celle-ci ne fut bientôt plus qu'un incident. Pour se révolter, il faut en avoir la force. Il faut au moins ne pas se croire né pour ne respirer qu'à moitié.

Ainsi, avec mes vingt-cinq ans, j'étais déjà vieux. J'avais le dos voûté sous le fardeau de mes limitations et l'âme engourdie à force de ne jamais s'être fait dire qu'elle existait.

L'ordinaire de ma vie reprit donc son cours en bas des remparts de Jérusalem et partout dans les ruelles où il y avait quelque chose à grappiller. Je n'étais pourtant pas un mauvais homme... Simplement un homme qui dort.

Et, en vérité, mon sommeil était si profond que c'est à peine si j'avais laissé venir jusqu'à moi les échos de la voix de ce rabbi dont on disait tant de belles choses. On racontait qu'il était vêtu de lin blanc, comme les Nazaréens, que son regard transperçait ceux qui le croisaient et qu'il accomplissait des prodiges.

Dans le dédale des ruelles et entre deux nuages d'encens sur les marches des synagogues, j'en avais bien entendu parler par les uns et les autres, mais cela m'était

égal. Il n'y avait pas de place en moi pour loger ce qui se disait de lui, ni pour le scandale qu'il semblait alimenter, ni, surtout, pour l'espoir dont certains l'affirmaient porteur.

Ce rabbi, je l'avais vaguement aperçu à deux ou trois reprises... Une fois parce que je m'étais trouvé au même moment que lui sur l'un des raidillons qui montaient de la vallée. Je n'aurais pas pu le manquer, d'ailleurs. Il était plus grand que les autres et sa tête dépassait du groupe d'hommes et de femmes qui l'accompagnaient. Je me suis aussi douté que c'était lui parce qu'il n'y en avait que pour sa personne sur le flanc de la montagne. Tout le monde le regardait ! Certains, même, mettaient leur manteau sur le sol, devant lui, afin qu'il marche dessus. Je me souviens que ça m'a irrité. Tant de révérence pour quelqu'un qui devait sans doute juste parler mieux que les autres !

Il me semble que c'était le jour où la vieille Judith, que je connaissais depuis mes plus jeunes années, avait cherché à me convaincre d'aller l'écouter. Moi, je n'avais pas voulu sous prétexte de je ne sais quel travail. En réalité, ça ne m'intéressait pas... et ça ne m'intéressait pas parce que j'étais persuadé que je n'aurais pas pu comprendre. Et puis... aller voir un homme plus grand que les autres, aussi respecté et aussi intelligent, j'avais l'impression que cela m'aurait rendu encore plus infirme.

- Mais il va peut-être te guérir si tu le lui demandes ! m'avait lancé Judith, agacée.

- Me guérir ? Mais me guérir de quoi ? Je ne suis pas malade, moi !

L'histoire s'était arrêtée là. Je n'avais rien fait de la journée et je n'en eus pas davantage à faire les jours sui-

vants. C'est comme cela qu'au bout d'une semaine, j'ai fini par voler une poule, puis deux et enfin un âne. Mon plan était d'aller le revendre là où je n'étais pas connu. Hélas, je ne parvins pas à aller bien loin. Quelqu'un m'avait vu et deux légionnaires me mirent la main dessus à la sortie d'Emmaüs. Je n'avais même pas de mots pour protester, alors les soldats me rouèrent de coups et me jetèrent dans un cachot, parmi une dizaine d'autres hommes. C'était sous une tour dans un angle de la forteresse Antonia, à Jérusalem. Avec les assassins... et les voleurs.

Je n'ai pas réalisé tout de suite ce qui se passait parce que moi, je ne me considérais pas comme un voleur. D'accord, j'avais fait une bêtise, mais il s'agissait juste d'une erreur ! Oh ! Comme il était embrumé, là aussi, mon esprit !

Alors, puisque je ne me sentais pas voleur, je ne voulus parler à aucun des misérables qui attendaient là et je me mis dans un coin, au fond de ce trou où, au moins, j'aurais à manger.

Dans ma conscience, c'était le blanc total... ou bien l'obscurité absolue, je ne saurais trop le dire. Mon cœur était gelé. Tellement gelé que je ne souffrais aucunement. Mon seul souci était de revoir le soleil, rien d'autre, comme un animal que l'on priverait d'air libre.

Cet état dura peut-être un mois complet, jusqu'au jour où un geôlier vint me chercher pour m'amener dans ce qui ressemblait à une salle des gardes. Un soldat vêtu d'une tunique pourpre et dont le casque rutilant était posé à même le sol était assis à une petite table dans l'un de ses angles. À l'aide de sa bague et d'un peu de cire, il imprimait des sceaux sur quelques parchemins empilés.

- Ah oui, c'est toi...

Ses yeux attrapèrent les miens comme s'ils les connaissaient depuis longtemps.

- Tu n'aurais pas changé d'avis, par hasard ?

Son ton était plutôt goguenard et je ne voyais pas de quoi il parlait.

- Tu ne me reconnais pas ? Allons, un petit effort... Je suis allé te voir l'an passé... Je t'ai même proposé du travail...

- Ah oui...

Pour une fois, je ne mis pas longtemps à comprendre. L'air que l'on respirait dans la salle des gardes était déjà une telle délivrance !

En trois ou quatre phrases sèches et méprisantes, le légionnaire me proposa alors un marché très simple. Il me ferait libérer sur le champ si je travaillais pour lui et ses soldats à chaque fois que ce serait nécessaire. En résumé, il fallait que je devienne bourreau, que j'apprenne à attacher des hommes sur des troncs d'arbre... et puis, tout le reste. C'était cela ou rien si je voulais sortir.

Je dois reconnaître que je ne me suis pas longtemps posé de questions. Quand on en est arrivé à ne plus manifester de soi que des réflexes de survie, quand on n'est pas convaincu d'avoir une âme à respecter, cette dernière n'est même pas à vendre, elle se donne. Et son abandon équivaut à une noyade parce que le tourbillon qui nous tire vers le bas, puis nous avale, se fait de plus en plus rapide.

Le soir même, je sortis donc de mon cachot. Je n'étais pas vêtu de honte, non... Je me sentais juste ivre de retrouver l'air frais du couchant et la terre battue de ma cabane. Le lendemain, j'essaierais d'aller ramasser un peu de bois pour le vendre et peut-être que ma vie pour-

rait reprendre comme auparavant. Après tout, c'était *ma* vie et je ne pense pas que j'aurais voulu en changer malgré mon lot d'infortune. Pour espérer changer ne faut-il pas porter en soi les images d'un autre possible à venir ?

Oui, mon unique vœu était de pouvoir continuer à me traîner dans les rues qui m'avaient vu naître et sur le flanc des collines de la Judée environnante. Évidemment, le jour viendrait bien où les soldats me feraient chercher pour exécuter la sale besogne... Et puis après ? Finalement, ils n'avaient pas si tort que ça ! Ce ne serait pas trop souvent... D'ailleurs, les criminels et les méchants de tous bords, il fallait les punir ! Je participerais à la Justice... J'allais même devenir un homme courageux, un homme que certains craindraient. On récupère toujours un peu de pouvoir dans les miettes de ceux qui se nourrissent de son ombre.

Et du fantôme de ce pouvoir-là, je me serais presque mis à en être fier lorsque, pour la première fois, quelques semaines plus tard, un légionnaire vint me réquisitionner.

À vrai dire, j'ignore comment je vécus vraiment ce jour-là et ceux qui suivirent. On me fit attacher deux gaillards déjà à demi morts sur des poteaux de bois, puis on me demanda de dresser ces poteaux en les faisant glisser dans un trou que j'avais dû creuser auparavant. Il avait bien sûr fallu que je serre très, très fort les cordages par lesquels j'avais attaché les brigands. Aux bras, aux jambes, mais aussi sous les aisselles. « Surtout sous les aisselles ! m'avaient dit les soldats romains. Pas seulement pour qu'ils ne tombent pas... Il faut qu'ils étouffent, tu comprends ! » Et, en effet, après plusieurs heures, ils avaient fini par ne plus respirer.

Moi, j'ai été obligé de rester là jusqu'au bout, avec les soldats et une dizaine de personnes qui y trouvaient je ne sais quel plaisir. J'ai même dû regarder comment les légionnaires s'y prenaient pour briser finalement les membres des deux suppliciés inconscients. Il fallait que je sache au cas où, un jour... De toute façon, c'était aussi à moi de les descendre de leur poteau quand tout était fini.

Je me souviens avoir vécu cela pratiquement sans émotion. Mon cœur était caparaçonné, fermé à double tour. Il n'avait pas l'intention d'espérer espérer en quoi que ce fût, alors pourquoi se serait-il attendri sur le sort de deux inconnus ?

Au bout du compte, j'allais avoir trois pièces... Je vivrais bien dix ou douze jours avec ça. En misant sur de la chance, s'il y avait deux exécutions par lune, je ne m'en sortirais pas si mal ! Ce serait ma nouvelle vie et j'étais prêt à parier qu'on rirait un peu moins de moi dans les ruelles. Je connaissais des soldats, maintenant... Je travaillais avec eux !

Les mois s'écoulèrent donc de la sorte. J'appris mon "métier" en fermant de plus en plus les yeux sur la réalité de ces hommes que je conduisais à la mort. Certains étaient des Zélotes... Mais je ne voulais même pas prendre conscience de qui étaient les Zélotes. On me disait que c'étaient des assassins et cela me suffisait.

Pourquoi donc se poser des questions quand on n'a aucun intérêt à comprendre ? Réfléchir, ça fait souvent mal et moi, je ne voulais pas avoir mal. Juste manger, continuer à dormir et me dire que la colline d'en face serait belle au printemps avec tous ses oliviers et ses amandiers en fleurs...

Et il arriva ce printemps-là, oui... Oh ! Comme elle s'installa, cette saison qui allait devenir semblable à un grand coup de glaive en plein milieu de mon être !

De nombreuses semaines avant la Pâque, Jérusalem commença à s'agiter anormalement. Il flottait entre ses murailles et jusque dans l'air des montagnes alentours une sorte de vent de révolte. Cela devait être puissant car ma conscience engourdie ne put s'empêcher de le remarquer. Sur les flancs arides des collines, les moutons eux-mêmes y étaient sensibles. Ils bêlaient plus fort que d'habitude, me souvient-il.

Certaines personnes prétendaient que c'était à cause des Zélotes qui s'en prenaient de plus en plus à de petites cohortes romaines tandis que d'autres accusaient plutôt ce grand rabbi qui m'agaçait et qui avait pour nom Jéshua. Le fait est que celui-ci se faisait de plus en plus présent dans la ville et dans les villages voisins. Il faisait tellement parler de lui que tout le monde savait toujours où il se trouvait. Tantôt, c'était sur telle place ou dans la maison d'Untel, tantôt au sommet d'une colline désertique. On disait qu'il suffisait qu'il s'assoie là avec les siens... et tout le monde suivait !

Moi, tout ce que je voyais, c'était que, manifestement, il apportait plus d'agitation que de paix. D'ailleurs, j'entendais raconter qu'il ne craignait pas de contredire systématiquement les prêtres à l'intérieur même du Temple. On allait jusqu'à assurer qu'il voulait tout réinventer. Pendant ce temps-là, d'autres prétendaient que le Très-Haut lui parlait sans cesse et qu'il était donc un grand prophète.

Moi, cela m'était égal. Il pouvait bien être ce qui l'arrangeait ! Il y en avait eu d'autres avant lui pour parler

haut et faire quelques tours de magie dans les villages. La magie, ça oui, ça existait ! Même qu'il ne fallait justement pas trop les fréquenter les magiciens... Cela portait malheur.

Toujours est-il qu'environ une semaine avant la Pâque, il se passa je ne sais quoi qui fit qu'on annonça l'arrestation du rabbi. Manifestement, cela n'arrangeait pas tout le monde car je crois qu'il y eut une ou deux émeutes sur un petit marché pas loin du Sanhédrin. Le bruit courut que certains de ses fidèles voulaient le faire roi contre les Romains. Quelle stupidité !

En entendant cela, j'ai haussé les épaules. Si c'était vrai, pour qui se prenait-il ? Et comme j'avais bien fait de me tenir à l'écart ! D'ailleurs, on n'était pas si mal avec les Romains. De toute façon, je les avais toujours vus là. Ils nous donnaient du travail alors, je n'imaginais pas pourquoi cela aurait dû changer. Que ce soient eux ou d'autres, peu m'importait puisque je continuerais à boiter et à gratter la poussière pour trois pièces.

Mais je ne savais pas que, lorsque le Destin a un plan qui nous concerne, on est pris dans sa tempête... Quoi qu'on fasse.

Trois jours avant la Pâque, alors que les festivités et les célébrations avaient déjà commencé, alors que le sang des moutons coulait déjà dans les ruelles, "mes" Romains vinrent me chercher. Le soleil se levait à peine...

- Allez, toi ! Ça va encore être à ton tour ! Il y a du travail pour toi, aujourd'hui... C'est pour le Nazaréen ! Tu vois qui ? Celui qu'on appelle Jéshua et qui est rabbi. Fallait bien que ça arrive ! On peut dire qu'il l'a cherché, lui ! Il y en a un ou deux autres aussi, paraît-il. Enfin, tu verras... Allez, dépêche-toi d'aller creuser les trous sur le

rocher, comme d'habitude. Fais-les plus profonds que la dernière fois... Tu as intérêt à ce que les poteaux tiennent bien !

Je n'ai rien demandé. J'ai enfilé rapidement mon pagne couleur de terre et je suis parti en direction de la tourelle où étaient entreposés les outils dont j'avais besoin. Une pelle, un genre de pioche et des cordages. Ensuite, sans réfléchir davantage, j'ai gravi tant bien que mal le petit sentier menant au sommet de la colline qui était un peu à l'extérieur des murailles et où je commençais à avoir l'habitude de travailler. Je fus surpris d'y voir déjà des soldats avec leurs pilums et leurs casques, comme si on craignait quelque gros problème. Pour moi, ça ne changeait rien. Ils me connaissaient tous, alors j'ai commencé à creuser.

Étrangement, je ne prenais absolument pas conscience de *qui* j'allais suspendre là quelques heures plus tard. C'était l'animal en moi qui œuvrait, qui pelletait sans jeter le moindre regard par-dessus son épaule. Vide de colère et sans interrogation, je fouillais le sol avec ma barre de métal et je me contentais d'y élargir un trou aussi profond que possible.

Mais voilà qu'au moment où j'allais achever ma besogne, un bruit sourd me fit sursauter. Quelqu'un avait jeté un gros marteau sur le sol à deux pas de moi. Je levai la tête... Le légionnaire qui était venu me tirer de mon sommeil se tenait là, les poings sur les hanches. Il avait pris son air cynique.

- Tiens... Prends ça ! Il y a du changement aujourd'hui, fit-il. Le Nazaréen, on le cloue... Ils ont décidé ça.

- On le cloue ?

- Oui... C'est ça ! Te pose pas de question ! Tu l'attaches comme les autres... puis tu le cloues... Là, aux poignets... Faut bien commencer un jour, non ? Ils veulent faire un exemple ! Ça tombe sur toi, c'est tout...

Je me souviens avoir été abasourdi pendant quelques instants. J'ai même trébuché sur un gros caillou et mon pied déformé est allé se tordre un peu plus dans le fond du trou que je venais de creuser. Cela m'a valu un horrible juron.

- T'inquiète pas, me lança encore le soldat. Pour les pieds, il y aura quelqu'un d'autre qui va le faire ! C'est plus compliqué...

Sur ce, il me tourna le dos et dévala au pas de course le sentier en direction des remparts.

Moi, je me suis assis sur une grosse pierre et j'ai attendu un bon moment. Quelque chose dans ma tête s'était arrêté. Ce n'était pas la personnalité du supplicié qui me troublait. Lui ou un autre, cela me semblait pareil puisqu'il y avait eu condamnation... Non, c'était sur moi que je me penchais.

Est-ce que j'allais réussir ? Est-ce que j'allais être à la hauteur de la tâche qu'on me confiait ? Casser des cailloux, je savais le faire... mais enfoncer des clous, comme ça, sans hésiter... Mon père avait été tailleur de pierres mais pas charpentier ni menuisier !

Alors, misérablement, j'ai commencé à me lamenter sur mon sort. Il n'y avait toujours pas d'émotion, non. Certes pas. Je vivais juste la peur de ne pas savoir, de ne pas avoir assez de muscle. Mais pas la crainte de faire souffrir. Ce qui s'agitait en moi n'allait pas plus loin que cela.

Mon regard se posa enfin sur les quelques clous que le légionnaire avait fini par jeter à côté de mes cordages puis le temps passa... Je ne fus délivré de mon néant que lorsque la foule et d'autres soldats commencèrent à arriver. Ainsi donc, ici également, le rabbi provoquait l'affluence !

En très peu de temps le monde fut si nombreux à se presser autour de "ma" petite esplanade de cailloux que les soldats présents durent se servir de leurs lances afin d'en élargir l'espace. Quelque part près de là où débouchait le chemin, trois centurions à cheval, tout bardés de métal et de cuir observaient la scène avec une attention soutenue. Je me dis que ce n'était pas normal. Habituellement, il n'y en avait qu'un seul. Le rabbi devait donc vraiment les inquiéter, ou tout au moins ses fidèles.

Pendant ce temps-là, quelqu'un était venu me rejoindre près des trous et des grosses pièces de bois que j'avais dû y amener péniblement. C'était l'homme qui m'avait appris comment placer les cordages, quelques mois auparavant. Lui, il savait clouer, m'avait-il assuré à peine arrivé sur les lieux. Cela lui était arrivé à plusieurs reprises.

Je ne comprenais pas pourquoi, mais je ne l'aimais pas du tout, cet homme-là. Infiniment plus grand que moi et plutôt adipeux, il parlait comme en arrière de sa bouche et me donnait l'impression de tout regarder d'un air narquois. En fait, je ne savais pas s'il se moquait en permanence des autres - ou de la vie - ou alors s'il était à demi idiot. Enfin, heureusement qu'on me l'avait envoyé puisque c'était lui qui s'occuperait des pieds !

À un moment donné du début de la matinée, quelques cris montèrent de la foule. Certains étaient des insultes

lancées aux légionnaires. Et puis, tout de suite après, il y eut une rumeur suivie d'un silence très pesant et très troublant pour moi. D'habitude, c'était des mots grossiers ou des mots de vengeance qui pleuvaient là, aussi impitoyablement que les corbeaux. Le petit peuple qui barrait l'entrée du chemin s'écarta alors dans une bousculade et je vis bientôt apparaître la haute silhouette du rabbi, une poutre en travers du dos.

Je me rappelle avoir été surpris par le fait que celui-ci était à peine courbé malgré le poids du bois... D'autant qu'il avait déjà dû être sérieusement malmené, à en juger par la façon dont sa robe était déchirée et par les taches brunes du sang qui s'y était coagulé. Je me dis qu'effectivement, ce rabbi-là ne devait pas être fait comme nous tous.

Enfin, comme il se rapprochait, je me suis levé de ma grosse pierre pour aller ramasser un bout de cordage. Je n'avais même pas pris la peine de le regarder, celui que mes gestes allaient mener à la mort. C'était d'ailleurs l'attitude qu'on m'avait conseillée. Ne pas regarder les suppliciés afin de ne pas se laisser troubler par eux était la règle d'or des gens de mon espèce.

Depuis, j'ai appris à voir que c'est le premier commandement de tous les bourreaux du monde, surtout de ceux qui n'en portent pas le nom. Laisser quelqu'un nous rencontrer par le regard, c'est forcément lui livrer un peu de notre âme...

Tandis que je rassemblais mes outils, les soldats commencèrent à dévêtir le rabbi. C'était l'usage. Une humiliation de plus pour celui qui n'avait plus droit à la vie ; le moment aussi où la plupart des condamnés s'effondraient en sanglots ou se mettaient à hurler des imprécations con-

tre la foule. Et là, j'avais appris à fermer mes oreilles aussi sûrement que mes yeux.

Lorsqu'il fallut que je me tourne en direction du rabbi, les soldats n'avaient pas fini de le dépouiller de sa robe. C'est à cause de cela, je crois, et aussi à cause de je ne sais quelle magie, que je fus pris.

Mon regard croisa celui du condamné. Une seconde... Il parvint à s'en détacher... mais c'était trop tard ! La seconde d'après, il y revint. Cette fois, je voulus le fuir. Mes paupières se baissèrent... mais mes yeux rencontrèrent les lèvres du rabbi. Une autre seconde... Juste assez pour m'apercevoir qu'elles souriaient, ces lèvres... Qu'elles *me* souriaient !

Je me souviens avoir alors craché sur le sol en détournant nerveusement mon regard du côté des trous. La foule ne disait toujours rien. Elle retenait étrangement son souffle. Du reste, je ne la voyais pas. Un bon bourreau tire toujours un rideau de brume autour de lui. J'ai même craché une deuxième fois. Exactement au fond du trou destiné au poteau du rabbi. C'était ma façon d'essayer de prouver mon indépendance, ma force ou je ne sais quoi. Ma façon aussi, peut-être, de rendre à la Terre le mépris que je pensais recevoir d'elle.

Un instant plus tard, sous la poussée énergique de deux légionnaires, le rabbi fut finalement allongé sur son bois. C'était à moi de jouer et je me jurais bien que je ne me ferais plus piéger. Oh non ! Je ne savais pas ce qui s'était passé mais j'avais dû rêver... Un sourire ! Est-ce qu'un homme sourit à son bourreau quand il va mourir ? Cela n'avait pas de sens. En tout cas, j'avais bien raison de me méfier des magiciens !

Je commençai donc à mettre les cordages en place. Méticuleusement, servilement, comme il se devait, aux bras et sous les aisselles. La foule, elle, se mit à murmurer. J'entendis aussi une femme pousser des hurlements, puis un Romain me dire : « Allez, dépêche-toi, finissons-en ! » Ce fut là que le rabbi me tendit son second piège.

- Ainsi, c'est toi, Nathanaël...

Je levai les yeux de mon dernier nœud et, sans réfléchir, je rencontrai pour la deuxième fois ceux du rabbi.

- Ainsi, c'est toi...

C'était bien lui qui me parlait ! Et sa voix était incroyablement douce... Si lourde mais si douce... Quant à son regard...

J'eus un sursaut. Qu'est-ce qu'il allait essayer de me raconter, ce rabbi ? Oui, Nathanaël, c'était moi ! Et puis après ?

C'est alors que je reçus un grand coup de pied dans les reins.

- Allez ! Qu'est-ce que tu attends ?

Je ne savais plus bien où j'en étais. J'ai cherché mon marteau et mes gros clous, à tâtons, derrière moi, puis je les ai saisis péniblement. Il n'était plus question de regarder le rabbi une seule fois sinon j'allais devenir fou. Il était vraiment dangereux, cet homme-là, il allait me faire perdre mon travail. C'était peut-être ce qu'il voulait...

Alors, j'ai pris une grande inspiration, d'une main tremblante, j'ai placé un clou à la base du poignet qui s'offrait à moi et, de l'autre main, je l'ai enfoncé d'un grand coup de marteau, sec et sauvage... Le rabbi poussa un cri rauque puis je donnai un deuxième coup et, enfin, un troisième. Voilà, c'était fait... Le sang coulait à peine. J'en avais juste un peu au bout des doigts de ma main

gauche. Allons... Le Romain avait eu raison... Ce n'était pas si difficile...

Je voulus me relever pour aller planter mon deuxième clou mais là, tout changea. Que se passait-il ? Je n'arrivais pas à me redresser et ma tête... Ma tête se mettait à tourner, à tourner, à tourner ! La foule commença à me huer et un soldat m'envoya un deuxième coup de pied dans les reins tout en vociférant.

- Allez, le boiteux !

Je ne voyais plus rien et j'étais glacé. Dans un effort incroyable, je me suis finalement relevé, j'ai fait trois pas puis là, j'ai commencé à vomir. Mon marteau est tombé sur le sol, j'ai entendu dans un brouillard des voix romaines qui me couvraient d'insultes, j'ai senti vaguement quelques coups me tomber sur le dos puis on me projeta quelque part, de l'autre côté de la foule.

Je me souviens que j'ai continué à vomir. En vérité, je n'avais plus rien à expulser de mon estomac mais c'était comme mon âme que je crachais et qui partait en lambeaux.

J'étais à ras du sol, anéanti. Entre deux secousses de mon corps, j'entendais seulement retentir les derniers coups de marteau que je n'avais pu donner. Un Romain aboya encore quelques ordres puis il y eut un bruit sourd, celui du bois qu'on plantait dans son trou pour le dresser. La foule était effroyablement silencieuse et moi, je tombai dans une absolue paralysie de la conscience.

J'ignore totalement combien de temps s'écoula ainsi. Tout en grelottant, je me suis traîné jusqu'à un tas de cailloux, un peu en contrebas, le plus à l'écart possible et j'ai attendu. J'ai attendu qu'on vienne me chercher quand

tout serait fini. Il fallait bien les dépendre, les condamnés... Enfin, si on voulait encore de moi !

Alors, la face contre la caillasse, je me suis mis à sangloter et à me lamenter sur ma personne. Mon cerveau était gelé et mon corps couvert du mépris de plus d'une centaine de regards.

Quand des pensées dignes de ce nom parvinrent à s'articuler à nouveau en moi, il faisait presque noir. Ce n'était pas le crépuscule, non, mais un orage car quelques gouttes de pluie achevèrent de me tirer de ma torpeur.

- Allez, sauve-toi ! Je ne veux plus te voir ici !

Je m'essuyais le visage lorsque la voix du centurion vint me donner une dernière secousse.

- Allez, reprit-il, tu n'es qu'un bon à rien ! Ce n'est pas la peine d'y retourner, les siens sont déjà en train de le dépendre et, pour les autres, on fera ça demain. Il pleut trop ! Et je ne veux plus te voir, tu as compris ?

- Et mes pièces ? fis-je alors, lamentablement.

Pour toute réponse, je ne reçus qu'un coup de pied à l'estomac. Un coup de pied dont, deux mille ans plus tard, je garde encore la bavarde empreinte.

Chapitre II

Auprès de Judith

Tout, bien sûr, aurait pu s'arrêter là. Une sorte de parenthèse aussi mystérieuse que cruelle dans mon existence de misérable...

Mais non ! Rien ne s'arrêta, au contraire ! Je dirais même que ma vie commença exactement à cet instant précis.

Sous la pluie battante, je descendis le sentier qui serpentait jusqu'au hameau où j'avais ma cabane. L'orage était si violent que j'eus l'impression que la montagne s'était transformée en une quantité de torrents qui se rencontraient et se grossissaient les uns les autres. Je suis tombé à deux reprises, me souvient-il, jusqu'à me blesser sérieusement le bas du dos. C'était effroyable... D'autant que la voix du rabbi, avec sa phrase irritante, s'acharnait étrangement à envahir toute ma tête...

« Ainsi, c'est toi, Nathanaël... Ainsi, c'est toi... » Mais pourquoi me poursuivait-elle donc cette question ? D'ailleurs, était-ce une question ou une constatation ?

Je crois qu'au moment où je suis parvenu à pousser la porte de ma cabane de pierre, il pleuvait autant dans ce qui me restait d'âme que sur tout le décor ravagé de Jérusalem. Je me suis alors retrouvé dans une quasi obscurité et je me suis effondré sur le sol. Oh, comme j'aurais aimé pouvoir me rayer du monde entier ! Ce qui emplissait ma tête ne ressemblait plus qu'à une infecte bouillie à laquelle je ne comprenais rien. Et les paroles de cet homme qui ne voulaient pas me lâcher... Je n'avais fait que mon travail, moi, après tout !

Lentement, je me suis glissé jusqu'à ma natte pour y trouver refuge en m'abîmant dans le sommeil si jamais celui-ci voulait de moi... mais la paille tressée baignait dans une flaque d'eau. C'est vrai, j'avais oublié... Mon toit était percé de tous les côtés ! Je m'étais souvent dit que j'allais y faire quelque chose, essayer de le réparer mais...

Il est toujours étonnant de réaliser à quel point le lieu que nous habitons vit au même rythme et sur le même mode que nous. Il nous traduit et, parfois aussi, nous trahit. Ma maison, c'était le juste reflet de la barque percée de ma vie. Il fallait bien que mes émotions ravalées et que mes larmes refoulées l'envahissent un jour ! Sa toiture s'effondrerait, je m'écroulerais avec elle et je finirais dans le ruisseau. D'ailleurs, c'était déjà commencé. Après un coup comme celui-là, les Romains ne voudraient plus de moi. C'était certain ! Était-ce ma faute si j'avais vomi ? Je l'avais tout de même enfoncé, mon clou, non ?

J'aurais voulu pleurer. Hélas, je n'y arrivais pas. Je ne me souvenais même pas avoir jamais versé de larmes.

Là, au moins, personne ne pouvait dire que j'étais un faible !

Au bout de quelques instants, je me suis tassé dans le seul coin de ma cabane où l'eau ne ruisselait pas encore. Il fallait absolument que je me saoule de sommeil. La victime, c'était moi puisque la Vie s'était assurément trompée en me faisant naître.

J'étais tellement confus que, pour la deuxième fois de la journée, je finis par plonger dans une espèce d'abîme d'inconscience. Cela ressemblait davantage à une nuit de l'âme qu'à un vrai sommeil. Rien ne se réparerait en son sein. En vérité, je me noyais dans ma "misérabilité" et il me semblait que personne n'y pourrait jamais rien.

« Ainsi, c'est toi Nathanaël... »

La noirceur était à son comble lorsque la voix du rabbi vint me secouer au fond de mon néant. Oh non, pas elle, pas lui ! J'ai peut-être hurlé, je ne sais pas vraiment... Est-ce que je devenais fou ? Il n'allait pas me hanter, celui-là... Pas question ! Mais au lieu de se taire, la voix continua. « Ainsi, c'est toi... »

D'un bond, je me suis levé, sans réfléchir et malgré l'obscurité. Comment savoir ce qu'il fallait faire ? D'abord, est-ce que c'était moi qui imaginais tout cela ou était-ce lui, le rabbi, qui m'avait ensorcelé ? Alors, je tendis fébrilement un bras en direction de la porte, j'en trouvai le loquet à tâtons et je sortis de ma cabane. J'avais mal à ce pied tordu qui était allé se perdre au fond du trou, mal à mon dos, mal partout. La pluie tombait par rafales et on n'y voyait rien dans la ruelle en pente. Cela m'était égal, il fallait que je bouge de là parce que j'allais étouffer.

J'espérais trouver la vague lueur du feu que les sentinelles romaines étaient sensées entretenir à un endroit précis, un peu en hauteur du hameau et au pied de la muraille. Les soldats m'auraient reconnu et m'auraient peut-être laissé me réchauffer près des flammes. Mais rien... La pluie avait eu raison de tout. Il restait l'olivier... Oui, "mon" gros olivier creux... Celui où je me cachais quand j'étais petit et lorsque je ne voulais pas casser des cailloux avec mon père.

Tout en claudiquant comme jamais, j'allai donc m'y abriter, me glisser dans son cœur, lui confier mes lamentations et me laver de cette voix qui me suivait. Couvert de boue, ce fut là que la fatigue eut finalement raison de toutes mes tensions. La nuit passa ainsi et, lorsque je me réveillai, une brume ensoleillée avait pris possession du paysage. Deux jeunes enfants me montraient du doigt et se moquaient de ma silhouette pouilleuse blottie dans le creux de son tronc.

- Nathanaël, Nathanaël... se mit alors à chantonner le plus âgé des deux comme s'il raillait un gamin de son âge.

- Attends un peu que je me lève ! répliquai-je stupidement.

Mais les enfants avaient déjà détalé pour en ameuter d'autres, au passage, à travers les ruelles.

J'étais déjà épuisé et surtout dépassé par la situation alors, je ne vis pas d'autre issue que de quitter le hameau en empruntant l'un des étroits sentiers qui serpentaient pour grimper vers les murailles. La Pâque battait son plein et le mieux que j'avais à faire était sans nul doute de me perdre dans la foule, près du Temple ou n'importe où

ailleurs, pourvu que je ne pense plus à mes malheurs. Peut-être aussi pourvu que je ne pense plus du tout !

Le versant de la montagne se montrait encore glissant et la blessure que je m'étais faite au bas du dos se rappela à mon souvenir. J'en maudis le ciel, mon destin et tous les inconnus que je croisais sur mon chemin. Allez donc savoir si ce n'était pas le rabbi qui avait déclenché ce déluge et qui m'avait fait tomber pour se venger ! Les trompettes résonnaient de partout dans la ville ce matin-là et, pendant ce temps, moi, j'étais en guerre contre l'univers.

Fort heureusement, les phrases qui avaient hanté ma tête la veille et une partie de la nuit semblaient s'être éteintes d'elles-mêmes.

Comme j'arrivais au pied des murailles et que je marchais tête baissée, je me heurtai à un homme faisant partie d'un petit groupe qui avançait d'un bon pas. Hagards, nos visages se rencontrèrent. L'homme continua d'abord sa route sans rien dire mais, au bout d'un bref instant, il revint vers moi en m'attrapant par l'épaule.

- Eh toi ! Ce ne serait pas toi qui as cloué le Maître, hier ?

- Le Maître ?

- Ne joue pas à l'idiot, tu sais bien de qui je veux parler...

- Oui, c'est lui... Je le reconnais, moi aussi !

L'un des compagnons de celui que j'avais bousculé s'était retourné à son tour. Il me pointait du doigt et marchait dans ma direction. C'est tout le groupe qui me dévisagea alors.

- Oui, c'est toi ! Aie au moins le courage de le reconnaître !

Je ne répondis rien parce que je n'avais rien à répondre. J'ignorais le sursaut vital de ceux qui ont un peu de dignité.

Celui qui m'avait montré du doigt m'attrapa à ce moment-là par le col de ma tunique et me plaqua contre la pierre des remparts.

- Toi... Toi... fit-il en cherchant ses mots avec une rage froide. Je te jure qu'on se retrouvera !

Par bonheur, les autres retinrent son bras qui se faisait de plus en plus menaçant. Ce faisant, ils me lancèrent tous un dernier regard de mépris et poursuivirent leur chemin vers la vallée.

Moi, je ne savais plus où aller. N'y avait-il donc personne en ce monde pour m'aimer un peu ou, au moins, pour accepter ma présence ? J'avais beau fouiller ma tête, il semblait bien que non.

Il me restait une petite pièce au fond de ma poche. C'était le moment de l'utiliser... Il y aurait sûrement quelqu'un, quelque part, pour me servir un gobelet de bière. Mais comme je passais l'une des portes de la ville avec l'intention de m'enfoncer dans ses ruelles les plus obscures, il se produisit un incident semblable au précédent. Je bousculai à nouveau quelqu'un. Cette fois, c'était une femme et je venais de faire tomber le panier qu'elle portait sous le bras. Elle se retourna pour le ramasser et, là également, nos regards se rencontrèrent.

- Ah !... laissa-t-elle échapper de surprise et comme si elle me connaissait.

Je retins mon souffle. Elle était belle, cette femme. Encadré d'un voile bleu sombre, son visage m'apparut tel un soleil. Son regard reflétait quelque chose de grave pourtant ; il était habité par une force que je n'identifiais

pas. Comme nos regards s'attardaient étrangement l'un dans l'autre, la femme esquissa un léger sourire et me dit :

- C'est bien toi, Nathanaël ?

- Oui...

- Je t'ai reconnu...

- À cause d'hier ? répliquai-je piteusement.

Mais la femme ne répondit pas à ma question. Ou elle ne la comprenait pas ou sa pensée était ailleurs.

- Ton père était bien tailleur de pierres, n'est-ce pas ? Je l'ai connu... Il a travaillé pour le mien quand j'étais enfant...

Puis, l'air préoccupé, elle se baissa et ramassa le contenu de son panier : un manteau de laine grise et une robe de lin.

- Et toi, tu t'appelles comment ? demandai-je en me heurtant presque à chaque mot prononcé.

- Myriam... Mais je n'ai pas le temps de te parler, *il* m'attend...

- Ton père ?

- Non...

La conversation s'interrompit là. La femme me tournait déjà le dos et s'engageait sur le sentier sous le sourire en coin de deux sentinelles romaines qui montaient la garde.

Je devais avoir l'air hébété... Il y avait si longtemps qu'une femme ne m'avait adressé la parole ! Je veux dire une vraie femme, pas comme la vieille Judith avec ce rabbi dont elle me rebattait les oreilles.

Le dédale des ruelles sombres s'ouvrit enfin devant moi. J'allais m'y sentir mieux, c'était sûr ! Je connaissais une sorte de trou sous un porche, dans le fond d'une im-

passe, où un vieux bonhomme gardait toujours un peu de bière tiède, même les jours interdits. Pour l'heure, il serait mon salut.

Mais quand la vie s'acharne à nous poursuivre, rien ne sert de chercher à fuir, elle nous rattrape à chaque pas hasardé devant soi.

Je m'étais à peine laissé tomber sur le banc qui traînait dans l'ombre, à l'entrée de la taverne, qu'une silhouette féminine sortit de derrière une porte, juste à côté de moi. Je fis un bond... C'était Judith ! Aussi médusée que moi, elle s'arrêta net. Je la vis tenter un instant de cacher son visage derrière le voile noir qui lui couvrait la tête mais il était trop tard.

Il y avait des mois que je n'avais pas croisé Judith. Depuis que j'avais dit oui aux Romains pour ma sale besogne, elle m'avait tourné le dos. Pour elle aussi, j'étais devenu le paria absolu.

- Maman Judith ? balbutiai-je comme lorsque j'étais enfant et sans la moindre gêne.

- Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu devrais avoir honte !

- Et toi ? Tu habites là, maintenant ?

Judith m'attrapa aussitôt par la manche de ma tunique et m'entraîna rageusement vers le fond de la salle, là où l'obscurité était plus dense.

- Tais-toi, Nathanaël... Oui, tu devrais avoir honte !

Puis, elle me regarda dans le fond des yeux et ajouta :

- Je me moque de ce que tu fais ici... Je te parle d'hier... Tu crois que je ne t'ai pas vu ? Tu es devenu le pire d'entre nous ! Sais-tu au moins *qui* Il était, Nathanaël ? T'es-tu posé une seule question ?

Je n'avais jamais vu la vieille femme avec une telle colère dans les yeux. J'en perdais toute capacité à me dégager de son emprise et j'en prenais presque peur.

- C'était *le* Maître, reprit-elle, le Massiah ! Est-ce que tu peux seulement imaginer ce que cela veut dire ?

Non... Elle avait raison. Je ne comprenais rien à toute cette histoire. Je voulais juste qu'on me laisse tranquille. Je savais bien que je ne savais pas réfléchir, on me l'avait trop souvent répété. De toute façon, j'étais persuadé que si je commençais à vouloir penser, j'allais devenir fou d'angoisse. Ignorer mon propre gouffre était mon seul confort dans la vie... C'est d'ailleurs celui de la plupart des hommes... avant qu'ils ne connaissent leur tremblement de terre personnel.

Pour toute réponse, j'ai fait non de la tête. Et ce non voulait tout dire. C'était un non à la volonté de comprendre, un non à la vie, une impossibilité de me regarder en face, l'aveu de mon infirmité d'âme.

Soudain, le ton de la vieille femme changea. Il se fit plus doux, comme si le trop-plein de souffrance qu'il traduisait venait d'être maîtrisé par quelque chose d'autre.

- Viens, suis-moi ! fit alors Judith qui n'avait toujours pas lâché ma manche. Je te jure que tu vas te souvenir de ce que je vais te montrer ! Il faudra bien que tu finisses par comprendre, que tu le veuilles ou non...

Sans rien ajouter d'autre, elle m'entraîna de force derrière la porte qu'elle avait franchie l'instant auparavant. Dans la pénombre et la poussière, il y avait là une petite échelle, très étroite, sur laquelle elle me poussa afin que j'y grimpe. J'essayai de résister en prétextant mon dos et ma cheville mais toute protestation était inutile.

Après tout, hormis un gobelet de bière à boire, je n'avais rien de mieux à faire.

J'avais à peine posé le pied sur le premier barreau que j'entendis des voix au plafond. Elles venaient de la pièce haute vers laquelle Judith me poussait énergiquement.

- Allez ! Qu'est-ce que tu attends ?

Lentement, je me hissai de mauvaise grâce vers le sommet de l'échelle jusqu'à découvrir une sorte de petit grenier éclairé par un large faisceau de lumière qui s'échappait de son toit. Parmi les sacs qui s'entassaient là, pêle-mêle, je découvris aussitôt quelques formes humaines assises où elles le pouvaient. J'en comptai cinq. Trois femmes et deux hommes. En me voyant ainsi surgir du sol, chacun retint son souffle.

- Allez, avance...

Judith était déjà là, derrière moi. Cherchant à reprendre haleine, elle me poussait d'une main dans le dos, en plein centre de ce que je voyais déjà comme une arène. Oui, ce devait être cela son but... montrer le bourreau, pointer le monstre ! J'étais pris et anéanti.

- Assieds-toi, Nathanaël... Là, sur le gros sac.

Dehors, sur les places et devant le Temple, le son des tambours retentissait plus violemment que jamais. Il montait jusqu'à nous par vagues sourdes et j'avoue que j'aurais préféré être n'importe où en son sein plutôt que là, devant ce qui prenait pour moi l'allure d'un tribunal.

- C'est un des nôtres ? questionna quelqu'un dans l'ombre.

La vieille Judith commença par ne rien répondre puis elle fit tranquillement :

- C'est un homme qui a besoin d'écouter... et de voir aussi.

Moi, je ne regardais que la poussière accumulée sur le bois du sol, à deux pas de moi. De toute manière, j'étais persuadé être condamné d'avance.

- Tu pourrais au moins me saluer, Nathanaël...

La voix qui venait du coin opposé de la pièce me força, par réflexe, à lever les yeux et à chercher dans le clair-obscur.

Tobbie ! Oui, c'était bien Tobbie, l'aveugle du coin de la place aux grains. Il y avait au moins une année que je ne l'avais vu... Je croyais qu'il n'était plus de ce monde ! Qu'est-ce qu'il faisait là ? Avec ses yeux aussi blancs que sa barbe, cela me paraissait logique qu'on l'ait ramassé un matin dans le fond d'une rue et puis... Mais non... C'était vraiment lui.

- Je pensais quand même que tu m'aurais cherché un peu... reprit-il de sa vieille voix rocailleuse.

Chercher Tobbie après qu'il eût disparu de son coin de rue ? Je n'y avais même pas pensé... Il n'avait plus été là et l'histoire du petit salut que je lui adressais chaque matin ou presque s'était arrêtée toute seule, comme ça, en impasse. Un vague sentiment de doute monta en moi. Que pouvais-je rétorquer ? C'était la première fois qu'un mort réapparaissait dans ma vie.

- Et tu trouves ça normal, Nathanaël... que je te reconnaisse ?

- Oui... Ça ne fait pas si longtemps...

Mais en même temps que la réponse glissait de mes lèvres, l'incohérence de la situation me sauta au visage. Rien de tout cela ne se pouvait... Tobbie était aveugle

depuis de nombreuses années, il était incapable de me reconnaître... Quelqu'un se moquait de moi !

- Ne dis pas de bêtises, petit... C'est Lui, le rabbi, qui m'a guéri. Et Il m'a tellement guéri que je parviens à voir ton mollet qui est tout égratigné !

Je me souviens être resté longtemps sans voix. Tout s'entrechoquait dans ma tête. Un murmure courut bientôt entre les sacs. Comme j'étais convaincu qu'on se moquait de moi, je fis un geste pour me lever et quitter le grenier. Encore une fois, cependant, Judith m'attrapa par la manche.

- Raconte-lui, Tobbie...

Je fus bien obligé de me laisser tomber à nouveau sur mon sac. Quant au vieil homme, il ne se fit pas prier pour livrer son histoire.

- Écoute ça, Nathanaël... C'était pendant la lune qui précédait la Pâque, l'an dernier. Il y avait du monde sur la place où j'aimais m'installer avec mon écuelle. À vrai dire, un peu trop de monde pour qu'on fasse attention à moi et que les pièces tombent en abondance dans mon plat. J'étais découragé, alors j'ai voulu me lever pour me traîner avec mon bâton jusqu'à un endroit plus calme. Mais dès que je fus debout et sans que j'aie pu faire seulement deux pas, je me heurtai à quelqu'un.

C'était manifestement un homme, un homme solide. Que faisait-il donc là ? J'aurais juré qu'il était planté devant moi, immobile, comme s'il avait attendu que je le bouscule. Habituellement, j'aurais grommelé, je me serais fâché. Puisque j'étais aveugle, je me disais toujours que j'en avais le droit... Mais là, non... Je ne sais pas ce qui se passa. Je me sentis aussitôt envahi par une immense quiétude. Presque une joie ! Du même coup, il me

sembla que tous les bruits de la place s'étaient tus et que rien de ce qui m'agressait l'instant auparavant n'existait vraiment. Je ne comprenais pas... J'avais le visage collé contre la poitrine d'un inconnu qui ne bougeait pas et je me sentais... Il n'existait pas de mot pour le dire.

- Regarde devant toi, Tobbie, quand tu marches...

La voix de l'inconnu me tomba dessus à la façon d'un voile dont on aurait recouvert toute ma personne. Elle fut le coup de grâce, celui qui acheva de me transporter ailleurs, dans un état de moi-même que je ne connaissais pas.

- Mais... je ne marchais pas, répondis-je d'un souffle à peine exprimé. Je ne marchais pas... Je ne vois rien...

- Tu ne marches pas parce que tu ne vois rien ou tu ne vois rien parce que tu ne marches pas ?

J'ai le souvenir de m'être mis à trembler. Je ne comprenais pas ce que cet homme me voulait. Il aurait fallu que je me glisse sur le côté et que je continue mon chemin à tâtons pour éviter des problèmes mais, inexplicablement, je me sentais tellement en paix !

L'inconnu se mit à rire doucement comme s'il était ravi de son étrange plaisanterie.

- Allons, Tobbie... reprit-il alors. J'ai seulement voulu te dire : Arrête de tourner en rond ! Arrête de te regarder ! Ce n'est pas le monde qui doit venir à toi mais bien toi qui dois aller vers lui.

Je ne saisissais toujours pas un mot de ce qui m'était dit mais, tel un enfant, j'ai levé mon visage vers l'homme qui me parlait ainsi. À cet instant, je sentis qu'il déposait à l'aide de ses pouces un peu de sa salive sur chacune de mes paupières et qu'il les caressait très lentement... Je n'ai pas pu me retenir de pleurer. Je n'étais pas triste,

non, bien au contraire, mais j'aurais dit que toute mon âme cherchait à se vider par mes yeux. J'aurais dit aussi qu'elle voulait se répandre à n'en plus finir sur la robe de l'inconnu comme pour remercier celui-ci de je ne savais quoi. Enfin, je perçus son souffle qui balayait mes paupières.

- Alors, me reconnais-tu, maintenant ?

Je fus traversé par un éclair blanc... Il y eut une petite douleur dans ma tête et puis... Je me mis à voir, Nathanaël... Je me mis à voir, est-ce que tu comprends ? Je n'étais plus aveugle !

Arrivé à ce point de son récit, Tobbie se tut. Sous l'emprise de l'émotion, sa voix s'était enrouée et donnait l'impression que le vieillard était au bout de son souffle.

Je ne doute pas que je devais avoir l'air d'un idiot, face à lui. Je devinais moi-même l'hébétude sur mon visage. Ce n'était pas que je ne comprenais pas, c'était plutôt qu'il n'y avait pas assez de place en moi pour loger tout ce que Tobbie venait de raconter. Voulait-il me faire croire que le rabbi lui avait rendu la vue et qu'il ne trichait pas ? Je n'avais jamais entendu dire qu'un magicien pouvait faire une telle chose ! Du même air stupide, je me suis alors levé et je me suis dirigé vers Tobbie... C'était vrai... Il n'avait plus les yeux blancs et il regardait au plus profond de la prunelle des miens.

Dire que j'étais troublé serait bien peu. Je ne savais plus du tout ce qui se passait ni où je me trouvais. J'entendis seulement, comme dans le lointain, la voix de Judith qui me demandait de retourner m'asseoir sur mon sac.

- Je n'ai même pas réussi à remercier le Maître, reprit péniblement Tobbie entre deux sanglots mal conte-

nus. Lui, Il m'a juste souri... Indéfiniment et sans vouloir m'expliquer quoi que ce soit. Il n'avait rien à prouver, tu comprends ? Il était une preuve lui-même ! Et dire qu'ils L'ont tué hier...

Une oppression terrible s'installa au creux de ma poitrine. J'allais mourir là, c'était évident. Pour la première fois de ma vie, sans doute, je pris vraiment peur. Je me sentais à la fois très peu conscient et presque étranger à ce qui se passait, mais j'avais aussi l'impression qu'une sorte de pellicule douloureuse se craquelait de partout dans ma tête. En même temps que je me voyais mourir, je vivais une sorte de réveil au sein duquel des questions montaient. Était-ce possible ? Était-ce moi qui l'avait tué, cet homme qui venait de guérir Tobbie ? Non, non... Il ne fallait pas que je commence à me dire ça. J'avais juste enfoncé un clou, c'est tout... Je n'y pouvais rien, moi !

- Pour moi aussi, ça s'est passé comme ça...

Une voix fluette se fit entendre dans un coin du grenier. C'était celle d'une toute jeune fille que j'avais à peine remarquée.

- Moi non plus, je n'ai pas pu Le remercier. Je n'avais pas de mots et, d'ailleurs, Il a placé son doigt sur mes lèvres comme s'Il ne voulait pas que j'en trouve. J'ai seulement réussi à poser mon voile sur le sol devant Lui pour qu'Il marche dessus.

- Dis-lui de quoi tu étais malade, Salomé ! intervint Judith.

Commença alors un autre récit dont je ne parvins à saisir que les grandes lignes tant mon cœur me faisait mal et tant ma tête ne m'appartenait plus. La jeune fille y racontait que le rabbi Jeshua l'avait soudainement guérie d'une paralysie des deux jambes, un mal qui l'avait a-

moindrie depuis l'âge de six ans suite à une mauvaise chute. Était-ce vrai? Je ne l'avais pas connue auparavant, moi ! Je ne savais plus que croire ni quoi dire. Que voulait faire la vieille Judith? Me rendre fou? Se venger sur moi de la mort de son rabbi ? S'il était exact qu'il avait guéri tant de monde, moi, il me rendait malade!

Mais comme si tout cela n'avait pas suffi, chacune des personnes présentes y alla de sa propre histoire. Pour l'un, c'était une fièvre terrible qui allait l'emporter dans d'épouvantables souffrances, pour l'autre, c'était une énorme plaie qui ne cicatrisait pas depuis des années, pour l'autre encore, une hémorragie arrêtée par le miracle d'un seul mot et pour le dernier, enfin, c'était un pied mal formé. « Exactement comme le tien ! » me fit-on remarquer sans ménagement.

Là, je n'entendis plus rien de ce qui se disait. Mes oreilles se fermèrent. J'avais fait un pas au-dessus du vide et si l'on me poussait encore un peu, j'allais tomber. Qu'est-ce qui était vrai dans tout cela ? « Si j'ai tué un saint homme, je suis un assassin... Le pire des meurtriers ! » hurlait une voix en moi. « Mais non ! Mais non ! protestait aussitôt une autre, plus rageusement encore. Tu as juste enfoncé un clou ! Tu as fait ton métier ! »

C'est l'odeur chaude et profonde de l'encens qui me ramena progressivement aux réalités de la pièce haute où nous nous trouvions. Autour de moi, le silence s'était installé. Ce devait être l'heure d'une prière car dehors, dans les ruelles, plus rien non plus n'était audible, pas même le son d'une trompette quelque part dans le Temple.

Avachi sur mon sac, je me mis à observer les cinq ou six personnes qui m'entouraient. Oui, elles priaient vrai-

ment, je ne pouvais pas en douter. Pas avec des mouvements de lèvres ni avec des syllabes marmonnées à la sauvette, mais en silence et avec un seul mouvement de cœur. Je n'avais jamais assisté à cela et encore moins ressenti une telle unité. Leur maître venait de mourir et elles arrivaient encore à prier de cette façon tandis que, moi, j'étais si mal... Je devais être plus monstrueux que je ne le croyais !

N'en pouvant plus, je me suis alors levé pour partir.

Cette fois, la vieille Judith ne me retint pas. Comme que je commençais à m'éloigner afin de rejoindre l'échelle aussi discrètement que possible, elle allongea simplement le bras pour frôler mon pied qui se sauvait.

- Est-ce que tu comprends, maintenant, Nathanaël ?

Tels furent les derniers mots qu'elle murmura avant que je ne disparaisse par la trappe du plancher. Je ne me souviens même pas avoir descendu l'échelle. Dans mon mouvement de chute, celle-ci n'était plus guère qu'un détail. J'imagine que je dus la dévaler et m'y tordre davantage encore le pied car les seules images qui perdurent encore en moi sont celles d'une fuite plus douloureuse que jamais à travers le clair-obscur des ruelles.

Oui, c'était cela sans nul doute ! Le rabbi avait juré de me rendre fou, au dernier instant. Rien que pour se venger, avec son mauvais œil qui me regardait et son sourire bizarre...

Je sortis des remparts pour rejoindre la ville basse. L'odeur de l'encens et des résines de toutes sortes me provoquait des hauts-le-cœur tels que j'étais persuadé être mieux près des tas d'immondices qui s'accumulaient en contrebas du chemin depuis l'éternité. On ne supporte pas le beau lorsqu'on a accepté, en soi, comme une fatalité,

l'empreinte du laid et du nauséabond. Moi, je sentais mauvais et j'étais persuadé que ce serait à jamais.

Je me revois encore, ivre-fou et pas même capable de frapper adroitement du pied les pierres qui se présentaient à chacun de mes pas. Je fuyais... Et dans ma fuite, je me jurais de ne plus jamais revoir la vieille Judith et sa bande d'illuminés manipulateurs. Allez, ils étaient bien tous du même genre que leur rabbi ! Des vendeurs de mensonges pour mieux prendre nos âmes !

Et maintenant, qu'allais-je faire ? On aurait dit qu'ils avaient réussi à faire un trou dans ma tête, énorme, un trou semblable à un gouffre et qui me donnait le plus épouvantable des vertiges.

- Eh, Nathanaël ! Tu aurais quand même pu le réussir un peu mieux, le rabbi, hier ! Un seul clou, ce n'est pas fort !

C'était Mathias... Un type qui ne valait pas beaucoup mieux que moi et qui était toujours là, à fouiller les détritus ou à garder les chèvres de je ne savais trop quel riche. J'ai haussé les épaules puis j'ai craché par terre, comme d'habitude. Ma façon à moi de ne pas pleurer et de ravaler mes hurlements...

Il n'allait quand même pas s'y mettre, lui aussi ! D'abord, qu'est-ce qu'il faisait là au lieu de prier au Temple ? Moi, moi... ce n'était pas pareil. Je n'allais pas dans ma cabane, d'ailleurs... J'allais... Je n'en savais rien. J'avais juste pris machinalement un chemin cent mille fois parcouru comme un petit animal dont les gestes sont réglés d'avance. Rien d'autre. C'était plus facile... On a toujours l'impression que ce qu'on connaît nous protège même si, en réalité, cela nous enterre.

Ce fut à ce moment-là, cependant, à trois pas de mon arbre creux, qu'une sorte de lointain appel du Destin vint me faire signe. Je ne dirai pas qu'une idée me traversa, oh non ! Mais je découvris soudain qu'une sorte de volonté venait de naître en moi. La première depuis longtemps. J'allais partir ! Il le fallait... Je devais partir, là, sur le champ ! Me sauver ? Peut-être, oui, mais je m'en moquais. Après tout, je n'avais rien à quitter, alors je pouvais bien aller n'importe où... du moment qu'on ne m'y connaîtrait pas, ni moi, ni le rabbi ni ses acolytes. De toute façon, les autres ne s'apercevraient même pas de ma disparition !

Il n'y avait qu'un restant de galette et deux oripeaux à ramasser dans ma cabane. Quant à ma natte, elle était si détrempée que je ne pris pas la peine de me pencher vers elle.

De cet instant, je ne me souviens pas avoir ressenti la moindre émotion. J'ai laissé le battant de ma porte grand ouvert derrière mon dos, tandis que moi, je me fermais à double tour.

Je partis donc sans réfléchir, sans peine, ni joie, ni espoir vers le bas de la vallée. De là, j'essaierais de rejoindre la route d'Emmaüs, la seule direction vers laquelle je me sois jamais hasardé. Après, je verrais bien...

Chapitre III

Maître Lucius

Il n'y avait personne sur la route... La Pâque était tyrannique et il fallait bien être un misérable de mon espèce pour s'y soustraire. Oh, c'était mieux ainsi ! Je n'avais certes pas envie de croiser les yeux de qui que ce soit.

Le regard de l'autre, même de celui que je ne connaissais pas, c'était toujours ce qui me faisait le plus de mal parce que l'autre, lui, j'avais immanquablement l'impression qu'il me connaissait. Oui, il me jugeait, c'était sûr... Il lisait à travers moi...

Ma fuite en direction d'Emmaüs fut cependant de très courte durée. Les seuls à ne pas être en prière et en rituels, c'était les Romains. Un petit détachement d'entre eux arrêta mon avance dès l'entrée de la bourgade. On ne passait pas... Les Zélotes avaient, disaient-ils, provoqué une émeute la veille. Il y avait eu des morts, on surveillait donc tout le monde après avoir fermé routes et chemins. Une sentinelle m'ordonna de déguerpir. Alors, puisque

ma tête était vide, je partis sans réfléchir, au hasard, à travers les coteaux arides, pourvu que ce soit loin.

Après avoir à nouveau rencontré du regard, et comme une malédiction, les remparts de Jérusalem, je partis vers le Nord... sans d'ailleurs comprendre que c'était le nord. J'avais trouvé un beau sentier qui allait dans cette direction, c'était assez pour me convaincre.

La nuit finit, bien sûr, par me rejoindre... Je dormis n'importe où, comme un chien égaré. Puis, ce fut une autre journée et encore une autre. Combien y en eut-il ainsi ? Je n'en sais rien. Je ne les comptais pas. Je partais pour ne plus revenir, c'était tout. J'ai un peu volé, évidemment... Il fallait bien manger !

Lorsqu'aujourd'hui, dans mon espace intérieur, je contemple ce temps passé, je vois clairement que, dans ma plus qu'inconscience, j'étais guidé par *quelque chose* dont le seul dessein se résumait à tout ébranler en moi. Sans doute, croira-t-on, n'y avait-il pas grand chose à ébranler... Et pourtant ! Le peu que je représentais et que je savais s'accrochait résolument à sa médiocrité et n'avait pas vraiment envie d'aller plus loin qu'elle...

L'unique chose que je parvenais donc à imaginer était de me reconstruire un petit abri de pierres sèches, quelque part à l'entrée d'une ville qui me plairait et de louer mes services ainsi que je l'avais toujours fait.

Je pense aussi que j'aurais refusé que quelque ermite ou n'importe qui d'autre me guérisse de ma boiterie. Celle-ci m'appartenait trop, telle une excuse permanente, un prétexte pour rester dans ce que je croyais être le vrai moi-même. On a beau ne pas s'aimer, quoi qu'on en dise on n'échangerait pas facilement sa propre vie contre celle d'un autre. Notre vie est à nous tout comme nous sommes

à elle par la justesse implacable d'une évidente mathématique céleste qui nous dépasse vertigineusement.

Tout ce dont je me souviens de ce périple en aveugle, c'est que je marchai longtemps... Des jours et des jours, parfois en rond, avant qu'une petite ville, j'ignorais pourquoi, ne me donnât envie de m'arrêter. Elle était en Galilée, au bord de ce lac grand comme une mer dont j'avais souvent entendu vanter la beauté. C'était un petit port avec sa synagogue et son marché de senteurs, de couleurs et de bruits. Elle s'appelait Capharnaüm et, bien sûr, les Romains y étaient chez eux ainsi que partout ailleurs.

Après avoir observé de loin le manège des pêcheurs sur la grève, je me dis que je n'irais pas plus avant. Je mis trois ou quatre jours à rassembler des pierres et à monter des murs près de la décharge, à la sortie de la ville. C'était suffisamment laid pour qu'on ne m'y demande rien. Il y avait là aussi quelques figuiers sauvages et l'eau coulait à proximité. Ce serait donc parfait.

Je me souviens encore qu'en empilant les pierres les unes sur les autres, j'avais déjà évacué de mes pensées ce qui m'avait fait fuir des contrebas de Jérusalem. La blessure était toujours là, sanguinolente certes, je le sais mais, comme chez tous les endormis du monde, un savant mécanisme de l'âme s'était mis en place pour la nier. Par lui, la vieille Judith, son rabbi et ses complices n'existaient plus et "mes" Romains ne me retrouveraient jamais. Je pouvais donc espérer boiter en paix et de partout ! J'en étais presque joyeux à tel point que j'en vins à me demander pourquoi je n'étais pas parti plus tôt de mon "sale village".

En récoltant, de-ci de-là, les palmes qui me serviraient de toiture, je crus donc qu'une autre vie allait

commencer, suffisamment semblable à la précédente toutefois pour ne pas m'inquiéter. Hélas, nul ne se sort jamais d'une ornière qu'il trouve confortable. Ce qui, pour certains, ne représente qu'un pas à faire en avant équivaut, pour d'autres, à se lancer dans le vide. On ne se sauve pas de soi, non, car vérités et mensonges sont des sceaux qui, en naissant, vont aussitôt s'imprimer jusque dans la mémoire de nos os.

Quoi qu'il en soit, le Destin avait décidé que mon amnésie semi-volontaire serait vite balayée par le vent de la vie. La première bourrasque qui s'en chargea souffla entre les étals du modeste marché installé aux alentours de la synagogue et du port. Il y avait là une assez belle colonnade ouvrant sur un édifice romain et le petit peuple de Capharnaüm avait manifestement l'habitude de se rassembler à ses pieds pour y vendre et y marchander toutes sortes de choses. Je crus bon d'y traîner ma personne dans l'espoir de dénicher quelque besogne de survie, ne fut-ce que porter un panier de n'importe quoi jusqu'à l'entrée d'une riche demeure.

Comment ai-je pu être aussi naïf ? Je reçus une véritable gifle en plein visage. À Capharnaüm, on ne parlait que du rabbi de Judith. Il n'y en avait que pour lui sur toutes les lèvres ! Les poings se crispaient, on se disputait ou on pleurait. Tout d'abord et comme d'habitude, je ne compris rien. Je sentis juste une sorte de rage muette qui montait en moi, une rage que je ne voulais pas identifier. Malgré sa poussée intérieure, il fallait bien, pourtant, que je finisse par écouter ce qui se racontait et qui provoquait un tel émoi.

Certains disaient que le rabbi n'était pas mort, d'autres criaient au contraire qu'il était bien mort mais qu'il

s'était redonné lui-même la vie et d'autres enfin se fâchaient ou ricanaient en affirmant qu'on avait tout simplement volé son cadavre. C'était eux, évidemment, qui avaient raison... Je le savais bien, moi, qu'il était mort ! J'étais là ! D'ailleurs, c'était moi qui...

Et là, tandis que la rage était sur le point de me faire prendre la parole en plein milieu du marché et de la foule en effervescence, les images de ma journée maudite reprirent brusquement possession de moi. Elles avaient l'allure d'un raz de marée si puissant qu'elles me firent aussitôt déguerpir d'entre les étals. Je me frayai tant bien que mal un chemin parmi un petit troupeau de moutons parqué dans une ruelle puis je me retrouvai seul sous un porche. Que se passait-il ? Devenais-je fou, à nouveau ? Je ne savais pas si je croyais en l'Éternel mais je me mis à L'accuser du pire des complots contre moi.

On Le disait juste et fort et voilà qu'Il s'acharnait sur un innocent ! Ah, comme c'était facile pour Lui de s'en prendre aux faibles ! Pourquoi ne me laissait-on pas tranquille ?

Comme je ne savais pas où aller et que ma tête était chaotique, je m'accroupis sur le sol, contre la pierre du porche. Il fallait que je me calme et que j'essaie de penser à autre chose. Il n'était pas question que les trois mots que le rabbi m'avait décochés s'agrippent à nouveau au-dedans de moi et me grignotent. Oh, comme il avait été pervers ! Il avait dû voir tout de suite que j'étais un pauvre gars et que ce serait facile pour lui. Allais-je devoir aller plus loin pour oublier vraiment ? Pourtant, je l'aimais bien ma nouvelle cabane...

C'est alors que la porte qui se cachait dans l'ombre du fond du porche se mit à grincer sur ses gonds. Je n'eus

pas le temps de me dégager. Quelqu'un avait déjà poussé son ventail et se prenait les pieds dans les miens.

- Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

Un homme d'une cinquantaine d'années, la barbe et les cheveux gris légèrement bouclés me regardait de toute sa hauteur. Vêtu d'une longue toge blanche soigneusement drapée, c'était assurément un Romain... Et pas n'importe quel Romain, je l'aurais parié. Allez, j'étais bon pour une volée de coups !

Mais, étrangement, l'homme s'accroupit pour mieux voir ce à quoi je ressemblais. Il cherchait mon regard avec insistance.

- Comment t'appelles-tu ?

Ramenant mes jambes vers moi, je n'ai pas donné mon nom tout de suite. J'ai répondu que j'étais le fils d'un tailleur de pierres de Jérusalem parce que cela me paraissait plus respectable.

- Toi aussi, tu les tailles ?

- Non, moi...

Et la suite ne vint pas. Elle ne vint pas parce qu'il n'y en avait pas. Qu'aurais-je dit de moi ? Le souvenir de mon père m'avait toujours servi de caution. Nathanaël, c'était d'abord le fils de... Ça faisait plus propre !

- Tu es malade ? Ou alors tu cherches du travail ?

- Oui... Non...

J'ai bredouillé n'importe quoi ou à peu près pour faire bonne figure et pour m'excuser d'être là.

- Lève-toi un peu, que je te voie... Serais-tu capable d'aller porter une lettre à trois rues d'ici ? J'ai une pièce pour toi. C'est la grande maison blanche près du chaudronnier.

Je ne connaissais rien à l'enchevêtrement des ruelles de Capharnaüm mais je me suis mis sur mes deux jambes, j'ai pris le rouleau de parchemin et j'y suis allé. Une pièce... Cela valait la peine, non ? Je n'aurais quand même pas perdu ma journée ! Le Romain, quant à lui, tint parole et j'eus mon argent... Tant et si bien que le lendemain et les jours suivants, je ne trouvai pas de meilleure idée que de traîner encore du côté de l'ombre de son porche, au cas où... Après tout, il devait y avoir une multitude de menus services à rendre pour une si belle maison.

Je crois me souvenir que mon manège de mendicité déguisée dura ainsi plus d'une semaine. Le maître des lieux était bon avec moi. Il y eut même un jour où j'eus l'impression qu'il s'était forcé à me trouver quelque chose à faire. Était-il possible que je parvienne enfin à toucher quelqu'un ? Allons donc ! Il fallait que j'arrête de rêver et que je m'applique à glisser les bons sourires aux bons moments, c'est-à-dire à chaque fois que la porte s'entrebâillait.

Je ne sais plus comment cela se passa mais toujours est-il qu'un jour, je me retrouvai de l'autre côté de son lourd battant, à l'entrée d'un petit jardin intérieur où les lauriers abondaient.

Un domestique avait été chargé de me faire pénétrer dans les lieux sans m'en dire davantage. "Mon" Romain arriva bientôt, dignement drapé selon son habitude.

- Ah, Nathanaël... fit-il en feignant la surprise avec l'aisance de ceux qui survolent de haut leurs affaires. Cela tombe bien que tu sois ici... Mon commis nous a quittés, il y a un mois. Il était vieux. J'ai cru que nous nous en passerions mais... Serais-tu tenté par sa tâche ? Ce n'est pas compliqué... Tu te lèves tôt chaque matin, tu

prends un panier, tu vas au marché et tu en rapportes ce qu'on t'a indiqué la veille. Je te paierai, bien sûr, et puis... et puis, il y a une natte et une couverture dans la petite pièce derrière la cuisine, là-bas. Alors, ça te tente? conclut-il enfin avec un sourire mal contenu.

Pour moi, c'était le premier miracle de ma vie... J'avais enfin l'impression de commencer à exister, j'étais comme... ennobli. Devenir domestique chez les Romains! Qu'aurais-je pu espérer de plus grandiose?

Le soir même, je m'installais chez Maître Lucius, ainsi que l'appelaient les autres domestiques de la maison, deux femmes et un homme. Lui, Zacharie, était un gaillard musclé chargé de l'entretien de la demeure et de seller le cheval. J'en eus peur tout de suite. Par chance, il ne fut pas désigné pour me donner les consignes relatives à ma tâche.

La responsabilité en revint à Raffie, une petite femme énergique bien que chétive et d'un âge plus que mûr. Elle avait la peau la plus sombre que j'avais jamais vue... C'est donc dans sa proximité que j'appris à vivre là. Elle me parlait rudement mais, au fond de son cœur, c'était plutôt une tendre qui cherchait à se protéger.

De mon côté, je compris vite que chacun espérait se décharger sur moi des aspects les plus ingrats de sa propre besogne. Ainsi, de simple commis, je me vis rapidement devenir "aide n'importe quoi". Cependant, cela m'était égal car, pour la première fois de mon existence, je me disais que j'étais quelqu'un et que j'avais une adresse qui n'était pas infamante. J'aurais même pu être heureux... En effet, à mes yeux, le bonheur se résumait à pouvoir manger à sa faim, à ne pas devoir raser les murs et, surtout, à ne jamais avoir à se poser trop de questions.

Hélas, ou heureusement pour moi, "mon" monde, en ce temps-là, ne faisait qu'entamer sa ronde étourdissante.

- Seras-tu là, ce soir ?

La question de Raffie me tomba dessus tandis que je nettoyais les dalles de terre cuite de l'allée du jardin.

- Où ça ?

- Mais ici, voyons, Nathan... tu n'écoutes donc rien ? Cela fait une semaine ou presque qu'on en parle tous. Il y a deux de Ses proches qui viennent voir Maître Lucius à la tombée du jour... et même que le maître a dit que nous pourrions tous être là. Te rends-tu compte ?

Non, effectivement, je ne me rendais compte de rien. Je ne savais même pas de qui on parlait.

- Mais... des disciples du rabbi Jeshua, Nathanaël ! Parfois, on dirait que tu es sourd et aveugle ! Ils vont nous raconter ce qui s'est passé puis nous prierons tous ensemble... Enfin... ceux qui le veulent.

Sous le soleil du plein midi, je crus que j'allais me trouver mal. Mon esprit s'évada un court instant dans une sorte de nulle part où je devins effectivement aveugle et sourd. Lorsque j'émergeai de son gouffre, Raffie était toujours là, plantée devant moi, l'air hébété, ne se doutant pas qu'elle venait de réouvrir une blessure, ma blessure d'âme.

Je crois avoir bredouillé un vague et diaphane « Pourquoi ? » puis je réfugiai aussitôt mes yeux du côté de mon balai afin de ne pas affronter ceux de la vieille femme.

- Maître Lucius est toujours allé écouter le rabbi quand Il passait par ici, comprends-tu ? Il L'a même logé discrètement dans sa maison à deux ou trois reprises. Regarde, Il a dormi dans cette chambre, là-bas, près du grenadier. C'est la plus belle...

J'ai plissé les yeux et poussé un soupir. Il fallait donc que je me résigne à ce qu'il me poursuive ?

Presque de force, Raffie m'entraîna alors vers la chambre en question, stupéfaite que je fasse si peu de cas du rabbi et que je ne l'aie seulement jamais écouté. Il était invraisemblable, maugréait-elle, d'être passé à côté d'un aussi grand homme, un vrai messager du Tout-Puissant et de ne même pas s'en être soucié ! Et c'était peut-être cela le problème, justement... Il avait été trop grand, *son* rabbi. Quand on est persuadé n'être fait que pour l'ombre de la vie, on a forcément peur du soleil. Inconsciemment, celui-ci devient une sorte d'ennemi car la moindre de ses éclaboussures nous fait mal. Lequel d'entre nous aime voir son insuffisance être mise en relief ?

- Je suis certaine qu'Il t'aurait guéri, Lui ! acheva Raffie, réveillant alors en moi des paroles déjà entendues.

Cette fois, je ne répondis pas que j'étais en parfaite santé. L'insistance de la vie à mon égard me faisait perdre le souffle.

Comme prévu, aux premières lueurs du couchant et tandis que je m'appliquais à allumer les lampes à huile de la maisonnée, deux hommes, dont les vêtements indiquaient qu'ils n'étaient pas Romains, furent introduits entre nos murs. De là où je me tenais, je ne distinguais pas leurs visages, mais je n'en revins pas de ma stupéfaction lorsque Maître Lucius se précipita vers eux pour leur faire l'accolade. C'était absurde ! À Jérusalem, j'avais entendu dire que le rabbi Jeshua avait cherché à monter les habitants de notre pays contre les Romains... Bientôt, ce fut à la discrète épouse du maître de maison, accompagnée de ses quatre enfants, de se présenter. Là encore, les paroles échangées furent assorties d'embrassades. J'é-

tais troublé. C'était contre la coutume et contre la décence...

Rapidement, toute la famille disparut avec les étrangers au sein de ses appartements. Un bon moment s'écoula. En apparence, rien d'important ne se produisait. J'avais pris ma soupe de lentilles depuis longtemps et je m'étais assis sur une vieille jarre couchée dehors, à l'entrée de ma chambre. La nuit était tombée et contrairement à ce que je m'étais imaginé, j'étais presque déçu qu'il ne se passât rien.

- Allez Nathanaël, viens avec nous ! Maître Lucius nous invite à les rejoindre... Allez, ne rate pas cela !

Sans que je l'aie vue venir, Raffie avait surgi de l'obscurité du jardin en compagnie de Rachel, sa jeune assistante à la cuisine. Raffie m'attrapa par l'épaule, je protestai un peu pour la forme puis je suivis enfin les deux femmes.

Dans la grande pièce carrée où nous pénétrâmes, nous étions presque les derniers arrivés. Zacharie était en train de s'asseoir sur le sol et il y avait là aussi quelques autres personnes que je ne connaissais pas. Des amis du maître de maison, sans doute.

Avec une précision évidente, quelqu'un avait disposé des lampes à huile aux pieds des deux visiteurs privilégiés qui bénéficiaient de surcroît, quant à eux, de gros coussins pour une meilleure assise. Ils allaient parler, c'était sûr...

Au moment où cette pensée me traversa, un soudain mouvement de panique s'empara de moi. Si ces deux-là avaient été des proches du rabbi, peut-être y en aurait-il un qui me reconnaîtrait ? Tout le monde m'avait vu avec mon marteau et mes cordes ! Et puis, avec mon pied et la

tête que j'avais, j'étais repérable, on me l'avait assez répété !

- Arrête de bouger comme cela ! fit Raffie à voix basse tout en me donnant un coup de coude.

Maître Lucius prononça alors quelques mots que je n'entendis pas vraiment puis, visiblement ému, il passa la parole à l'un des deux visiteurs. Malgré mon angoisse, je n'avais pas d'autre choix que celui de me taire et de rester en place.

Je ne sais plus exactement de quelle façon cela commença mais celui qui s'adressa à nous et qui semblait être le plus jeune se présenta comme étant de la famille du rabbi Jeshua. Il disait être un de ses frères et, de fait, il lui ressemblait beaucoup. Cela ajouta à mon trouble, évidemment, mais mon malaise devint presque insupportable lorsque l'homme se mit à raconter les circonstances de l'exécution. L'assistance commença alors à pleurer. Une occasion inespérée pour moi de cacher ma tête entre mes mains... Maître Lucius ne pouvait lui-même retenir ses sanglots. Jamais je n'avais imaginé qu'un Romain puisse verser des larmes ! Selon moi, cela ne se pouvait pas. Quel homme avait donc été son rabbi pour réussir une telle promesse ? L'avait-il ensorcelé, lui aussi ?

Par bonheur, celui qui parlait ne mentionna pas dans son récit le triste travail de ce bourreau boiteux qui avait été expulsé du lieu de l'exécution.

Cet oubli, ou ce coup de gomme, vint étrangement réveiller en moi de vieux sentiments douloureux. Même là, je n'avais pas laissé de traces ! Encore une fois, je n'avais été qu'un détail insignifiant ! La nature humaine est ainsi déconcertante que, même dans sa petitesse et jusqu'au cœur de l'horreur, elle réclame invariablement la

reconnaissance d'autrui ; elle se dessèche dans l'anonymat. Elle prend la reconnaissance publique pour un éclat d'amour alors qu'elle est plutôt le reflet d'un appétit pour ce qui s'affiche différent, fût-il malsain.

Je ne voulus pas entendre les détails de ce qui, à mon sens, était simplement "la sinistre affaire m'ayant fait quitter Jérusalem". Mes oreilles avaient toujours eu la singulière capacité de filtrer ce qui blessait mon esprit. D'ailleurs, celui-ci se montrait étonnamment doué pour se réfugier, pendant ce temps, en des espaces incertains où rien ne se passait.

Depuis, à travers la fuite des siècles et par l'observation des hommes, j'ai appris que je n'étais pas une exception mais que nous sommes des armées entières, et peut-être plus encore, à fonctionner de cette façon. Et je crois maintenant que c'est pour cela que notre monde tourne en rond sur lui-même à force de s'être enlisé dans la boue de ses antiques réflexes. Il continue à ne vouloir ni entendre ni voir...

Qu'est-ce qui fit que, ce soir là, je finis malgré tout par sortir de ma surdité réflexe ? Je l'ignore... Probablement le changement de ton de celui qui s'exprimait. Je me souviendrai toujours de l'impact que ses paroles eurent sur moi.

- ...Ce que je puis vous affirmer maintenant, mes amis, c'est que notre Maître, mon frère, est vivant dans sa chair, non loin d'ici. Je L'ai vu, je Lui ai parlé... Par quelque mystère qui m'échappe encore, Il a eu la force de survivre au supplice[1]. Aidé par deux ou trois des nôtres,

---

[1] Voir "De mémoire d'Essénien", Livre II, chapitre XIV, de D. Meurois et A. Givaudan, Éditions Le Perséa

Il panse ses plaies et remercie l'Éternel de L'avoir conduit si près de Lui. Sa mission est achevée, dit-Il. Il en remet maintenant les germes au creux de nos mains afin que nous les plantions...

Stupidement et au lieu de m'émerveiller comme tous ceux qui étaient présents, ma première pensée fut pétrie de crainte. Si le rabbi avait survécu, il pouvait chercher à me retrouver pour se venger... Il connaissait même mon nom !

Mais la voix de celui qui disait être son frère reprit de plus belle :

- Son premier souhait, écoutez-moi bien, est surtout que nous ne semions aucune guerre, ni en nous, ni autour de nous. Et comme je lui demandais s'Il pouvait, Lui, pardonner à ceux qui l'avaient ainsi fait souffrir, il me regarda au plus profond de mon âme et murmura simplement : « Mais, Thomas, pour pardonner, il faut avoir eu du ressentiment, une rancune et peut-être aussi l'idée d'une vengeance... Tu sais bien que cela m'est étranger. En toute vérité, que pourrais-je avoir à pardonner ? On n'en veut pas au sommeil qui a fait son nid dans le cœur d'un être humain. Il n'est rien ni personne ! Il est juste le sommeil... Et c'est à cause de lui, précisément, que je suis venu, dans le but d'en faire reculer l'empire.

Vois-tu, ce que vous appelez le mal, je le nomme plutôt endormissement de l'âme, car rien n'est plus terrible pour une âme que de dormir au point d'avoir oublié son vrai nom et son chemin.

Voilà ce que je suis venu raviver, Thomas, la voie de la *souvenance*, celle qui permet à tout être de toucher à nouveau et enfin à son identité... tout aussi sûrement que tu touches à mon manteau en cet instant.

Dis-leur que l'amour qu'ils réclament sans cesse en levant les bras vers le Ciel est d'abord l'enfant d'un courage venu de la Terre... parce que le réveil, oui... *ce* réveil demande du courage. »

L'homme n'avait pas achevé sa phrase que je fus pris d'une forte quinte de toux. Elle était si soudaine, si imprévisible et si violente que je n'eus pas d'autre recours que de quitter au plus vite l'assemblée. Encore une fois, Nathanaël se faisait remarquer... Et bien sûr, pas par ce qu'il avait de meilleur.

Selon ma vieille habitude, je bénis la pénombre enveloppante de la pièce puis l'obscurité profonde du jardin. Un petit vent s'était levé et une seule des lampes à huile que j'avais allumées montrait encore sa flamme. C'était précisément celle qui se trouvait face à la chambre où on disait que le rabbi avait séjourné. Pour moi qui commençais juste à apprécier le soleil du grand jour, la densité de cette nuit-là me fut un cadeau.

Je m'appuyai contre un mur et je repris peu à peu mon souffle tandis que mes pensées se réorganisaient.

Que venais-je donc d'entendre ? Peu m'importait, après tout, si le rabbi Jeshua était mort ou vivant, s'il s'agissait d'une mise en scène, d'un énorme mensonge ou encore de quoi que ce soit d'autre. Ce qui était fou, c'était ce que venait de raconter son frère ! Je n'aurais su en expliquer clairement la raison mais, en l'espace de quelques brefs instants, il avait jeté en moi un trouble inimaginable. Si ce qu'il avait dit était vrai, si un homme avait cette force d'âme...

Ma réflexion était incapable d'aller plus avant. L'unique chose que je percevais avec certitude, c'était une sorte de voile qui se déchirait par le milieu, quelque part

dans ma tête, alors que mon cœur battait aussi fort que les tambours du Temple. Si, au moins, une larme naissante, une seule, avait pu naître au coin de mes paupières et me soulager !

Une partie de ma terre d'homme venait de se faire labourer et pétrir mais l'autre demeurait encore telle une croûte sèche. Mon regard se tenait à leur frontière et cela faisait tellement mal !

Bien que ma toux se fût rapidement calmée, il n'était pas question que je reprenne ma place dans l'assemblée. Je n'aurais jamais osé me faire remarquer une fois de plus et puis... pour entendre quoi ? Des bizarreries et, au bout du compte, les louanges de celui par qui ma vie finissait par être complètement chamboulée !

Oh, comme elle est difficile à briser cette carapace d'apathie derrière laquelle nous nous accrochons à un semblant de sécurité ! Il lui en faut beaucoup, beaucoup de ces coups de boutoir que la Vie, dans sa sagesse, s'ingénie patiemment à mettre en scène.

Cette fin de soirée-là, j'aurais donc encore végété dans ma solitude si, à l'issue de la réunion, Maître Lucius n'était lui-même sorti dans le jardin, une lampe à huile à la main. La lueur de sa flamme balaya mon visage entre les lauriers.

- Qu'est-ce que tu fais là, Nathanaël ? Tu te caches ? Tu attends quelqu'un ? Es-tu malade ?

Je ne savais que répondre. En réalité, je me sentais si mal avec moi-même qu'il me semblait que Maître Lucius m'accusait forcément de quelque chose. Quand on s'estime coupable d'être venu au monde, on est toujours en faute, n'est-ce pas ?

À demi dissimulé entre les branchages, je le regardais stupidement, toujours incapable de placer le moindre mot sur mes lèvres.

Soudain, la main de mon interlocuteur vint saisir la manche de ma tunique et m'extirpa de mon refuge de feuilles.

- C'est ce que vient de dire mon frère Thomas qui te met dans un tel état ?

Son frère ? Là, il n'y avait plus rien à comprendre. Si l'un des deux visiteurs était son frère, Maître Lucius devenait aussi, du même coup, le frère du rabbi.

- Oui, ai-je répondu sans réfléchir, sans doute pour avoir la sensation d'avouer et dans l'espoir que l'on me laisserait ainsi tranquille...

- Suis-moi un peu...

Sa voix s'était faite étonnamment apaisante. C'est elle que j'ai suivie, me semble-t-il, bien plus que la main qui me tirait doucement des lauriers. Je n'avais plus le choix...

Maître Lucius et moi commençâmes alors à marcher à pas mesurés et de long en large à travers les allées du jardin. D'un geste, le Romain avait éteint sa lampe à huile comme pour estomper la distance qui séparait nos deux êtres.

- Que dirais-tu d'un homme... pour lequel la force de vie qui coule en chacun de nous ne fait qu'une ? Un homme qui n'établit aucune différence entre riche et pauvre, petit et grand, puissant et faible, homme, femme et enfant. Un homme qui embrasse les animaux et qui s'arrête sur le bord du chemin pour parler à une pierre et la caresser...

Que dirais-tu aussi d'un homme qui sait plonger dans ton regard pour comprendre instantanément qui tu es ? Un homme qui, par le pouvoir d'un seul de ses mots, te guérit de ta cécité, te permet à nouveau de marcher, cicatrise tes vieilles plaies et te sort des fièvres les plus mortelles. Un homme qui, en l'espace d'un battement de paupières, fait d'un épi de blé une galette prête à manger et, l'instant d'après, donne naissance au plus grand des vins dans le fond de ta coupe vide...

Que dirais-tu encore d'un homme qui fait jaillir le meilleur de toi, qui ouvre ton cœur telle une amande pour t'en montrer la beauté et la force ? Un homme dont chaque parole dessine l'amour, un homme enfin qui te parle du Tout-Puissant comme de Son père... et aussi comme de *ton* père. Que dirais-tu de lui, Nathanaël ? Que dirais-tu ?

- Je dirais, Maître, que c'est le plus grand des prophètes... Je dirais que ce n'est plus un prophète, que cela ne se peut pas et que...

Dans la noirceur totale, ces phrases sont sorties de moi sans que je les aie vues naître. Elles me prirent au dépourvu à tel point que, lorsque j'eus achevé de les prononcer, je doutai de pouvoir en réclamer la paternité. De quel espace de ma tête surgissaient-elles ? À moins que ce ne fût de celui de mon cœur...

- Tu as bien parlé, Nathanaël... Et c'est cet homme-là qu'ils viennent de supplicier et qu'ils ont cloué...

J'aurais tellement voulu que ces mots glissent sur moi comme tant d'autres l'avaient fait auparavant ! Mais non... Ils pénétrèrent dans ma conscience et s'y incrustèrent pour des siècles et des siècles. Peut-être parce que mon cœur, par la simple bonté d'un homme, commençait à

comprendre qu'il existait et aussi, plus simplement, parce que c'était son heure. Aucune terre n'est vouée à demeurer infertile à jamais.

Maître Lucius continuait à discourir mais, moi, je n'entendais plus rien. Mes oreilles s'étaient tournées vers le dedans de mon être, là où une autre voix entamait cette terrible et sournoise ronde qui n'allait plus le quitter avant longtemps.

« Eh bien quoi, Nathanaël ? disait-elle. N'est-ce pas toi qui l'as tué, cet homme, ce prophète, ce sage d'entre les sages ? Reconnais-le... Tu t'en es presque vanté ! Combien de fois t'es-tu lavé les mains depuis ce jour-là ? Regarde-les ! Je parie que tu gardes encore un peu de sang sous tes ongles... »

J'avais envie de rugir pour expulser son agression de ma tête mais Maître Lucius était là, qui marchait toujours à mon côté avec ses paroles d'émerveillement, de compassion et aussi d'horreur comme pour entretenir en moi la présence de l'aberration. En me parlant de *son* crucifié, c'était dans mon âme qu'il enfonçait un clou.

Le maître des lieux finit par me laisser sur le seuil de la pièce qui me servait de chambre, vers l'arrière-cuisine. Je ne perçus pas son visage, cependant je suis convaincu qu'il me souriait.

- Réfléchis à tout cela, Nathanaël. Médite un peu... C'est important, tu verras...

Les jours suivants furent des jours innommables. Je me voyais comme un monstre, une sorte de personnage maudit condamné à vivre avec un épouvantable secret... ou à ne plus vivre du tout. J'eus conscience de bâcler ma besogne. Maître Lucius s'en apercevait mais ne disait rien. À plusieurs reprises, je le vis discuter anormalement

longtemps avec Raffie. J'étais sûr qu'ils parlaient de moi et cela ne faisait qu'ajouter à mon sentiment de culpabilité.

Moi, j'avais l'impression de vivre à côté de mon corps et, puisque je traînais ça et là dépourvu de la moindre initiative, je m'attendais à être congédié sans tarder. Maître Lucius me pousserait dehors avec une ou deux pièces et il aurait bien raison.

Une semaine entière s'écoula ainsi, une semaine durant laquelle toute la maisonnée, y compris les domestiques, prit l'habitude, chaque soir, de se rassembler dans une petite pièce afin d'y prier. Évidemment, je n'étais pas présent. Je m'étais esquivé face à une première puis à une deuxième invitation, alors on en vint à ne plus rien me dire.

Qui priaient-ils ? Lui, le rabbi Jeshua, à n'en pas douter. Lui ou son père ! Apparemment, c'était pareil.

Une nuit, allongé sur ma natte et confronté à un sommeil qui ne m'emportait pas, je fus pris d'un mouvement de révolte dont je crus un instant qu'il me sauverait de mon infâme fardeau de coupable.

- Qu'ils en fassent un dieu une bonne fois pour toutes et qu'on en finisse ! Les Romains en ont des tas... Ça n'en fera jamais qu'un de plus !

Mais ma colère tomba avec les premiers rayons de l'aube. Maître Lucius était matinal et, comme je boitillais tout en ajustant mon pagne, mon regard rencontra le sien au bout de l'allée, près du puits.

Contrairement à mes craintes, je ne vis en lui aucune dureté, aucun reproche. Lorsqu'il s'attarda sur moi, j'aurais même juré qu'il était habité par une sorte de compassion. Je dis "une sorte" car, en vérité, j'ignorais au juste

de quoi était fait un tel sentiment. Le frère du rabbi avait eu beau en avoir parlé et parlé, cela ne me disait toujours pas grand chose. À mes yeux, seuls des rapports de force existaient entre les individus. On craignait ce qui nous dépassait, c'est-à-dire le Tout-Puissant ou un maître. Eux pouvaient avoir pitié de nous, éventuellement être bons, mais quant à la compassion... !

« En fait, c'est cela... Il a pitié de moi ! » m'exclamai-je intérieurement en rejoignant ma chambre après m'être lavé succinctement.

Mais là encore, mon ultime sursaut de rébellion fut un feu de paille. Derrière le regard de Maître Lucius, il y avait eu aussi des paroles et celles-ci étaient venues chercher quelque chose, loin au fond de mon cœur...

- Passe une bonne journée, Nathanaël ! J'ai fort à faire à Tibériade aujourd'hui, je ne rentrerai qu'à la tombée de la nuit.

Autrefois, il n'y avait eu que l'un de mes frères pour me parler ainsi et encore... dans ses meilleurs jours !

C'était terrible... Il devenait clair que plus le maître de maison était bon et patient avec moi, plus il se montrait digne de son rabbi et plus je me haïssais. Désormais, il m'était impossible de tourner le dos à la réalité : J'avais été le bourreau de celui qu'il aimait et qui l'inspirait dans chacun de ses gestes.

Être blessé par la douceur et la générosité... Se refuser le droit à leur accès... Là encore, je me croyais unique et anormal. Il m'a fallu très longtemps pour comprendre que c'est souvent l'absurde lot de tous ceux qui s'accusent d'exister.

Des semaines et des mois passèrent de la sorte et je fus bien obligé de constater que nul ne cherchait à se dé-

barrasser de moi, malgré mes limitations et le poids évident que j'avais à l'âme. Plus je constatais la dévotion que l'on portait au souvenir du rabbi Jeshua, plus je me rongeais du dedans et moins je parlais. Le silence dont on ne peut parfois sortir est semblable à une rouille qui nous attaque sournoisement. On ne voit pas venir son œuvre, tant et si bien qu'on finit par prendre les barreaux de sa cage pour des remparts de protection.

- Mais enfin, qu'est-ce que tu as, Nathan ?... s'exclama un jour Raffie, excédée par mon mutisme et ma passivité.

Hélas, comment répondre à une telle question quand on est torturé par notre propre image ? Avais-je été introduit dans cette maison pour y apprendre la honte ou un toujours plus grand dégoût de ma personne ? Oui, c'était bien moi qui avais sauvagement contribué à mettre à mort un saint homme !

J'avais beau être stupide et incapable de la moindre plongée dans l'univers de l'esprit, ce que je voyais chaque jour m'en apportait la constante démonstration. L'enseignement qui avait été celui du rabbi ne nourrissait que la bonté, le respect, l'équité et l'équanimité en toutes circonstances.

Quant à l'amour qu'il avait dû offrir, je n'osais même pas prononcer son nom intérieurement tant il aurait ouvert ma plaie. Son univers n'était pas pour moi car la douceur de ce qu'il suggérait aurait été mon acide.

Chapitre IV

Les fleurs de jasmin

C'est vraiment dommage de n'avoir pas voulu venir, Nathanaël, crois-moi.

- Oui, oui... Allez-y... Laissez-moi.

La jolie Rachel referma derrière elle le lourd ventail de la porte du jardin et, pour la première fois, je me retrouvai seul dans la demeure de Maître Lucius.

Je me souviens qu'il faisait terriblement chaud et que je me traînais d'une ombre à l'autre entre les lauriers en fleurs. « Oui, qu'ils y aillent donc, m'entends-je encore marmonner. Je n'ai rien à faire là-bas... »

Là-bas, c'était juste à la sortie de la ville, sur le bord du lac, vers Tibériade, en un endroit qu'on appelait la Pierre Bleue. Sans que je sache pourquoi - puisque je ne voulais rien savoir - un autre "frère" du rabbi Jeshua avait décidé d'y rassembler du monde pour la journée. Du moins, était-ce comme cela que j'interprétais les choses. Et, de fait, Maître Lucius avait bel et bien invité chacun de nous à abandonner exceptionnellement sa tâche et à le

suivre sur le chemin du rivage. Le "frère" du rabbi, avait-il ajouté, se nommait Éliazar et, s'il était là, c'était pour une raison importante...

Mais l'important, pour moi, portait le nom de l'oubli. Il n'en avait jamais eu d'autre. Depuis des mois que j'avais quitté Jérusalem, il ne s'était pas écoulé un jour sans que je ne l'aie espéré de toutes mes forces. Alors, maintenant que j'étais seul dans la demeure, j'allais l'inviter plus encore... J'allais ne rien faire... Juste dormir. Pourquoi aurais-je travaillé tandis que les autres étaient allés se promener ?

Inviter le sommeil m'avait toujours été facile cependant, sur le calendrier de mes vies, il était dit que l'anesthésie de l'âme n'était plus pour moi.

Dès que je me fus affaissé sur ma natte, une sorte d'agitation emplit ma tête. Elle naquit d'une idée ou plutôt d'une curiosité que, quelques instants auparavant, j'aurais trouvée ridicule et même malsaine...

Pourquoi ne pas aller voir à quoi ressemblait cette chambre où, disait-on, le rabbi avait séjourné ? C'était la seule pièce de la maison que je ne connaissais pas. Personne ne me verrait... Je ne perdrais pas la face... Après tout, pour quelle raison m'interdirais-je de jeter un coup d'œil dans une chambre qui devait être comme les autres ? Ma curiosité assouvie, je dormirais certainement mieux...

Je me relevai donc sans attendre, je nouai à peine mon pagne puis je hasardai mes pas vers l'allée au grenadier. La porte de la fameuse pièce était dans l'ombre. Sur son seuil, une sorte de quadrillage tracé à la chaux paraissait évoquer une protection dont j'ignorais le sens. De quoi allais-je hériter si j'osais l'enjamber et pousser le panneau de bois ? Peut-être d'un mauvais sort de plus...

Mais ma curiosité eut aussitôt raison de ma superstition : je fis basculer le loquet de la porte puis je pénétrai dans la pièce en me riant du signe mystérieux.

Je dois dire que ce fut comme si je franchissais la frontière d'un autre monde. La chambre était vaste et il y faisait étonnamment frais. De sa pénombre, un décor émergea bientôt... Un lit de corde ouvragé, quelques coussins couleur de safran, un coffre et, surtout, un vaste tapis de laine qui procura une sensation inconnue à la plante de mes pieds.

N'y avait-il rien d'autre à découvrir ? J'étais presque déçu. Ainsi, la chambre d'un saint homme ne ressemblait "qu'à cela" ! Sans que je l'aie décidé consciemment, j'en refermai lentement la porte derrière moi, me coupant par ce geste de l'ambiance du jardin. Était-ce le réflexe d'un homme qui se sentait toujours en faute ou celui de son cœur enfin caressé par le sacré ? Je l'ignore toujours mais, en vérité, j'éprouvai le besoin d'aller doucement m'asseoir dans un angle de la pièce, le plus loin possible du lit afin d'y écouter le silence.

Oui, écouter le silence... Jamais je n'avais fait cela ! C'était quoi exactement d'ailleurs, le silence ? Pour moi, il ne pouvait signifier que la ronde fatigante de quelque piètre pensée au-dedans de mon crâne. C'est l'odeur du lieu, je crois, qui me poussa à entrer, peu à peu, dans son espace. Elle me faisait songer à la blancheur d'une fleur de jasmin à peine éclose. C'était bon et doux... Je réalisais qu'assis sur le sol, là dans mon coin, je me sentais enfin digne, pleinement humain et presque comme tout le monde.

Était-il possible qu'un homme imprègne ainsi quatre murs et quelques objets ? On aurait dit que tout parlait de

sa présence et que, même les pieds sculptés de ce lit de corde sur lesquels mon regard n'en finissait plus de traîner, se souvenaient du frôlement de sa robe. Je croyais rêver et je ne voulais pas que mon rêve cesse... Il n'y avait que le serrement de ma gorge pour me rappeler que j'étais toujours là, bien vivant dans mon corps.

À un moment donné, quelque chose me força à bouger le regard vers la droite du lit, une sorte de déplacement d'ombre ou de lumière dans l'air, face au mur. Je sursautai... Le rabbi était là, à dix pas de moi, debout et me regardant droit dans les yeux. J'aurais voulu me sauver, me traîner jusqu'à la porte mais plus rien de moi ne m'obéissait. J'étais rivé au sol, les paupières gelées, incapable du moindre battement.

Soudain, un cri tel un appel désespéré monta de ma poitrine et se projeta vers l'ombre de lumière.

- Montre-moi tes mains ! Montre-moi tes mains !

Alors, tendrement, je vis l'image du rabbi me sourire et m'offrir ses deux mains grandes ouvertes. Ce ne sont pourtant pas celles-ci, dans leur beau geste d'accueil qui s'imprimèrent en moi mais leurs poignets portant encore les stigmates du supplice. Pas des plaies béantes et accusatrices, non... Juste des marques rouges, un symbole surgi de l'âme de la chair plutôt que de sa densité. Le rappel d'une souffrance sublimée...

J'ai certainement crié une nouvelle fois, je n'en sais plus rien. La seule chose dont je puis témoigner avec certitude, c'est que l'image du rabbi s'effaça de mes yeux à cet instant et que je me retrouvai pétrifié, le dos plaqué au mur, comme si j'avais reçu à la fois une gifle et une caresse. Aujourd'hui, avec le temps, je dirais une gifle de douceur.

J'étais abasourdi... Je me relevai sans attendre, sans rien contrôler de mes gestes puis je sortis de la pièce, presque pris de panique. Je n'avais plus qu'une idée en tête : rejoindre ma chambre et m'effondrer sur ma natte pour y déverser des années de pleurs retenus. Serait-ce enfin possible ?

Mais je n'avais pas encore reçu le choc ultime : Au centre précis de ma natte brune, trois fleurs de jasmin avaient été délicatement déposées. Elles semblaient n'attendre que moi... Le premier cadeau que j'aie jamais reçu de ma vie ! Qui les avait déposées là ? Il ne se trouvait de jasmin ni dans le jardin ni dans la maison. Quelqu'un voulait s'amuser de moi... Raffie ou Rachel, sans doute !

Je me précipitai dans l'allée et je lançai leurs noms dans la chaleur à trois ou quatre reprises. Personne... J'étais bien seul !

C'était beaucoup pour mon âme encore si mal dégrossie et pourtant si fragile. Tout ce que je venais de vivre et que je vivais encore avait l'odeur et la couleur du rêve mais je savais pertinemment que je n'avais rien rêvé, que mon cœur battait dans ma poitrine et que mon pied se posait toujours aussi mal sur le sol.

Les muscles tendus, je sortis aussitôt de la demeure de Maître Lucius. Cet endroit avait trop de force pour moi tout seul, il était trop habité. Il fallait que je coure jusque sur la route de Tibériade, que je les retrouve et que je leur raconte... Maître Lucius me comprendrait... Il me pardonnerait d'avoir laissé la maison sans surveillance. Il ne pouvait pas ne pas m'entendre !

Claudiquant comme jamais, je sortis de l'enchevêtrement des ruelles de Capharnaüm et, après avoir demandé

mon chemin, je pris la direction de la Pierre Bleue, là où le rassemblement devait avoir lieu.

Je trouvai la route envahie plus que d'habitude par les soldats romains. Ils étaient là à tout contrôler par petits détachements de quatre ou cinq comme s'ils craignaient quelque agitation. Pourtant, depuis la mort du rabbi, on disait que les émeutes avaient diminué. D'ailleurs, il y avait quelque chose que je n'étais jamais parvenu à comprendre. Comment, en parlant de paix, un homme pouvait-il inspirer des combats ? Et puis, si le Tout-Puissant existait, pourquoi donnait-Il toujours raison à ceux qui frappaient le plus fort ?

- C'est par là, Éliazar ? demandai-je gauchement à deux femmes qui marchaient en sens inverse, un chargement de palmes sur la tête.

- Celui qui est en blanc et qui se prend pour le rabbi Jeshua ? Oui, c'est là-bas, tu le trouveras sur le rivage. Tu verras, il y a du monde. Mais fais attention, les soldats n'aiment pas ça et les coups risquent de tomber...

Je n'entendis rien de cette dernière remarque. C'était Maître Lucius que je voulais voir, pas Éliazar !

Effectivement, la distance à parcourir ne fut plus très longue et il y avait réellement foule sur la grève. On s'y pressait au point que le chemin lui-même était encombré et que les chariots en provenance de Tibériade parvenaient à peine à s'y frayer un passage. Comment allais-je trouver Maître Lucius parmi tout ce monde ? Il fallait pourtant que je lui parle ! Lui seul me dirait ce qui s'était passé et me promettrait que je n'étais pas fou... Le reste, je m'en moquais ! Quand on a passé toute une vie à tisser la logique de sa propre solitude, seul nous importe ce qui

nourrit puis renforce sa trame... Voilà notre piège et notre prison.

Au-dessus des têtes, j'aperçus rapidement un petit tertre où avaient poussé des tamaris. Si je pouvais m'y rendre, je parviendrais certainement à mes fins. Après avoir essuyé quelques coups de coude et presque autant d'insultes, je me retrouvai finalement parmi les branchages et leurs grappes mauves, en bonne position pour repérer les visages. Je vis alors que la foule descendait jusqu'à l'eau et qu'en guise de visages je ne distinguais que des chevelures et des voiles anonymes. Tous les regards convergeaient vers le lac et vers un homme qui, debout dans une barque, parlait d'une voix forte et paisible.

- C'est lui, Éliazar ?

- Tais-toi donc ! On n'entend rien...

Mon voisin, un petit personnage chauve et édenté, avait raison. J'étais bloqué là et bien forcé d'écouter.

- Si votre seul souhait est de demeurer dans votre paix, mes amis, inutile de rester ici et de m'écouter... Rentrez chez vous ! Car Celui qui, il y a peu de temps encore, s'adressait à vous ici même était un Souffleur de vagues. Et si aujourd'hui Il m'envoie poursuivre Sa tâche, c'est bien parce qu'il est temps de hisser les voiles...

Connaissez-vous l'histoire de ce vieux pêcheur qui passait ses journées à rapiécer ses filets ? Lorsqu'une maille était réparée, il fallait qu'il en trouve une autre qui ne soit pas à son goût. Son filet n'était jamais assez solide ni assez parfait pour qu'il veuille lui faire reprendre la mer. Quant au vent qui venait du large, il ne soufflait jamais, selon lui, dans la bonne direction. Plus personne n'allait visiter le vieil homme depuis longtemps car celui-

ci ne savait plus que raconter ses anciennes histoires de pêche. Des histoires où les poissons étaient si gros qu'ils nourrissaient toute une famille pour une semaine entière ! Dans sa solitude, il se mit donc à haïr le monde et à ne plus rêver que d'un passé auquel il ne croyait guère lui-même.

Un jour, cependant, un inconnu lui rendit visite.

« As-tu regardé ton filet, vieil homme ? lui demanda ce dernier. Tu en as tellement serré les mailles et tu l'as tellement agrandi et alourdi que je parie qu'il entraînera ta barque jusqu'au fond de l'eau ! N'est-ce pas insensé ? Aujourd'hui encore tu n'iras pas en mer, ce soir tu ne mangeras que des restes avariés et demain, tu t'apercevras que ton embarcation prend l'eau à force d'avoir fui les vagues. »

« Passe ton chemin, étranger, lui répondit le pêcheur en lui jetant une pierre. Je suis habitué à mon vieux poisson séché, quant à ma barque, je la connais mieux que quiconque ! »

L'inconnu passa donc son chemin et ne revint plus. L'histoire dit enfin que, peu de temps après, le pêcheur fut emporté par la mort. Il se prit les pieds dans son filet, tomba à l'eau et, dépourvu de forces, se noya...

Et ainsi sommes-nous, mes amis ! Ainsi sommes-nous à chaque fois que nos vieilles habitudes sont nos prétextes, nos refuges et nos maîtres. Oui, le vieux pêcheur, c'est chacun de nous qui fige son âme et qui rétrécit sa vie en refusant d'avancer lorsque le vent monte afin de pousser sa barque plus loin.

Celui qui m'a enseigné cette histoire, voyez-vous, était le Souffle qui vous entraînait vers de nouvelles pê-

ches. Il était l'inconnu qui, sans cesse, appelle au courage d'aller vers une autre liberté...

- Quelle liberté ? s'écria quelqu'un, presque agressif, au cœur de la foule.

- Oui, quelle liberté ? reprit plus rageusement une autre voix.

- La liberté d'être vous-mêmes ! répliqua aussitôt Éliazar toujours debout dans sa barque. Et être vous-mêmes, c'est vous tenir au plus près du Tout-Puissant qui vit en vous, c'est avoir l'audace de L'écouter, c'est avoir la volonté de ne pas vous prendre les pieds dans les vieux filets rapiécés et avoir le cœur à aller vers une autre nourriture. Le plus beau poisson, mes amis, s'attrape toujours au large, il appartient aux porteurs de courage, à ceux qui dépassent la peur des vagues, à ceux qui reconnaissent le vent comme leur ami et leur protecteur.

- Mais ton rabbi est mort, Éliazar... lâcha avec émotion un homme situé près du rivage.

- Mort ? Mais que sais-tu de la mort et *qui* est réellement mort ? Si le corps du Maître n'est plus présent sur ces rives, Sa parole commence seulement à vivre ! Elle vit en moi, en toi et en chacun de vous tous qui avez eu le bonheur de la recueillir maintes fois ici même. Elle en appelle à votre simplicité d'âme, à cette vérité première que vous étouffez de vos peurs ainsi qu'à votre soif de joie. Elle parle du reflet de l'Éternel en vous...

- Moi, je n'ai pas peur, Éliazar ! reprit la même voix. Je te connais depuis longtemps mais, là, je ne te comprends plus. Je n'ai pas peur de me libérer, moi ! Si le rabbi l'avait voulu, j'aurais été le premier à me lever pour aller chasser tous ceux qui contrôlent nos routes et nos villes...

- Sache qu'Éliazar, quant à lui, est bien mort, Siméon... Je porte désormais le nom de Jean, ainsi que le Maître l'a voulu après que j'eusse dépassé mes vraies peurs. Et mes vraies peurs, crois-moi, portaient le nom de celles que tu traverses. C'était la peur de regarder en vérité le fond de mon cœur, celle de comprendre qui je suis dans l'absolu et ce que je veux. C'était aussi et surtout la peur de me redresser pour ne plus être une victime de la vie, la peur de ne plus me définir par mes frustrations ou mes petitesses. Nous sommes tous les héritiers de l'Éternel, Siméon... et nous ne sommes coupables que d'avoir oublié un tel cadeau. C'est cela et rien d'autre que le Maître est venu nous enseigner ! Si nous ne le comprenons pas, nous nous trompons de combat...

Il y eut un silence, trois mouettes rasèrent les eaux du lac puis un léger murmure monta de la foule. Moi, perdu dans mes branchages, je ne savais plus ce qui se passait dans ma tête. De tout ce qu'avait dit Jean - ou Éliazar - seuls trois mots y restaient gravés. Ils m'avaient défini... J'étais à la fois frustré, victime et coupable.

Quelqu'un posa alors une question d'une voix bien timbrée et sur un ton mesuré.

- Enseigne-nous sur cette étrangeté qui revenait sans cesse dans la bouche du rabbi et que tu fais tienne, maintenant... Tu nous parles de nos petitesses et de nos peurs. Chacun de nous peut accepter cela... Toutefois, nous ne comprenons plus lorsque tu nous annonces que le Tout-Puissant réside en notre cœur. Comment cela se pourrait-il puisque nous sommes si imparfaits et pris, comme tu le dis, dans les mailles de nos vieux filets ? Oui, comment le Parfait habiterait-Il au sein de l'Imparfait ?

Un murmure d'acquiescement parcourut la foule telle une vague faisant rouler les galets de la plage. Il me sembla que Jean avait les yeux fermés et que, pour la première fois depuis le début de son discours, il cherchait ses mots.

En une fraction de seconde, je me dis qu'il venait de trouver plus fort que lui et, cruellement, j'en fus presque content tant l'éventuelle présence d'un espoir ou d'une lumière dans ma vie me paraissait encore invraisemblable et même odieuse. Le soleil fait tellement mal lorsqu'il vient soudain nous chercher au fond de nos oubliettes !

Mais, droit dans sa barque, Jean-Éliazar reprit finalement la parole tout en balayant l'assemblée de son regard.

- La réponse est claire, mes amis... C'est parce que l'image du Parfait nous habite de toute éternité et que notre seul tort est de l'avoir oubliée... Invitez cette vérité : Le Seigneur est totalement chez Lui en chacun de vous... Il me faut vous le dire, car les prêtres eux-mêmes ne le savent plus. En se perdant en sacrifices et en rituels dans le fond des temples, là où jamais vous n'êtes acceptés, ils entretiennent eux aussi, sans le savoir, les mailles du filet de l'oubli.

Çà et là, des cris de protestation et des huées montèrent de la foule. De mon petit promontoire, je vis même plusieurs dizaines de personnes quitter les lieux. Certaines avaient la tête basse tandis que d'autres gesticulaient.

Quant à moi, parmi tout ce que je venais d'entendre, je percevais une autre vérité indiscutable. Éliazar avait raison : À chaque fois que je m'étais aventuré dans le grand Temple, à Jérusalem, on m'avait interdit le passage d'un certain seuil. On m'avait sèchement fait comprendre que je n'étais pas assez pur ni assez savant. Les autres

non plus, d'ailleurs ! Je veux dire que personne n'avait le droit de dépasser une porte précise. Ce qui se faisait et se disait derrière elle ? Je n'en savais toujours rien et je ne m'en étais jamais posé la question. Le passage était interdit parce qu'il était interdit ! J'avais seulement et invariablement cru que si l'Éternel se tenait vraiment de l'autre côté de la porte, Il était, de toute façon, réservé aux prêtres et aux docteurs.

Alors, si Éliazar disait maintenant qu'au contraire Il se tenait près de tout le monde et que les prêtres n'y connaissaient rien... Pas étonnant qu'on me l'ait amené à clouer, son rabbi !

Je me souviens aujourd'hui du mal que me fit cette réflexion soudainement montée en moi. Elle était chargée du fiel de tout mon passé, de ses frustrations et de ses rages mortes aussitôt que nées. Elle révélait la douloureuse charnière de ma vie, l'instant où la bête prend conscience de son état de bête... parce qu'elle réalise que l'ange lui fait signe. Était-ce donc cela devenir humain ? Tenter le passage du sommeil de la bestialité à l'esquisse d'une infinie libération ? Était-il normal que cela fasse aussi mal ?

Comme pour gommer la honte de ma réflexion d'ancien bourreau, je voulus me rapprocher d'Éliazar, ou plutôt de Jean, en abandonnant mon bosquet de tamaris.

Dans sa robe de lin remontée au-dessus des genoux à la manière des pêcheurs, celui-ci avait l'air honnête. Je ne savais pas si j'espérais quoi que ce soit en faisant un tel mouvement. Ma décision n'était pas raisonnée mais résultait d'une sorte de fascination inavouée, tel un irrépressible besoin de respirer différemment.

- Qu'est-ce que tu fais là, Nathanaël ? Es-tu fou ?

Une main me tomba sur l'épaule et me força à me retourner. C'était Maître Lucius. Je lui adressai un sourire béat cependant, pour toute réponse, je ne reçus qu'un regard de colère, le premier que je lui aie jamais connu.

- Es-tu devenu fou ? Dis-moi, qui garde la demeure ? Tu ne voulais pas venir, je te l'ai donnée en charge ! En charge ! Comprends-tu ce que cela veut dire ?

Derrière Maître Lucius, il y avait les yeux écarquillés de toute la maisonnée, ceux de son épouse, de ses enfants, de Raffie...

- Je te cherchais, maître...

Mais la raison de ma présence à la Pierre Bleue ne me venait même plus. Trop de choses s'entrechoquaient dans ma tête et, quant à ma responsabilité dans la garde de la maison, elle ne m'avait pas effleuré un seul instant.

- Retourne vite d'où tu viens et n'en bouge plus !

Maître Lucius avait soudainement et volontairement baissé le ton de sa voix. On nous regardait et, à quelques pas de là, Jean s'adressait de nouveau à la foule.

Je ne sais pas comment je parvins à quitter les lieux et à rejoindre le chemin qui menait jusqu'à la ville. Ceux qui s'étaient agglutinés là me semblèrent deux fois plus nombreux qu'à mon arrivée. Je ne garde aujourd'hui en moi que l'image confuse d'une interminable bousculade, d'une chute que je fis, puis de ma course essoufflée dans les rues presque désertes de Capharnaüm.

« La maison ! La maison ! » Je n'avais que ce mot en tête. Maître Lucius l'y avait imprimé avec l'accent de cent mille reproches...

Avait-il pressenti quelque chose ? C'est possible car, dès que le porche de la demeure fut en vue, j'aperçus une

silhouette le franchir et détaler dans l'ombre, à l'autre bout de la ruelle.

Non, cela ne se pouvait pas… Hélas, lorsque j'arrivai face au lourd portail de bois, je trouvai celui-ci grand ouvert, offrant à tous les regards la belle allée de lauriers, le puits et les deux colonnes de pierre signalant les appartements du maître de maison. Avais-je donc tout laissé béant dans ma course frénétique vers le rivage ?

« Ce n'est pas ma faute, m'entends-je encore geindre au-dedans de moi. Je n'ai pas la clé… »

Dévoré par l'angoisse, je hasardai dix premiers pas dans l'allée. Tout paraissait normal. Le petit voile bleu que Rachel avait suspendu à une branche, près de sa chambre, était toujours là. Cependant, il me fallut bien oser quelques pas de plus et ce fut là que l'évidence me rattrapa.

La porte du logis de Maître Lucius avait les deux ventaux largement ouverts et la grande cruche d'émail bleu qui se tenait toujours sur le côté de son seuil avait été brisée. Ses débris jonchaient le sol dans une flaque d'eau… À eux seuls ils m'accusaient déjà d'inconséquence.

Non, cela ne se pouvait pas ! Si quelqu'un avait volé, ma vie allait s'arrêter là…

Dans un état indescriptible, je me décidai enfin à pénétrer dans les appartements de Maître Lucius. Je les connaissais un peu, j'y entrais parfois. Mon horreur fut alors à son comble. Les pièces étaient comme dévastées. Le mobilier avait été renversé, les coussins et les nattes traînaient partout, pêle-mêle, et la grande tenture qui ornait l'un des murs avait disparu.

Face à ce désastre, je crois que je dus demeurer pétrifié bien longtemps, anesthésié jusque dans le fond de ma

pensée. C'est la vague sonorité de mon nom qui me fit émerger de mes sables mouvants. Une voix m'appelait quelque part en arrière, dans le jardin. C'était celle de Maître Lucius.

- Nathanaël ? Où es-tu ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Des pas résonnèrent dans mon dos puis s'arrêtèrent brutalement sur le seuil de la chambre. J'étais incapable de me retourner.

- Nathanaël ! Que s'est-il passé ?

- C'est la faute du rabbi, bredouillai-je pitoyablement. Il est venu...

La poigne de Maître Lucius s'abattit sur mon échine et me poussa de côté.

- Arrête de raconter n'importe quoi et sors d'ici... Sors d'ici !

Les yeux rasant le sol, je cherchai la porte. Les débris de la cruche bleue me sautèrent une nouvelle fois à l'âme et je m'enfuis vers ma chambre sans un mot.

Je m'y revois encore, plaqué contre ma natte jusqu'à la nuit noire. J'étais devenu l'enfant grondé par son père, puni parce qu'il avait désobéi et qu'il ne comprenait rien à rien. Chaque bruit qui résonnait dans la maison me fut alors comme un coup de bâton. Raffie et tous les autres étaient rentrés, chacun avec son lot d'exclamations scandalisées. Mon nom était tombé de toutes les lèvres, synonyme de stupidité. Moi, je serrais les poings, gelé jusqu'à la moelle des os malgré la chaleur étouffante emprisonnée entre mes quatre murs.

Oui, c'était bien la faute du rabbi même si personne ne me croyait ! Il m'avait fait perdre la tête avec ses mains et son jasmin...

Manifestement, l'ordre avait été donné de me mettre en quarantaine car, lorsque la nuit eut fini d'étendre son manteau, personne n'était venu me voir. Maître Lucius devait se réserver pour le lendemain. Là, il m'appellerait, me ferait sans doute battre et me jetterait à la rue. Je n'aurais même pas à protester puisque, de toute façon, j'avais tort.

Chassé pour chassé, je résolus donc de devancer le verdict et de m'enfuir en pleine nuit. Au moins, éviterais-je l'odieux des reproches !

C'est ainsi qu'après m'être assuré du sommeil de toute la maisonnée, je finis par me retrouver boitillant dans la ruelle et enveloppé d'obscurité jusqu'au fond de mon âme. C'en était fini de ma dignité de domestique, j'allais retrouver ma vie d'autrefois, celle pour laquelle j'étais définitivement fait.

Face à moi s'ouvrait une fois de plus un chemin qui semblait ne mener nulle part. Pas de projet, pas d'idée, ne fût-ce qu'approximative... J'avais juste au cœur le poids de l'incompétence et de la culpabilité. Où aller ? À Césarée ? Non... Maître Lucius s'y rendait trop souvent pour ses affaires. Il m'y découvrirait un jour ou l'autre.

L'aube me surprit enfin quelque part, au hasard des galets, sur le bord du lac. L'air était doux mais un épais brouillard logeait plus que jamais dans ma tête. Je m'étais assis sur une roche arrondie, attendant je ne sais quel signe de la Vie, si jamais celle-ci daignait m'en envoyer un.

Bientôt, un troupeau de moutons fit son apparition non loin de moi, s'acharnant sur ce qui restait d'herbe humide. En son centre, une toute petite tache rouge... Une bergère et son voile aux accents de feu. Surprise et

hésitante, elle finit malgré tout par s'approcher de quelques pas. C'était une fillette qui devait n'avoir guère plus de sept ou huit ans.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- Rien... J'attends. Je réfléchis...

- Ça n'existe pas ça, ne rien faire ! Si tu réfléchis, tu fais quelque chose...

Le problème était que justement je ne réfléchissais pas. Je cherchais comment réfléchir, ignorant encore que j'étais proche de cette étrange vacuité au sein de laquelle tout peut arriver.

- Tu attends le frère du rabbi qui est mort ? Ce n'est pas ici qu'il viendra aujourd'hui.

Je demeurai interdit.

- Je le sais parce qu'il a dormi chez mon oncle, cette nuit, dans la maison qui est derrière la montagne, là-bas.

Son doigt montrait une grosse colline couverte de pierres et d'épineux.

- Éliazar ? dis-je enfin d'un ton las tout en dirigeant mon regard vers la rive opposée du lac.

- Non, il s'appelle Jean.

Je pense que j'ai haussé les épaules comme pour me faire croire à moi-même que cela ne m'intéressait pas. Lorsqu'enfin je voulus tourner à nouveau mon regard vers la fillette au voile rouge, je vis qu'elle n'était plus là et qu'elle avait rejoint son troupeau qui continuait d'avancer. C'était comme ça... Du reste, j'étais mieux seul et puis j'avais faim.

Fébrilement, je saisis mon unique bien, un gros sac de laine au fond duquel j'avais enfoui à la hâte ma tunique de rechange, quelques pièces économisées chez

Maître Lucius et un morceau de galette qui me restait de la veille.

Mais tandis que ma main cherchait celui-ci à tâtons, elle rencontra quelque chose de doux, de délicat et de frais. Trois fleurs de jasmin... Était-ce celles qui étaient mystérieusement apparues sur mon lit ? Impossible... Je ne m'étais pas vu les emporter et puis elles auraient été défraîchies, jaunies... Au creux de ma paume, celles-ci paraissaient au contraire avoir été fraîchement cueillies. Leur parfum était si prenant qu'il me ramena immédiatement en pensée dans la chambre du rabbi. Quelque chose en moi me disait de les jeter comme pour me libérer d'une malédiction mais j'en étais incapable. Oui... Pourquoi étaient-elles là ?

Habitué à ne pas trouver de réponse à mes interrogations, je décidai finalement de les re-déposer au fond de mon sac et de croquer mon morceau de galette tout en marchant.

Où était donc cette maison dont avait parlé la fillette ? On aurait peut-être un peu de lait à m'y proposer... Et puis... s'il était vrai que ce Jean qui avait parlé à la Pierre Bleue y dormait... Je ne savais pas ce que j'aurais pu lui dire mais il m'avait paru honnête et courageux.

Au bout d'un demi-mille et après quelques égratignures aux mollets, je finis par arriver à la maison indiquée par la jeune bergère. Avec son toit plat et ses murs de pierres sèches, elle ne se distinguait en rien d'une autre. Isolée dans un vallon, trois ou quatre oliviers constituaient son seul décor de verdure, invitant tout voyageur à une petite halte.

Tandis que je m'en approchais, je vis qu'une dizaine de personnes étaient assises à sa porte, partageant mani-

festement un repas... La fillette n'avait pas menti. Jean se tenait parmi elles. Je le reconnus immédiatement à sa silhouette et à la façon dont les autres se tournaient vers lui.

- Eh, toi... Tu pourrais attendre comme tout le monde sur le rivage ! Le frère du rabbi Jeshua a besoin de se reposer... Allez !

En m'apercevant, un homme s'était aussitôt levé du groupe. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, il me faisait de grands signes pour que je passe mon chemin. Autrefois, accoutumé à ce genre de remarque, j'aurais ricané et craché par terre mais, là, j'en ressentis une sorte de douleur inconnue au creux de la poitrine. Elle était assortie d'un énorme et violent « pourquoi ? » tenaillant bien qu'à peine conscient.

Bloqué dans mon avance, je m'apprêtais donc à rebrousser chemin lorsque je vis la silhouette de Jean se redresser, sortir du groupe puis se mettre à marcher dans ma direction. D'un geste du bras, l'homme parut même m'inviter à m'approcher.

J'étais médusé, surpris à tel point que je me souviens avoir regardé autour de moi pour être certain que l'on ne s'adressait pas à quelqu'un d'autre.

- Est-ce moi que tu es venu chercher jusqu'ici ?

- C'était pour savoir... Mon père était tailleur de pierres à Jérusalem et...

- Et toi, tu t'appelles comment ?

Je crois avoir mis un certain temps à bredouiller mon nom. Après ce qui venait de m'arriver, il valait mieux que je l'efface encore un peu plus qu'auparavant.

- Et qu'est-ce que tu voulais savoir en venant ici ?

On ne s'était pas souvent adressé ainsi à moi. La voix de l'homme était douce, compatissante même.

- C'est parce que... Le rabbi dont tu parlais hier... Est-ce qu'il aimait le jasmin ?

Pour toute réponse, je reçus un bel éclat de rire.

- Et c'est pour cela que tu as fait ce chemin de si bon matin ?

Je n'ai rien trouvé à répondre mais je me suis forcé à sourire. Et plus je me suis forcé à sourire, plus j'ai eu envie de sourire. C'était étrange... Finalement, j'ai fait oui de la tête et Jean me prit par le bras afin de m'entraîner un peu plus loin, parmi les cailloux et les tiges de fenouil.

- Raconte-moi...

Bien que je m'en crusse incapable par crainte du ridicule, je parvins pourtant sans trop de mal à trouver les mots pour conter ma terrible journée de la veille, ma vision du rabbi et les trois fleurs sur ma natte. Quelle force me poussait à parler ainsi à un inconnu ? Après tant de siècles passés, je me dis que c'est sans doute son regard. Il y a des regards comme cela, qui invitent à la confidence, cependant qu'on s'en croyait incapable. De vieux regards, même si les yeux qui les abritent ont encore la couleur de la jeunesse. Oui, il devait être à peu près du même âge que moi ce Jean qui, sur une simple question, réussissait à me faire dérouler mon âme devant lui.

- Où sont-elles ces fleurs ?

Je plongeai la main dans le fond de mon sac et je les lui tendis. Elles se montraient toujours aussi fraîches et odorantes.

Jean les porta longuement à son front puis les re-déposa dans le creux de ma main avec un infini respect.

- C'est rare, fit-il à voix basse. Il n'en a pas souvent offert de cette façon... Est-ce que tu comprends ce que

cela veut dire, Nathanaël ? Il t'appelle... Il a besoin de toi ?

- Besoin de moi ?

- Parce que tu as besoin de Lui aussi...

J'ai certainement posé sur Jean mon regard le plus stupide. D'abord, comment quelqu'un pouvait-il avoir besoin de moi ? Et ensuite, un rabbi... qui ne m'avait même jamais adressé la parole ! Mais je réalisai aussitôt que le seul qui m'ait parlé, c'était justement lui. Effectivement, il avait eu "drôlement" besoin de moi, ce jour-là, son Jeshua ! Cette pensée, perverse comme une flèche empoisonnée, me serra immédiatement la gorge tout en me rivant les yeux au sol.

- Je crois que tu devrais marcher quelques jours avec nous...

Selon toute évidence, j'avais mal entendu...

- Oui, tu devrais nous suivre pendant quelques jours. Nous montons vers le Nord... Veux-tu ? Tu comprendrais mieux ce qui t'arrive.

Moi, j'aurais voulu me sauver. Comprendre ? Qu'y avait-il à comprendre dans ma vie ?

Mais comme je commençais à tourner les talons pour ne pas avoir à affronter Jean avec je ne sais quel prétexte malhabile, celui-ci m'attrapa par la manche de ma tunique.

- Serais-tu un lâche ? Quand on se fait faire de tels cadeaux, c'est pour quelque chose !

- Quels cadeaux ? lançai-je agressivement tout en fuyant le visage de mon interlocuteur.

- Écoute-moi... Il y en a qui passent leur vie à refuser de franchir les portes qui s'ouvrent devant eux. Ceux-là n'entendent jamais rien parce qu'ils ne veulent jamais rien

entendre… simplement parce qu'entendre, ça demande du courage, comprends-tu ? La vie nous parle continuellement, Nathanaël. Il n'existe pas un être humain à qui elle n'envoie signe après signe pour lui montrer par où il doit passer… ou par où, au contraire, il vaudrait mieux qu'il ne passe pas. À certains, elle parle plus fort qu'à d'autres. Peut-être es-tu de ceux-là… Mais je ne peux pas croire que tu sois de ceux qui ont décidé de ne pas l'écouter et de tourner le dos à tous ses cadeaux. Ne vois-tu pas que *tout* t'amène ici, aujourd'hui et pas ailleurs ?

Alors, où prétends-tu te sauver ? Tu la transportes avec toi, ta prison… C'est juste cela que le Maître est venu te dire, hier, et c'est pour cela aussi que tu es venu me le montrer, ton jasmin. Ne dis pas continuellement non… Tu es allé trop loin… Tu as tellement reçu que tu ne feras plus jamais demi-tour !

Là, c'était trop… D'un geste vif, je dégageai ma manche de l'étreinte de Jean et je lui lançai un tel regard de rage que je me fis peur à moi-même.

- Il y a du feu en toi, Nathanaël, poursuivit Jean, nullement décontenancé. C'est bien. Le pire, c'est quand il n'y a plus rien qui brûle ! Allez, viens manger ce fromage avec nous…

Est-ce par mon ventre que le "frère" du rabbi toucha mon cœur, ce matin-là ? Je n'en sais rien. C'est possible car j'ai appris depuis que, dans son ingénieuse malice, la Vie aime continuellement à se rire de toutes les frontières.

Toujours est-il que je baissai les bras et que, le jour même ainsi que ceux qui suivirent, je me mis à marcher presque malgré moi derrière Jean et les siens, tel le plus invraisemblable des disciples.

Chapitre V

Ivresse de lucidité

« Disciple, moi ? Oh non... juste là pour voir... » Ce fut ainsi que je réagis lorsqu'à l'issue de la première journée passée dans le sillage de Jean, je fus abordé par un petit groupe d'hommes et de femmes.

Chacun voulait savoir qui j'étais, comment j'avais connu "le Maître" et comment j'en étais arrivé là. À les en croire, je devais être le plus heureux des mortels pour avoir été choisi de cette façon. « Marcher en compagnie de l'un des frères du grand rabbi ! Te rends-tu compte ? » me répétait-on d'un air envieux...

En effet, j'étais toujours incapable de réaliser ce qui m'arrivait. L'unique chose que je pouvais reconnaître, c'est que je me sentais paisible auprès de Jean et des autres. Les autres, cela signifiait simplement une quinzaine d'hommes et deux femmes. Des vieux, des jeunes... Quelques-uns se montraient fort savants à mes yeux alors que d'autres, avec leurs mains pleines de cals, venaient du plus profond du peuple. Je ne sais trop quelle troupe

hétéroclite nous devions former face à un regard extérieur ! Eux avec leurs différences et moi qui me traînais à l'arrière, claudiquant et quasiment honteux d'être là !

En vérité, ils n'avaient qu'un seul point commun : le sourire. C'est vraiment lui, j'en demeure persuadé, qui eut petit à petit raison de mes résistances. Son langage n'était pas compliqué, il ne faisait appel à aucune des charnières grinçantes de mon mental déficient et de mon cœur blessé.

- Tu ne dis rien, Nathanaël ! entendais-je vingt fois par jour, à chaque halte sur le bord des chemins.

Non, je ne disais rien. Je ne disais rien mais je regardais. J'essayais d'apprendre le langage des signes, ceux des êtres humains qui n'ont rien d'autre à montrer que leur appétit d'être vrai.

Sans même que je m'en aperçoive vraiment, une semaine entière passa ainsi. De la Galilée, nous parcourions tous les chemins, village après village, suivant une sorte d'itinéraire tenant davantage de l'intuition que de la logique. Cet aspect-là me plaisait parce qu'il me rappelait d'une certaine façon mes errances, d'autant que je mangeais à ma faim et que ma liberté était totale. Nul ne cherchait à m'inculquer quoi que ce soit... ce qui fait que j'en vins à entendre un peu plus ce que véhiculaient les mots prononcés.

Au dixième jour de notre marche à travers les collines, on me trouva donc boitillant à deux pas de Jean, presque en tête de notre groupe. Pour lui et devant les autres, j'étais gentiment devenu Nathan, le rebelle de la troupe. Cela me fit rire... Un vrai gros rire propre à me dénouer la langue.

- Raconte Jean, raconte-moi...

C'était un soir autour du feu. Quelques-uns ramassaient des branchages aux alentours de la modeste maison de pêcheurs où on nous avait invités à passer la nuit tandis que d'autres apprêtaient du poisson sur le sable humide du bord de mer.

Jean, qui était occupé à tracer quelques signes sur un parchemin, leva la tête dans ma direction. Mon air devait être anormalement sérieux car, sans attendre, il posa sur le sol la fine planche de bois qui lui servait d'écritoire.

- Tu veux que je raconte quoi, Nathan ? Et ton jasmin ? L'as-tu bien conservé ? Tu ne m'en parles plus.

- Il doit être là, au fond de mon sac, j'imagine.

Prenant la question de Jean pour un léger reproche, je tirai mon baluchon vers moi et je vidai son contenu sur le sable. Les fleurs n'y étaient plus. J'aurais au moins dû les trouver fanées, toutes jaunies et rabougries dans un coin... Les avais-je perdues quelque part ? Non... Je le vidais si rarement, ce sac !

- Tu sais, un cadeau, on en prend soin... Surtout comme celui-là...

Il n'y avait rien à répondre. La remarque de Jean, pourtant formulée avec douceur, me renvoyait une fois de plus à ma coupable inconscience. Quel homme étais-je donc ?

- Allons, Nathan... Après tout, ce n'était que des fleurs. Il fallait bien qu'elles s'évanouissent un jour ou l'autre. Il y a tant d'autres choses qui sont destinées à demeurer, ne penses-tu pas ? Tiens... ce que tu vis en ce moment, par exemple... Ça restera !

- Mais justement, maugréai-je, je ne comprends rien à ce que je vis. Ma vie n'a pas de sens... Tout ce que je

fais est mal ou ne sert à rien d'autre qu'à tout compliquer. Regarde, même les fleurs de ton rabbi...

- Laisse les fleurs... Je crois qu'elles n'ont existé que dans le but de te mener ici ce soir. Et puis, cesse de dire *ton* rabbi. Il est autant le tien que le mien, maintenant.

- Non, il n'est pas à moi, protestai-je gaminement. D'ailleurs, je ne sais toujours pas vraiment qui il est ou qui il était.

- Parles-en au passé ou au présent, cela n'a pas d'importance. Je n'ai pas de définition pour Lui. La première vérité, c'est qu'Il nous a ouvert un chemin afin que nous soyons soulagés de notre fardeau.

Je ne pus m'empêcher de prendre mon ton le plus ironique. C'était plus fort que moi.

- Ah oui ? La seule fois que je l'ai vu, moi...

- Ainsi, tu l'as rencontré ?

Je me mis à bredouiller en fuyant le regard de Jean dans la pénombre.

- Oui, non... Un peu... Enfin, je l'ai juste aperçu de loin, un jour. Il y avait du monde... Il ne s'est rien passé ! Tu racontes toujours qu'il guérissait les malades et des choses de ce genre-là mais regarde, moi, il ne m'a rien fait. Mon pied est toujours comme ça !

- Nathanaël... fit alors Jean d'un ton grave. Regarde-moi et réponds-moi. Oui, justement, pourquoi ton pied est-il comme ça ?

Au fond de ma confusion, je sentais la colère monter. Les derniers jours avaient été si doux... Pourquoi fallait-il que je me sois...

- Pourquoi mon pied est-il comme ça ? Va le demander au rabbi, toi, puisqu'Il parle au Tout-Puissant ! me suis-je exclamé. Tu veux savoir ? Un jour, quand j'étais

petit, ma mère m'a raconté qu'à ma naissance quelqu'un lui avait assuré que j'avais dû faire quelque chose de très mal dans une autre vie et que je payais pour cela.

C'est toujours la même chose qu'on nous répète... Si tu es malade, c'est pour expier ! Si tu es mal fait, c'est une punition ! Oh, je connais ça ! Et puis, je connais les tas de détritus aussi... Et les pièces qu'on te jette de loin pour ne pas te toucher la main, tu les connais, toi ?

Mais, le problème, tu vois, c'est que je ne sais même pas ce qu'on me reproche et que ton rabbi Jeshua, il est passé à côté de moi sans rien me faire !

- On ne dirait pas qu'Il ne t'a rien fait...

La remarque de Jean, d'un ton incroyablement serein, avait la force d'un rocher contre lequel ma véhémence ne pouvait que se briser.

- Regarde-toi, Nathan... Pour un homme qui n'a pas été touché, tu te fâches singulièrement ! Être touché, ce n'est pas obligatoirement adorer, ni même aimer ou encore apprécier. C'est avoir dépassé l'état de tiédeur. L'indifférence, vois-tu, c'est ce qui ronge le cœur... Et toi, tu me parais plus vivant que jamais lorsque tu parles du Maître.

- Mais c'est toi qui en parles, ce n'est pas moi... grommelai-je tel un enfant grondé.

- Ah oui ? Alors, qu'es-tu venu me dire avec ton jasmin ?

Jean avait raison. Je n'étais qu'un orgueilleux qui ne voulait pas se reconnaître enfin touché par une puissance qui le dépassait infiniment. Pour la toute première fois, je m'en rendais compte.

Un long silence s'installa alors entre nous, assez intense pour que je m'aperçoive de la place grandissante

que le rabbi Jeshua avait pris en moi. Sa présence taraudait mon âme jour après jour.

- Dis-moi ce que tu es venu chercher, Nathan...

Jean avait posé sa main sur mon genou comme s'il me connaissait depuis toujours.

- Un peu de paix, répondis-je en réfugiant mon regard dans les flammèches crépitantes du feu de branchages. Un peu de paix et... aussi un chemin sur lequel marcher. Je veux que la vie me laisse tranquille !

- Tu veux mourir ? Là ? Sur le champ ?

- Non, ce n'est pas ça...

- Alors, il faut être logique. Arrête de croire que tu es une victime, Nathanaël. Tu es un élève, comme moi, comme nous tous. C'est simplement que tu ne l'as pas compris ou que tu ne veux pas te l'avouer. Tu vas te fâcher... mais penses-tu que je n'ai pas remarqué quel orgueil te serre les mâchoires ? Oh, je sais... Tu vas me dire que tu es un pauvre homme sans éducation et que sa famille n'a jamais su aimer. Tu vas me dire aussi que ton infirmité t'a brisé...

Peut-être, oui... Mais cela, c'est la surface. Oui, juste la surface de ta vie, Nathanaël !

Maintenant, si le Maître est venu te chercher, c'est pour te parler de la profondeur de cette vie.

- Mais Il n'est pas venu me chercher...

- Alors, c'est toi qui es allé vers Lui, ce qui est encore mieux ! Tu vois, ton orgueil peut s'émousser un peu, dorénavant.

Je parvins à contenir un sursaut... Jean était plus redoutable que je ne l'avais imaginé. Il visait en plein cœur de ma cible et je n'avais plus rien pour me cacher. Je ne pouvais que l'écouter me mettre à nu tout en me compa-

rant à l'un de ces poissons que les autres vidaient et débarrassaient de leurs écailles à deux pas de nous, sur le bord de mer.

J'ai pourtant le souvenir que cela ne me fit pas mal. Jean avait entamé l'incision de l'abcès qui infectait mon être et, maintenant, il en faisait écouler le pus. Cela aurait pu m'anéantir mais non, chacune de ses paroles me libérait d'une pression. Enfin, quelqu'un me parlait de moi avec de vrais mots !

- Il me semble t'avoir entendu dire *expiation* et *punition* tout à l'heure... Crois-tu réellement être né pour cela ?

Je ne répondis rien parce que, désarmée, mon âme n'était plus qu'un réceptacle attendant d'être rempli.

- Sais-tu ce que nous a enseigné le Maître à ce propos et que ma propre existence n'a cessé de me confirmer ? Il nous a fait comprendre que l'Éternel, par la vie qui nous est offerte, n'est jamais habité par une volonté de châtiment. Punir, se venger, expier... Tout cela n'est que mots humains, Nathanaël ! Et les mots ne sont pas la réalité... Ils sont ce que nous voulons croire d'elle et que nous finissons par faire d'elle ! Si tu veux absolument être puni pour quelque chose, alors sois certain que tu vas l'être... Mais c'est toi-même qui inventeras ta sanction et qui l'entretiendras dans ta tête et ton cœur.

À qui crois-tu que ressemble l'Éternel ? À un empereur ? À Tibère qui fait couper les têtes pour les planter ensuite sur des lances et faire ainsi savoir qu'on lui a désobéi ?

Il y en a qui te diront cela, je sais... Ils engendrent des armées d'esclaves et de malades depuis l'aube des Temps. C'est contre cette pensée empoisonnée que s'est

élevé le Maître et c'est en partie pour cela qu'on a voulu le mettre à mort.

Non, la vérité est bien différente, mon ami. La vérité, c'est toujours ce qui te rend responsable et maître de ta propre ligne de vie.

- Tu veux dire que j'ai choisi d'être ainsi et que j'invente mes propres malheurs ?

- Oh, c'est plus subtil que cela... Ton âme s'est engagée sur une voie qui l'oblige à se fendre par le milieu. Tiens...exactement comme une graine dont l'écorce doit s'écarteler afin qu'un germe en émerge.

Oui, tu l'as oublié mais ton âme a appelé son Semeur, un Semeur qui lui indique le chemin le plus court pour enfanter d'elle-même : la descente en terre.

- Je devais être fou ce jour-là...

- Fou, non... Mais ivre de lucidité, oui ! Ce "jour-là", dans l'éternité, tu n'as pourtant pas décidé de souffrir. Au contraire, tu as fermement pris la résolution de ne plus souffrir, c'est-à-dire de ne plus t'ennuyer de *ce* que tu es vraiment.

- C'est pour cela que ma tête est aussi embrumée et que je comprends à peine ce que tu dis ?

- C'est parce que la force ne peut vraiment s'apprendre qu'après une traversée de la fragilité. C'est en oubliant de respirer, vois-tu, qu'on comprend l'angoisse de l'étouffement et qu'on réclame enfin le grand air pur !

Le Maître a ouvert la porte de ma maison au grand vent et au grand soleil... En vérité, Il n'a rien fait d'autre que cela et Il ne réclame aucun autre mérite.

- Tu as toujours porté une robe propre, Jean. Tu es instruit... Il t'est facile de remuer de belles paroles...

Je me souviens avoir dit cela d'un ton étonnamment calme et audacieux qui ne me ressemblait guère. La densité de la nuit, maintenant totale, constituait probablement la force qui m'en rendait capable. Elle m'offrait le masque derrière lequel ma pudeur et ma faiblesse pouvaient se cacher... à moins que, au contraire, elle n'arrachât celui de ma petitesse.

Pendant ce temps, le feu crépitait de plus belle. Certains des compagnons de Jean en avaient extrait des braises au-dessus desquelles ils s'appliquaient à disposer leurs poissons suspendus à quelques piques. L'air sentait les algues et le sable mouillé et je ne savais plus si j'avais envie d'être là à me faire ouvrir le cœur et expliquer l'inexplicable... les dessous de ma misère.

- Mais que sais-tu de moi ?

Jean m'attrapa par le menton, me forçant ainsi à le regarder dans les yeux. J'eus la fugitive impression qu'il avait été touché par ce que je lui avais dit.

- Oui, que sais-tu au juste de moi ? Peux-tu enfin décider de ne plus t'arrêter à la surface des êtres et des choses ? En effet, ma robe est neuve et propre et je sais lire. Et alors ? Cela a été rédigé ainsi dans l'histoire que je joue aujourd'hui devant toi.

Quand des outils nous sont nécessaires, le Divin s'ingénie à nous les fournir. Il exista pourtant un temps, je peux encore te l'affirmer, où je fus aveugle puis un autre où je menai une existence d'assassin... Cela te suffit-il ? Je n'en ai pas honte. Comme chacun, j'ai balbutié la vie avant d'apprendre à articuler ses lettres entre elles. Ainsi, j'ai vu que la multitude des barrages rencontrés sur notre route n'ont été édifiés que pour nous mener en un point

précis. *Notre* point ! Celui de notre basculement... Celui où tu te trouves, là, présentement.

Regarde-le, ce pied... Regarde-les aussi, ces bras où les muscles te manquent. Vide-toi de tout et parle-leur... Demande-leur ce qu'ils t'ont déjà appris et ce qu'ils ont encore à t'enseigner. L'humilité ? La patience ? Certainement, oui... Et peut-être d'autres choses encore bien dissimulées dans les tiroirs secrets de ton cœur.

Lorsque tu es venu me rejoindre, tu connaissais le goût du rejet et l'odeur des sentiers cruels de la survie. Cela t'a rendu amer... Eh bien, faisons le pari, veux-tu, que de cette amertume naisse dorénavant ta force !

Je ne sais plus ce que raconta ensuite Jean. Ma conscience décrocha. Son trop-plein débordait. Je ne m'étais jamais senti comme cela, à la fois curieux, émerveillé, dubitatif, rebelle et en même temps frôlé par une sorte de joie mystérieuse.

Notre repas débuta enfin, gai et simple sous le vent qui montait de la mer. Je ne mangeai pas de poisson. Il n'y en avait pas autant que l'aurait demandé le nombre des convives et je refusai ma portion du partage qui en avait été fait. Un réflexe me faisait croire que je n'y avais pas droit... Après tout, n'étais-je pas qu'une pièce fraîchement rapportée au sein d'un groupe d'amis ? Et puis, j'avais l'habitude de la différence. Elle me faisait exister...

Pendant ce temps-là, on parla de tout et de rien. Les galettes que chacun trempait dans un peu d'huile circulaient d'une main à l'autre et c'était juste bon.

J'aimais ces moments où l'on ne prétendait pas se dire des choses importantes. C'est souvent au cœur de ceux-ci que se coule le ciment destiné à lier les âmes entre elles. Je m'étais toujours imaginé qu'il n'y avait que

de grandes et doctes discussions qui puissent se développer entre ceux qui recherchaient une intense vie intérieure. Je vis qu'il n'en était rien car nombre de ceux qui étaient présents cultivaient les plaisanteries autant qu'ils le pouvaient.

L'un de ceux que l'on disait avoir été l'un des proches du rabbi Jeshua et qui portait le nom de Barthélémy m'avait déclaré un jour : « Pour le Maître, le rire est un peu comme la respiration de l'âme. Il l'aère... » Cela m'avait beaucoup plu, même si je n'avais pas vraiment appris à pratiquer son exercice.

À peine notre repas nocturne fut-il achevé, que je ressentis le besoin de faire quelques pas hors du cercle qui s'était naturellement dessiné à proximité du feu. Un vieux réflexe d'isolement entretenu d'une façon toujours un peu calculée depuis bien des années. Lui aussi me donnait l'impression d'être différent et donc d'exister davantage.

Il fallait que l'on sache que je souffrais... Ce n'était pas comédie de ma part, car ma plaie avait toujours été réelle, mais quelque voix perverse en moi espérait me faire croire que l'aliment quotidien de ma détresse finirait peut-être, un jour, par susciter autour de ma personne un brin d'intérêt et, qui sait... d'amour.

Bientôt, je fus dans l'obscurité totale, jouant au hasard de ma lente marche avec les coquillages qui se présentaient sous la plante de mes pieds. Derrière moi, les discussions et leurs exclamations joyeuses étouffaient par moments le chant du ressac des vagues. Quelques pas de plus... et je finis par m'asseoir.

Jean avait-il raison en pointant du doigt ce qu'il appelait mon orgueil ? Cette question ne me quittait plus. Or-

gueilleux, moi ? Je me sentais le plus misérable de tous... Nul ne m'avait jamais vu avancer le front haut. Non, Jean voulait me déstabiliser... Ce devait être sa méthode à lui pour casser mes résistances. Où voyait-il donc de l'orgueil ?

Mais tandis que j'étais pris par la ronde de ces réflexions, quelque chose en moi ne pouvait cependant en écarter totalement ne serait-ce qu'un soupçon de véracité. Jusque là, je n'avais conçu l'orgueil que sous la forme de cet élan qui pousse certains hommes à se dire ouvertement supérieurs à d'autres. Une sorte de cri visant à étouffer ceux d'autrui. Mais à force de gratter le sable avec mon talon, j'en vins à me dire qu'il existait peut-être un autre genre d'orgueil, plus malin parce que plus muet. Un orgueil qui incitait à juger de tout, tout en affirmant ne juger de rien. Un orgueil qui pétrifiait tout, empêchant de cette manière le moindre mouvement de transformation. N'était-ce pas de celui-là que j'étais atteint sans vouloir le reconnaître et qu'avait détecté Jean ?

Oui... J'avais beau avoir accepté d'être à jamais un bon à rien, je m'estimais malgré tout capable de porter un jugement sur tout et n'importe quoi. Étais-je alors pernicieusement orgueilleux en me déclarant victime de la vie ?

À n'en pas douter, avec les années mon mal d'être était devenu mon bien le plus précieux, mon prétexte imparable face à toute onde de transmutation. Mon orgueil, c'était de ne pas vouloir bouger du centre de ce mal. Ainsi, en me dénonçant à moi-même, Jean devenait à coup sûr mon meilleur ennemi. Quant à son rabbi...

Mon introspection s'arrêta là. Elle me laissait presque effrayé face à l'éclair de profondeur dont je me voyais soudainement capable. Un gouffre de lucidité...

- Nathan...

C'était Jean. Il avait décidé de me rejoindre dans ma bulle de différence alors que les autres continuaient leurs échanges joyeux. Dans un long soupir, il se laissa tomber sur le sable, juste à ma gauche. Je ne sais pas si j'en fus heureux, mais je n'avais guère le choix. Voulait-il me poursuivre encore longtemps au-dedans de moi ?

- Dis-moi, Nathanaël... Qu'est-ce que tu souhaiterais le plus au monde ?

La question me surprit mais, bizarrement, sa réponse me vint sans effort.

- Savoir à quoi je sers !

- C'est pour cela que tu te mets à l'écart ? Pour qu'on s'intéresse à toi ?

Je fis mine de n'avoir rien entendu de la remarque.

- Peux-tu me le dire, toi, à quoi je sers ? Et est-ce qu'il aurait pu me le dire lui, le rabbi ?

Jean eut l'air amusé.

- Oh, Lui, c'est sûr ! Il t'aurait demandé : « Dis-moi plutôt à quoi tu veux servir, Nathanaël ! ». Oui, Il t'aurait dit cela parce que c'est de cette façon qu'Il m'a abordé un jour où je ne savais plus quoi faire de moi.

- Et que lui as-tu répondu ?

- Que je voulais faire du bien.

- C'est tout ?

- Oui, mais ce tout-là contient vraiment *tout*, ne crois-tu pas ?

Alors, Il m'a dit : « Commence donc par te faire du bien à toi-même. » « Comment ? », lui ai-je demandé. « Mais tout simplement en apprenant à t'aimer un peu plus ! C'est là que tout débute, vois-tu, par l'amour de soi. »

Moi, tu l'imagines, j'ai bondi. Je lui ai répliqué : « Ce n'est pas de l'égoïsme... et de l'orgueil, cela, s'occuper d'abord de soi ? » « Si tu t'occupes de toi comme la vie qui coule en ton être te le demande, cela s'appelle simplement... de la fierté. » « La fierté ? » « Oui, celle d'avoir une âme... ou plutôt, d'*être* une âme à laquelle a été offerte la dignité de l'humain. La fierté de se tenir à mi-chemin entre le Ciel et la Terre, celle aussi d'avoir un cœur capable de s'ouvrir à l'infini. Apprends à t'aimer, Jean... parce que mon Père habite tout homme qui commence à savoir ce que l'homme signifie. Il n'y a nulle vanité en cela... Chacun de nous est un temple qui se meurt d'avoir oublié qu'il en est un. Invite donc l'Éternel à reprendre toute Sa place en toi. Pas juste un peu... Complètement, totalement, absolument ! C'est cela être digne et fier... Apprendre à poser un nouveau regard sur soi... et sur *Ce* à quoi chacun est destiné. Je ne suis pas différent de toi, Jean, je me suis seulement réveillé avant toi et j'ai compris que je devais, sans attendre, lancer mon invitation à mon Père ! »

Voilà ce que m'a dit le Maître, Nathanaël, ce maître qui n'est pas *mon* rabbi, mais qui aurait été *ton* ami, si tu l'avais un peu connu.

Je regardais fixement devant moi. Mes yeux, qui s'étaient accoutumés à l'épaisseur de la nuit, distinguaient maintenant la fine écume des vagues venant lécher la plage.

- C'est drôle, fis-je, il y a du vent et cela ne fait presque pas de vagues...

- Oui, c'est drôle ! reprit Jean en se levant d'un bond. Moi aussi je fais du vent au-dessus de ta tête et on dirait

que cela ne remue rien en toi. Tu n'es pas fatigué de faire le sourd ?

Sur ces quelques mots, il s'éloigna.

- Jean !

J'ai le souvenir de m'être redressé aussi vite que je l'ai pu puis de m'être précipité afin de le rattraper. Cette fois, c'est moi qui l'ai saisi par sa manche.

- Écoute, suppliai-je, je sais que tu as raison... mais essaie de m'écouter. Tu as déjà vu le désert... Eh bien, le désert, c'est moi... et quelqu'un vient d'y faire pousser une fleur, en plein milieu, là, comme ça ! Alors, il n'y comprend rien le désert...

Voilà dix jours que je marche avec toi et que j'essaie de retenir tes paroles. Il y en a une multitude que je ne saisis pas et qui échappent à ma tête tandis que celles que je crois comprendre... me font peur ! Ce n'est pas le vent que tu souffles au-dessus de moi, mais la tempête. Parfois, lorsque je t'écoute, je me sens soudainement grandir... et puis, l'instant d'après, je me vois plus insignifiant encore. Alors, je voudrais me sauver, mais il n'y a rien à faire parce qu'il y a quelque chose qui m'attache... jusqu'à la poussière soulevée par tes talons. Tu l'as dit tout à l'heure, je ne peux pas faire demi-tour, je ne peux plus retourner d'où je viens...

- Le voudrais-tu ?

- Non, non...

- Alors, tu dois avancer. C'est comme cela pour chacun de nous, Nathanaël. À un moment donné, il faut arrêter de se mentir, avoir le courage de regarder ce que l'on a fait et affirmer ce que l'on veut faire.

Un soir que je discutais avec le Maître sur une plage - tiens, un peu comme ici, justement - j'ai décidé que je ne

ferais plus un pas en avant puis un pas en arrière et ainsi de suite, comme autrefois. C'est à partir de là que j'ai commencé à me redresser. Je ne me suis plus arrêté à toutes les paroles qui sortaient de Sa bouche et dont je ne pénétrais pas vraiment le sens, j'ai accepté d'ouvrir davantage mon cœur pour qu'il boive ce *quelque chose* de magique qui se cachait derrière les mots reçus.

Tu as peut-être voulu jouer au misérable, à celui qui ne croyait en rien et à l'homme que la vie frapperait toujours... Mais moi, jusqu'à ce que j'aie arrêté de tricher, j'ai voulu jouer au sage, à celui qui savait lire et qui pouvait tout expliquer aux autres. C'est aussi tragique car, d'une certaine façon, cela tient du même orgueil, c'est-à-dire de la même peur.

- L'orgueil est une peur ?

- Il naît d'une peur. La peur que quelqu'un - peut-être d'abord nous-même - découvre notre blessure d'âme. C'est pour cela que chacun cherche à se muscler à sa façon, soit dans sa tête, soit dans son corps.

- Mais moi, Jean, fis-je pitoyablement, je ne suis musclé ni dans ma tête, ni dans mon corps.

- Et que fais-tu de ton cœur ? Que fais-tu de ton âme ? Ce sont eux qui apprennent depuis que tu t'es fabriqué cet habit pour venir au monde !

- Si tu savais, Jean...

- Je n'ai pas besoin de savoir de quoi ta vie a été faite. Je vois seulement que tu es là, ce soir, et que tu écoutes comme si tu lisais un livre, un livre qu'on ne lit que quand on est prêt à ne plus se retourner.

- Oui, mais si tu savais...

J'aurais tant aimé avoir la force de dénouer ma gorge et ma langue pour me délivrer de mon fardeau... Cela

m'était impossible. Quelle pression supplémentaire fallait-il encore faire subir à ma conscience afin qu'elle s'ouvre et crie au secours de toutes ses forces ?

- Au fait, tu ne m'as jamais raconté de quelle façon tu m'avais trouvé, l'autre matin, devant la maison, en bas du vallon.

Il me fallut un instant pour rassembler mes souvenirs. Tant de choses s'étaient passées depuis... Je l'avais déjà presque oubliée, cette petite fille au voile rouge qui avait traversé ma vie à l'aube.

Et Maître Lucius, que devenait-il ? Il n'y avait guère plus d'une dizaine de jours que je m'étais enfui de chez lui comme un brigand et voilà que déjà une autre vie m'avalait, venant presque gommer jusqu'au souvenir de la précédente.

Était-ce normal d'être ainsi fait ? Bouger de trois pas et tout effacer derrière soi... Si seulement j'avais pu être certain que ce soient trois pas en avant et non sur le côté comme cela avait si souvent été le cas auparavant !

Et Jérusalem, alors ? Et le sourire du rabbi ? Qu'en avais-je fait ? Oui, le supplicié... C'était pourtant bien moi qui lui avais enfoncé son premier clou au poignet ! C'était d'autant plus horrible que cela ne voulait rien dire... Je le mettais à mort, ensuite tout me faisait marcher derrière son ombre durant des mois et, finalement, je courais après Jean en pleine nuit, tel un désespéré.

- As-tu seulement pensé à remercier, Nathanaël ?

- Remercier ?

- Oui... Cette petite fille qui t'a montré le chemin jusqu'à nous.

- Elle était déjà partie...

- Peut-être... Mais au-dedans de toi... elle est toujours là et son doigt tendu dans ma direction se prolonge malgré tout dans l'instant présent, ne crois-tu pas ?

- C'est une façon de voir...

- Non, ce n'est pas une façon de voir ; c'est la réalité de la chaîne qui nous relie les uns aux autres. Pour ceux que nous croisons sur notre route, nous sommes tous des messagers ou des bornes milliaires. Que nous le sachions ou pas, que nous le voulions ou non, chacun est chargé de quelque chose qu'il délivre à celui qu'il rencontre. C'est pour cela qu'il faut toujours remercier, ne serait-ce qu'en silence, au fond de notre cœur.

La gratitude, Nathan, est l'un des moteurs de notre vie. Si tu ne sais pas te montrer reconnaissant envers ce que chaque jour qui passe t'apporte, tu ne nourris aucune force et ton moteur s'épuise. Lorsqu'une roue à eau ne reçoit plus d'eau... Je te l'ai dit... Tu n'as cessé de recevoir des cadeaux mais si tu persistes à ne pas les identifier, en tant que tels, tu finiras par les éloigner...

Ne vois-tu pas comme tout est clair ? Ta vision, ton jasmin, cette jeune bergère et même ce vol dans la demeure de ton maître à Capharnaüm, tout cela ne te parle que d'une seule chose ou plutôt que d'un seul être...

- Toi ?

Je sentis Jean hausser les épaules.

- Ne te fais pas plus stupide que tu ne l'es... On dirait que Son nom te fait mal à chaque fois que tu dois le prononcer. Je ne te demande pas de L'adorer, Il ne le demandait à personne ! Je voudrais seulement que tu écoutes et que tu remercies ce que la Vie a à te dire à travers Lui.

- Que je remercie la Vie ?

Il me sembla que c'était la demande la plus énorme, la plus absurde et la plus improbable que quelqu'un m'ait jamais faite. Remercier la Vie, c'était comme dire merci à ma misère, à cette sorte d'erreur par laquelle "on" m'avait mis au monde.

Ce que j'avais parfois redouté était en train de se produire : Au contact de Maître Lucius puis de Jean et des siens, mes yeux avaient, hélas, commencé à s'ouvrir. Ma douleur était qu'à chaque "cadeau" que je recevais, leur ouverture ne faisait qu'accroître la perception de ma culpabilité.

On me parlait de libération mais moi, je ne distinguais que les quatre murs d'une prison qui s'élevaient tout autour de moi.

On me parlait de ma dignité d'être humain mais moi, je commençais seulement à vraiment ressentir la brûlure d'un certain marteau à la main.

Le lendemain matin, lorsque nous nous fûmes regroupés afin de pousser le pas plus avant en Galilée, Jean vint à nouveau vers moi. Il avait l'air amusé...

- Sais-tu, Nathanaël ? Je viens de parler à Barthélémy... C'est à lui qu'appartient la maison où tu nous as rejoints. Il n'a jamais eu de nièce qui soit bergère... et certainement pas à cet endroit-là ! Celle que tu as vue devait sentir le jasmin ! Je te le disais bien... Qu'as-tu fait pour mériter autant de cadeaux ?

Chapitre VI

Dépréciation

Dès lors, les semaines passèrent sans que je songeasse même à en compter le nombre. Jean m'avait conseillé de m'abandonner à ce qui venait et c'est ce que j'essayais de faire.

Marcher comme eux, manger comme eux, prier comme eux... Prier comme eux ! C'était cela le plus déroutant pour moi. Jusque là, prier n'avait rien signifié dans ma vie. Par force ou presque, j'avais bien sûr appris dans mon enfance deux ou trois tirades à marmonner au bon moment dans le Temple mais, je l'ai déjà dit, ma notion de la prière se limitait à cela.

Jean et les siens, eux, s'arrêtaient en pleine nature, n'importe quand et n'importe où. Ils faisaient alors silence, certains se mettaient à l'écart des autres, quelqu'un chantait parfois puis on se remettait en route, souvent en riant.

C'était si simple et si spontané que, moi aussi, je finis par prier de cette façon. Contrairement à ce que j'avais

toujours cru, je compris peu à peu qu'on n'avait pas besoin de mots appris, pas besoin d'avoir peur, de demander quelque chose ni d'être en situation d'urgence pour pousser en soi une porte et entrer dans un autre espace.

« Si tu pénètres dans cet état, tu te rapproches de toi donc de Lui, me répétait-on souvent à cette époque. Alors, un jour, des paroles te viennent toutes seules et tu les fais tiennes en secret. Ce sont celles-là et nulle autres qui deviennent *ta* prière et c'est à elles que tu te relies lorsqu'il arrive que tout soit difficile. Ainsi nous a-t-Il enseigné... »

Moi, je n'en demandais pas davantage. Je suivais le petit groupe, de collines en montagnes et de montagnes en villages, les pieds parfois en sang à force de marcher dans la rocaille. Les sandales que m'avait offertes Maître Lucius s'étaient rapidement usées et je les avais abandonnées sous un arbre avec l'image de tout un passé dont je ne voulais plus entendre les échos.

Mais il est vrai que les distances parcourues ne nous éloignent jamais de ce que l'on veut fuir ou que l'on renie. Au contraire, il arrive souvent qu'elles nous rapprochent du cœur de ce qui nous habite. Ce fut ce qui m'arriva en ce temps-là.

À mesure que j'écoutais ce qui se disait de la vie du rabbi Jeshua et ce qu'il avait fait ici et là, je me rendais compte que ma vie était totalement entre mes mains à chaque instant de celle-ci. Pour moi qui avais toujours cru tout subir, c'était une révélation. J'avais eu beau en refuser l'évidence au début, le petit groupe qui m'avait adopté constituait l'exemple le plus parfait de cette vérité. Une bonne moitié d'entre nous avaient ainsi été labourés par la vie.

- Chacun à sa façon et comme il en avait besoin, m'annonça un beau matin un jeune homme borgne qui se faisait appeler Zaccharie. Moi, c'est mon père qui me frappait, me confia-t-il alors que nous faisions halte au sommet d'un promontoire rocheux. Lui, qui est assis sur la grosse pierre, les Romains ont tué toute sa famille lorsqu'il était encore enfant. Il s'est retrouvé dans la rue... Et puis elle, Sarah, qui noue ses cheveux derrière le buisson, elle était complètement paralysée jusqu'à sa rencontre avec le Maître, dans un village, il y a environ trois ans.

- On m'a dit que sa famille était riche...

- Et alors ? reprit Zaccharie. La plupart, ici, se moquent de tout cela ! Il y a des riches, il y a des pauvres... Qu'est-ce que cela change ? Tout ce qu'Il regardait, Lui, c'était ce qui était écrit derrière nos yeux. Selon ce qu'Il y voyait, Il nous mettait à l'épreuve.

- En tout cas, il ne t'a pas guéri, toi, fis-je un peu cruellement.

- Oui, Il m'a guéri ! Il m'a débarrassé de ma tiédeur. Tu vois cet œil ? C'est un caillou qui l'a rendu comme ça, le matin où on L'a cloué. Quand j'ai vu ce qui se passait près des remparts, je me suis sauvé et c'est là que des gens m'ont reconnu comme étant souvent près de Lui lorsqu'Il parlait.

- Tu ne lui en as pas voulu ? C'est de sa faute après tout !

Zaccharie demeura sans voix pendant un bon moment. Il me regardait comme le gamin que j'étais encore dans ma tête.

- Lui en vouloir ? Mais c'est moi qui suis la cause de cela, Nathan ! Si j'avais su ce que je voulais, si j'avais eu le courage de regarder le fond de mon cœur, je serais

resté avec les autres en haut de la montagne ou sur le chemin. Il ne leur est rien arrivé à eux ! C'est ainsi que j'ai été mis à l'épreuve. La vie m'a demandé de choisir en me faisant amèrement sentir le goût de la tiédeur.

- Mais tu n'étais pas tiède puisque tu allais souvent l'écouter !

- Seules mes oreilles écoutaient... Elles jouissaient de paroles qui plaisaient à mon bel esprit de rébellion contre l'ordre établi. Quant à ma chair, elle n'entendait pas grand chose. Elle mangeait à sa faim chaque jour et tout était parfait pour elle. De temps à autre, le spectacle d'une guérison la mettait en joie. C'était donc suffisant...

Seulement, sois-en certain, rien n'est jamais vraiment suffisant dès qu'on commence à regarder dans une certaine direction. Lorsque l'amour en marche demeure un spectacle auquel il ne faut pas trop participer, on meurt de l'avoir simplement approché, on flétrit devant notre propre manque de courage. Je n'avais pas compris cela, alors la Vie s'est chargée de me l'enseigner. On peut trouver sa méthode rude et même disproportionnée, cependant je suis persuadé que c'est celle qui me convenait. Le Maître nous a appris l'exactitude de la Vie, vois-tu, à travers son apparente incohérence ou sa flagrante injustice dans l'instant.

- Tu parles toujours de la Vie, mais c'est quoi la Vie ? répliquai-je avec l'intention de mettre mon interlocuteur dans l'embarras.

La réponse surgit en arrière de nous. Une voix connue s'immisçait dans notre conversation.

Je me retournai... C'était Jean. Les bras croisés sur la poitrine et les cheveux battus par le vent, il me regardait d'un air heureux.

- La Vie, Nathanaël ? C'est le Projet, l'Intelligence sans faille, la Sagesse... et l'Amour de l'Éternel qui se déplacent et grandissent en toi d'existence en existence. La Vie, c'est l'Éternité qui se cherche encore en ton cœur.

La réponse de Jean mit fin au débat. Elle était trop énorme pour que je la digère là, sur le champ. Zaccharie lui-même ne la commenta pas. Du reste, l'heure était venue de reprendre la route à travers la montagne jusqu'à la prochaine grosse bourgade. On nous y attendait impérativement pour le soir. Des noces y seraient célébrées le lendemain et nous étions du nombre des invités, moi y compris... à ma grande inquiétude.

Ce qui nous restait de temps de marche me fut pénible. Le vent chaud était presque insupportable et ajoutait à cette sensation de fièvre qui s'emparait immanquablement de ma tête après chaque discussion intense. Dans la plupart de ces moments-là, je voulais tout arrêter, tout lâcher.

Avec le recul du temps et les voiles qui se sont déchirés, je peux dire que je me sentais alors telle une amphore que l'on faisait déborder du meilleur vin qui soit tandis que je ne savais reconnaître que le goût du vinaigre. Oui, ce qui m'était proposé me paraissait trop. Cela me brûlait, même si, à en croire Zaccharie, la Vie se montrait parfaitement exacte... et d'autant plus précise que l'on commençait à s'intéresser à Elle.

Une incontournable évidence m'agressait : mon existence était devenue d'une complexité presque insupportable à compter du jour où le rabbi Jeshua avait posé son regard sur moi. Que dire aussi de cette petite phrase apparemment insignifiante qu'il m'avait adressée tandis que

je le comprimais sous les cordages ? « Ainsi, c'est toi... Ainsi, c'est toi, Nathanaël ? » Parfois la nuit, et même en plein jour quand personne ne disait rien, elle revenait me hanter. Si Jean avait su tout cela, aurait-il encore osé me parler de cadeau ?

Entre les mots dont on m'abreuvait et la réalité impartageable de mon paysage d'âme, je me devinais au bord d'un précipice. Il suffisait alors d'un souffle pour que je tombe. Était-ce moi qui le réclamerais ?

Le plus terrible à affronter était dans ce que je ne pouvais plus nier, ne fût-ce que l'espace d'un battement de cils. J'avais réellement et définitivement participé à la mise à mort d'un saint homme. Même en me réfugiant derrière l'excuse de la bêtise, il faudrait bien que je paye pour cela. Il n'y avait pas de raison... Ce devait être cela aussi, l'exactitude de la Vie ! Et lorsque montait en moi la conscience d'être maintenant instruit par les paroles de celui que j'avais contribué à tuer, cela devenait insupportable.

- A-t-on le droit de partir, Jean ?

Le soleil déclinait déjà derrière les sommets et nous n'étions plus qu'à une faible distance du lieu de notre rendez-vous lorsque je ne pus retenir cette question.

- Où veux-tu donc aller ?

- Je veux dire... quitter cette vie.

Jean s'arrêta en plein milieu du sentier et me fixa d'un air grave.

- Nous avons tous les droits, Nathan... Tous les droits... Notre vie nous appartient. Seulement vois-tu, il faut savoir...

- Savoir quoi ?

- Savoir que l'on ne peut pas mourir... Si tu franchis la ligne de cette existence, si tu en passes la frontière, tu te retrouves avec la même tunique de l'autre côté, les mêmes pensées et, sans doute pour toi, ... le même mal.

Je conserve en moi le souvenir de mes poings qui se serrèrent. Jean m'insultait dans ma détresse. Il m'y enfermait à jamais tel que j'étais.

- Pourquoi te fâcher et me maudire du regard ? Préférerais-tu que je te mente ? Oui, tu peux partir, Nathanaël, si c'est ton choix... Mais, je te le dis, tu vas doubler l'épaisseur des murs de ta prison. Est-ce que c'est ce que tu veux ?

J'ai détourné le regard pour chercher la ligne de l'horizon. Il n'y en avait pas. Jean m'exaspérait avec ses questions pièges qui s'enfonçaient en moi.

- Il n'y a pas de solution, alors...

- Oui, il y en a une et elle est ici, dans cette vie que tu rejettes. C'est pour nous apprendre à la reconnaître que le Maître est venu vers nous.

- Mais le Maître... c'est le Maître ! C'est facile pour lui !

Jean me sourit doucement. C'était la première fois que je disais *le Maître* en parlant du rabbi. Je ne l'avais pas fait exprès et sans doute ne l'aurais-je guère remarqué sans sa légère réaction et le discret pétillement qui alluma fugacement son regard.

- C'est *ici* que l'on peut et que l'on doit se guérir, Nathanaël ! Pas de l'autre côté ! Et si le Maître est devenu ce qu'Il est, c'est parce qu'Il a, Lui aussi, beaucoup marché et pris le risque de tomber sur ce même chemin que tu parcours aujourd'hui. Il n'y a pas d'autre secret à Sa force. Jamais Il ne manqua une occasion de nous le di-

re... « *Toutes les blessures de vos vies, je les connais pour les avoir éprouvées dans ma chair et dans mon âme. Ma tâche est de vous élargir la voie. Reposez-vous donc en mon cœur lorsque le fardeau se fait trop pesant. Il est assez vaste pour vous y accueillir tous et réveiller en chacun le Souvenir...* » Ces paroles-là, vois-tu, j'aimerais qu'elles te marquent comme elles m'ont marqué !

Bientôt, nous arrivâmes à destination. Il était temps car la grosse bourgade de Sdech était déjà enveloppée d'obscurité lorsque nous franchîmes les deux colonnes qui marquaient l'entrée de son périmètre. Je sus plus tard que c'est à dessein que Jean avait tout mis en œuvre afin que nous arrivions à une heure si tardive.

Sdech était, par excellence, la ville des Sadducéens, une communauté d'esprit répandue à travers tout le pays et dont la plupart des membres s'étaient montrés hostiles au rabbi Jeshua. Nombre d'entre eux dominaient le peuple du fait de leur richesse et du pouvoir que celle-ci procure toujours. À leurs yeux, les biens matériels étaient le don fait par le Divin à ceux qu'Il chérissait. Pauvreté et infirmité devenaient ainsi l'apanage de ceux dont l'âme était chargée du poids d'une faute. Elles n'étaient pas respectables... Un seul point pouvait rapprocher les Sadducéens et le Maître : l'être humain avait été créé libre. Il bâtissait sa propre vie.

Dès que nous eûmes pénétré la ville, nous vîmes que chacun ou presque était rentré chez soi. Plusieurs d'entre nous savaient exactement où nous allions à travers les ruelles qui sentaient l'odeur des repas, mêlée aux derniers effluves de l'encens. Nous les suivîmes sans poser de questions.

- C'est ici...

Barthélémy fit claquer le gros anneau métallique d'une lourde porte derrière laquelle le brouhaha d'une vie intense parvenait à se faire entendre. On nous ouvrit à grands renforts d'exclamations et nous nous trouvâmes aussitôt projetés au beau milieu d'une vaste cour intérieure où une foule de domestiques s'agitaient sous une profusion de flambeaux. Je ne savais où poser les pieds... Sur le sol, ce n'était qu'une débauche de nattes, de coussins somptueux et de fleurs. Jamais je n'avais été mis en présence d'un tel luxe, pas même chez Maître Lucius.

Je me souviens que mes sens étaient en alerte, beaucoup trop pour que je me pense en sécurité. Autrefois, du temps de ma vie à Jérusalem, j'aurais tout de suite songé à ce que je pouvais dérober et imaginé un stratagème. Ce n'est qu'au bout d'un long moment, tandis que Jean discutait avec le maître des lieux, que cette idée me traversa. Vieux réflexe de chapardage dont j'eus aussitôt honte.

Mais, il était bien fini, ce temps-là. Sans que cela passe par ma raison, un tel acte me paraissait désormais inconcevable. La vertu de Jean et des autres était contagieuse. Quelqu'un me l'avait annoncé un jour comme pour plaisanter : « C'est fatiguant de faire le mal ! s'était exclamé ce compagnon de voyage qui reconnaissait avoir fait quelques mauvais coups dans sa vie. Oui, c'est compliqué, avait-il ajouté. Il faut avoir la tête et les yeux partout... et surtout une bonne mémoire ! » Et sur ce, il était parti dans une belle tirade : « Le Maître a été très habile pour me le faire comprendre. Il ne m'a jamais dit de ne pas faire ceci ou cela parce que ce n'était pas bien. Il m'a seulement demandé si j'aimais faire un tas de nœuds dont je n'allais pas me sortir avant longtemps parce qu'ils allaient s'empiler les uns sur les autres et que j'en perdrais

le fil… Il ne m'a pas parlé d'amour, non, je ne L'aurais pas écouté ! Il m'a juste parlé de bon sens. La simplicité, pour Lui, c'était le bon sens. »

Comme pour m'extraire de mes pensées, quelqu'un me poussa légèrement dans le dos. C'était Sarah, l'ancienne paralysée qui marchait avec nous.

- Avance un peu, Nathan, c'est par là qu'il faut aller. Nous allons tous dormir dans une grande pièce. La maison est pleine et chacun s'arrangera comme il le pourra après avoir mangé un peu de soupe.

C'était étrange… Avec son geste anodin, Sarah me donnait soudainement l'impression d'appartenir à une famille. Sans s'en apercevoir, elle venait de me dire qu'elle me considérait comme les autres, moi qui n'avais jamais osé lui adresser la parole. Et puis… elle m'avait touché le dos. Elle n'avait pas eu peur. Comme c'était bon d'avoir senti cela !

Le matin fut vite au rendez-vous. L'air frais venu de la montagne nous changeait de celui, plus étouffant, des collines rocailleuses de la veille. Chacun s'éveilla, on fit la queue au puits ou près des jarres, une odeur de rose se mit à flotter dans l'air et on s'exclama devant le bleu du ciel et les journées qui s'en venaient.

Quant à moi, je ne savais trop que faire de ma personne. Il me semblait que j'étais une sorte d'intrus et que je représentais quelque chose d'incohérent au milieu de tout ce monde qui savait parler et se déplacer avec aisance d'une pièce à l'autre… ou plutôt d'un coussin à l'autre en savourant des friandises. Jean, Barthélémy et leurs compagnons se mêlaient autant qu'ils le pouvaient à la foule des convives mais moi, j'aurais voulu disparaître. Un grain de raisin suffisait à bloquer mon estomac cepen-

dant qu'on ne cessait de me tendre des coupes regorgeant de fruits.

- Toi aussi tu L'as connu, alors !

L'homme qui s'adressait ainsi à moi était un Sadducéen bedonnant et à l'allure plutôt joviale.

Impossible de savoir si je devais lui répondre par oui ou par non...

- Tu en as de la chance ! Marcher comme cela avec Ses plus proches... Moi, je ne L'ai pas assez connu... C'est plutôt mon frère qui a fini par me convaincre. Le rabbi a tout fait pour lui, tu comprends ?

L'homme me raconta alors de quelle façon toute sa famille, d'abord très hostile comme il se devait aux propos du Maître, en était venue à placer toute sa confiance et sa vénération en Lui. Son récit n'était qu'une succession de prodiges. Il y en avait tant et tant que je me demandais ce que je pouvais réellement croire... Finalement, le Sadducéen décida de me questionner sur ce à quoi j'avais assisté.

Que faire, sinon mentir ? J'étais si désemparé dans mon coin avec mes grains de raisin, ma tunique approximative et ma boiterie, que le mensonge devenait ma seule issue. Alors, oui, moi aussi j'avais assisté à une foule de prodiges... D'ailleurs, il y en avait eu tellement que je ne me souvenais plus de leurs détails... Et Sa parole ! Ah, Sa parole ! Comme elle m'avait marqué, bien sûr ! C'était elle, vous comprenez, qui m'avait décidé à Le suivre, car les guérisons, les miracles, c'était une chose mais...

Mais la vérité était que je ne devais pas savoir raconter, en tout cas pas raconter cela car, au bout de quelques instants, l'homme prétexta n'importe quoi pour rejoindre quelqu'un qui passait. Comment l'en blâmer ? Je sortais

de mon ruisseau et voilà qu'on me propulsait au cœur de ce qui, pour moi, avait toujours été l'impensable. Allons, donc ! Nathanaël, le nabot, invité chez les Sadducéens ! C'était une mauvaise plaisanterie de la vie. Une de plus ! Il ne fallait pas que je me fasse des idées. En réalité, c'était Jean et les siens, les invités. Moi, j'étais juste de passage, une erreur momentanée dont chacun s'apercevrait sans trop tarder.

Les noces en elles-mêmes étaient prévues pour le lendemain. Il allait falloir attendre, là, avec tout le monde, à "faire le beau", un véritable défi dont il me semblait que je ne pourrais pas sortir entier. De temps à autre, je voyais bien qu'on parlait de moi. Des doigts sadducéens se pointaient subrepticement dans ma direction puis se rétractaient sous les manches des longs manteaux tandis que tous les sourires en coin me paraissaient nécessairement destinés. Alors, je faisais mine d'être fort occupé et je me faufilais de pièces en corridors et de corridors en jardins... car la demeure était, par bonheur, incroyablement vaste. À plusieurs reprises, d'ailleurs, on me prit pour un domestique, ce qui ne me déplut pas. Tout ce qui était susceptible de me donner une contenance était le bienvenu...

En dépit de mes stratagèmes improvisés, cette journée oisive n'en fut pas moins une sorte de supplice pour ma personne. De leur côté, Jean et la plupart de ses compagnons continuaient à se montrer très à l'aise parmi ce monde, aussi libres de leurs mouvements et de leurs propos que dans les villages les plus insignifiants où je les avais accompagnés durant des semaines. Manifestement, ils étaient considérés comme des hôtes exceptionnels, une indéniable bénédiction pour la maison.

Moi, j'étais en terre étrangère, c'était sûr... Mais eux, je ne doutais pas un instant qu'ils ne méritassent un tel respect de la part de l'assistance. En effet, j'en savais maintenant assez pour reconnaître qu'ils avaient bravé bien des dangers à force de suivre le rabbi à travers le pays. Ils récoltaient ici les fruits de leur courage, un peu de confort et d'abondance avant que de reprendre la route pour...

Je me souviens n'avoir jamais accepté de m'asseoir sur le moindre siège durant toute cette pénible journée. Même abandonnés sur le sol, les coussins étaient également trop beaux. Il me restait les nattes lorsque j'en avais assez de déambuler de droite à gauche. Elles étaient bien suffisantes et encore, je ne savais même pas si je les méritais !

Qu'avais-je fait, après tout, pour être là ? Plus je regardais ces hommes et ces femmes qui circulaient autour de moi avec leurs discussions importantes, plus je me disais que ma vie était un ratage et que je ne valais rien. Ma place ici, j'avais dû la voler à quelqu'un sans m'en rendre compte ! Je ne comprenais pas comment Jean avait pu s'intéresser à moi et me manifester cette sympathie qui m'étourdissait encore si souvent. Il se trompait ! D'ailleurs, il finirait bien par apprendre... et ce serait la catastrophe. Je n'aurais plus qu'à me sauver... Ça au moins, j'avais appris à le faire !

L'idée d'une nouvelle fuite me traversa à plusieurs reprises tout au long de cette journée. Mon départ n'aurait rien changé au décor et moi, j'aurais repris ma juste place dans le monde. Pourquoi essayer de voler plus haut lorsque, de naissance, tout est là pour nous plomber ?

Pourquoi s'acharner à apprendre à nager lorsque, par nature, on se sent fait pour les eaux troubles ?

Ce fut Sarah, j'en demeure persuadé, qui, sans s'en douter, émoussa mes velléités de fuite. À trois reprises, elle m'offrit son sourire et quelques mots pour s'assurer que j'allais bien. Et évidemment, j'allais bien... La journée était si belle, n'est-ce pas ? J'étais simplement un peu fatigué...

Lorsque la nuit tomba sur la maisonnée en liesse et que plusieurs jarres de vin eurent été vidées, une véritable panique s'empara alors de moi. Même si le lendemain allait être consacré à la cérémonie, j'allais encore devoir jouer une épouvantable comédie, porter le masque haut et mentir, rien que pour être capable de respirer. Impossible de me réfugier auprès de Barthélémy, de Jean, de Zaccharie ou de quelqu'un d'autre. Chacun était sollicité.

Lorsque mon regard croisa une nouvelle fois celui, compatissant, de Sarah, j'eus soudain une idée. S'il existait une porte de sortie, je la tenais ! J'allais être malade ! Quelque chose d'indéfinissable qui me prendrait là, tout de suite, discrètement mais qui me suivrait le lendemain et aussi longtemps que les festivités dureraient. Parmi toute cette assemblée, il n'y avait pas un visage, pas une conversation qui ne me renvoyât à moi-même, à mes limitations et à ma coupable existence. Au moins, recroquevillé sur ma natte, j'échapperais à tout cela. Une ruse de désespéré qui, pour une fois, ne nuirait à personne...

Sans attendre, je rejoignis donc ce qui nous servait de dortoir et je me blottis sous une fine couverture le long du mur où une natte m'avait été prêtée. Mon absence dut passer inaperçue car je n'entendis pas la moindre remarque lorsque, tard dans la nuit, mes compagnons de

route pénétrèrent dans la pièce pour y chercher enfin le sommeil. Un pincement au cœur... La preuve ultime que je n'étais pas à ma place. Une raison de plus, aussi, pour mettre mon plan en action.

Aux premiers feux de l'aube, tout se déroula comme prévu. Puisque je ne bougeais pas sous ma couverture, on vint me secouer en plaisantant... ce qui eut pour effet de me faire grelotter. Je me mis alors à me plaindre du ventre.

- Tu as trop mangé, Nathanaël !

Les paupières à demi closes, j'aperçus la silhouette de Jean qui m'observait... Il ne dit rien puis se dirigea vers la porte.

Comme mon mal de ventre paraissait redoubler, je fus enfin déclaré officiellement malade. On me donna à boire je ne sais quelle potion et on décida de me laisser là, tout en me plaignant pour mon manque de chance. Moi, c'était tout ce que je voulais... Qu'on me laisse tranquille ! Entre le temple, une procession et deux ou trois riches demeures, la fête battrait son plein sans Nathanaël et c'était très bien ainsi.

Par l'embrasure de la porte, j'entrevis la robe frangée de bleu et d'or d'un prêtre qui passait. Un tambourin fut agité frénétiquement, on psalmodia une prière puis la maisonnée entière quitta les lieux, me laissant seul face à un lézard qui trottait sur le mur.

J'avais gagné ! J'allais continuer à tricoter par cœur ma misère, une chanson que je connaissais et qui me rassurait. Si je pouvais m'oublier dans les creux du sommeil, tout serait parfait...

J'ignore combien de temps s'écoula ainsi mais je ne parvins pas à trouver la quiétude espérée. Le regard rivé

aux poutres du plafond, j'étais habité depuis trop de temps par trop de paroles et trop de paysages. Parfois, un bruit me ramenait à l'instant présent, probablement celui d'un domestique s'agitant près du four et des galettes à l'autre bout de la maison. Alors, j'angoissais... Ah, si j'avais pu faire partie de leur monde, être anonyme et besogneux ! Ne rien savoir...

Une colère montait en moi ; je ne pouvais plus la refouler. Finalement, tout cela était la faute de Jean, puis de Maître Lucius et aussi de la vieille Judith ! Ah, je l'avais presque oubliée, celle-là ! C'était pourtant elle qui avait commencé à m'empoisonner avec son rabbi, comme pour préparer le chemin aux autres. Avec leur amour, leur compassion et leur soleil, ainsi qu'ils le disaient, ils allaient m'enterrer. Ils pouvaient bien me rebattre les oreilles avec leur "Royaume des Cieux", moi je la connaissais la vérité, *ma* vérité ! La vraie vérité, c'était que je ne méritais ni le luxe ni l'abondance, c'était aussi que le bon et le beau ne m'étaient pas destinés. Pourquoi en aurait-il été autrement ? J'étais né misérable, mal bâti et lâche comme d'autres naissent roux ou blonds.

Jean essayait de croire le contraire ou de me le faire croire. Il était sans aucun doute bien bon de se soucier de moi, mais la bonté fait mal quand on ne s'en croit pas digne ! Alors, cela suffisait comme ça !

Pourquoi vouloir faire à tout prix le bonheur des autres ? Mon bonheur à moi, ce n'était pas celui de Jean ni celui du rabbi ! De toute façon, je n'étais même pas capable de faire la différence entre un bon et un mauvais vin... Pourquoi m'en aurait-on servi un excellent comme c'était apparemment le cas ici ? Non, ils volaient tous trop haut pour moi, j'y perdais mon souffle. Et puis, qu'ils

arrêtent donc de me répéter que je me dépréciais ! J'étais juste lucide, voilà tout ! Eux, ils pouvaient peut-être se permettre de rêver mais moi... moi... je serais toujours le bourreau qui avait tué leur maître. Mon cercle vicieux, c'était ma protection, alors... qu'il ne s'en trouvât pas un pour me le briser !

Rien de plus certain désormais : nos routes se sépareraient ici, à Sdech, à la sortie de la ville. Mais pour la première fois, je ne me sauverais pas ! Je le leur crierais à tous : « Votre horizon n'est pas le mien et votre bien me fait mal ! »

Soudain, un grincement de porte suivi d'un bruit de pas me firent sursauter.

- Nathanaël ? Dors-tu ?

Le nez contre le mur, il me sembla reconnaître la voix de Sarah. Je me retournai péniblement, tel le dernier des souffreteux et, du regard, je fouillai la pénombre. C'était bien elle...

- Sarah ? Que fais-tu là ?

- Je me demandais comment tu allais. De toute façon, il fallait venir prendre des fleurs ici...

Lentement, elle s'approcha de ma natte puis, se penchant, elle posa une main sur mon front.

- Tu ne dois pas avoir beaucoup de fièvre...

- Je ne sais pas... J'ai mal.

- Oui...

Seul un mince filet de soleil éclairait la pièce mais il était suffisant. Je n'en revenais pas... Sarah était bien là. Agenouillée, elle me regardait avec ses longs cheveux noirs tout tressés comme si je la préoccupais vraiment.

Alors, sans réfléchir, j'ai osé une question invraisemblable pour moi qui ne m'adressais jamais aux femmes.

- Tu n'es pas mariée, Sarah ?

- Mariée ? Avec la vie que j'ai choisie... Depuis que j'ai connu le Maître, je n'ai pas su faire autre chose que parcourir le pays avec des hommes. Tu sais ce que l'on dit des femmes comme moi... Mais je m'en moque... On est quelques-unes comme ça. Quand on se rencontre, on en rit. Il faut juste apprendre à éviter les volées de cailloux, de temps en temps !

Devant son air amusé, je ne parvins pas à retenir un sourire, sans doute mal caché par ma couverture.

- Tiens ! Tu sais sourire, toi ? Ça veut dire que tu seras bientôt guéri...

- Je ne sais pas...

- Mais moi, je le sais.

Pas moyen de trouver une réponse...

- Tu crois que je n'ai pas compris ? reprit-elle.

- Compris quoi ?

- C'est facile, il suffit de te regarder... C'est ton cœur qui a la fièvre, pas ton ventre !

Sarah commença alors à me parler longuement. Elle me demanda qui j'étais vraiment et ce qui me rongeait. Je manifestais, disait-elle, une sorte d'appel douloureux dans le regard et c'était cela qu'elle voulait comprendre.

Ah, mon regard ! Je n'arrivais même pas à le poser réellement sur elle lorsque nous marchions... Comment pouvait-elle donc en parler, tout appliqué que j'étais à le river en cet instant sur la frange à demi défaite de ma couverture ?

Sarah était une vraie femme, comprenez-vous ? Pour bien des hommes, elle aurait sans doute été anodine ou tout juste jolie mais, pour moi, depuis que l'avant-veille elle avait touché mon dos... Et puis là... Voilà qu'elle me

disait des mots sur un ton que ma mère elle-même n'avait jamais su trouver.

Ce qu'il avait Nathanaël ? Comment le lui faire comprendre ? Je n'ai évidemment rien trouvé de mieux que d'accuser mon pied en expliquant que c'était à cause de lui que je n'avais jamais eu le moindre travail digne et que je m'étais ainsi enfoncé dans la misère, sans ami, sans rien.

- Oui, je comprends, m'assura-t-elle tout en s'asseyant sur le sol. À chaque fois que quelqu'un aurait pu t'aider, tu t'es sauvé, n'est-ce pas ? Je connais cela parce que j'étais un peu comme toi. Tu sais que j'ai été incapable de marcher pendant près de vingt années... Moi aussi, j'avais pris l'habitude de dire non à tout. Mes jambes, qui ne ressemblaient plus qu'à des bâtons, m'ont tout fait renier et à quinze ans, je me détestais.

- Oui, mais toi...

- Mes parents avaient des biens, je sais... J'ai sans doute mangé plus à ma faim que toi, c'est vrai, mais le fond de mon âme était devenu aussi infirme que mon corps et je voulais mourir.

- En tout cas, il t'a guérie, toi. Tu devais le mériter...

- Non, ce n'est pas cela qui s'est passé, Nathanaël. Écoute... Une nuit, j'ai fait un rêve très étrange. Je me suis vue en double... Il y avait deux Sarah, chacune au bout d'un sentier à quelques pas de moi. L'un partait un peu à droite et l'autre, plutôt à gauche. La première Sarah était toute souriante, pétillante comme un vrai soleil. Quant à l'autre, elle se tenait assise sur une pierre, l'air furieux et les yeux rougis par les larmes. Une voix en moi me disait : « Il faut que tu ailles la voir... » et en même temps, je ne parvenais pas à bouger parce qu'une

force m'attirait vers l'autre côté. Comme je restais immobile, la Sarah qui souriait s'est effritée à la façon d'une vieille statue jusqu'à devenir rapidement un tas de poussière. J'ai alors regardé celle qui était en colère et qui pleurait. Elle éclatait de rire en regardant méchamment les restes de l'autre.

Je me suis réveillée lentement sur cette image-là. Son impact était si fort qu'il me donnait la nausée. Sans rien dire à personne et sans bruit, je me suis traînée hors de la maison afin de respirer l'air de la nuit et de réfléchir. On m'avait toujours dit qu'il fallait se fier aux rêves.

Ce fut cette nuit-là, assise sur le sol et adossée à un mur sous une lune un peu froide que le miracle a eu lieu en moi. J'ai compris ce qui se passait... Il m'était impossible de ne pas reconnaître que les deux Sarah représentaient deux aspects de moi-même. Elles me parlaient de ma guerre intérieure et du clan qui était en train de l'emporter sur l'autre. Le clan de l'amertume, de la souffrance et de la dureté que celles-ci engendrent. Oui, j'étais devenue méchante et pareille à une porte fermée. J'avais condamné à mort les rayons d'un soleil qui était pourtant présent en moi. Était-il trop tard ?

Je suis restée dehors jusqu'à l'aube, grelottante et ivre de lucidité comme si j'avais pris la plus grande gifle de toute ma vie... C'était d'ailleurs le cas ; tellement le cas que je ne fus plus jamais la même.

Je me tenais à une croisée des chemins et mon âme me demandait de choisir. Soit je me desséchais, soit j'optais pour le petit rayon de lumière qui devait encore exister quelque part dans mon cœur et je décidais d'en faire un soleil.

- Tu n'as pas eu peur ?

- Sur le moment oui, c'est certain. Mais ce n'est pas la peur qui m'a fait prendre ma décision. La peur ne nous fait jamais changer, vois-tu. Elle est seulement capable de nous donner l'illusion de bouger un peu. Une pulsion, c'est une arme en même temps qu'un rempart, ça n'ouvre rien d'essentiel.

Peut-être est-ce tout simplement un éclair de bon sens qui m'a fait choisir la Sarah lumineuse... Je ne te dis pas que cela a été facile, mais cela a été plus rapide que je ne le pensais. Pendant des mois, chaque fois que la mauvaise Sarah, celle qui désespérait de tout, montrait le bout de son nez, je me voyais aussitôt, un balai à la main, en train de la pousser à la porte de la maison, comme un résidu de quelque chose dont je ne voulais plus. Il fallait surtout que je fasse vite, que j'empoigne le balai et que je nettoie sur le champ.

Tu vas rire, Nathan, mais cela a fonctionné ! Mon âme m'avait parlé avec des images... Je lui ai répondu avec des images.

C'est à ce moment-là que le Maître a fait irruption dans ma vie. Je sais aujourd'hui que je n'ai rencontré Son regard que parce que j'étais prête à L'accueillir. Auparavant, Il aurait pu traverser vingt fois mon village sans que je reconnaisse quoi que ce soit en Lui. Ce n'était d'ailleurs pas la première halte qu'Il y faisait lorsqu'Il vint à passer devant le muret où je prenais parfois le soleil en tressant quelques fleurs.

« Ah, tu es là... » fit-Il d'un ton presque anodin en m'apercevant. Alors, Il me regarda un moment puis Il ajouta : « Crois-tu que tu pourrais m'en donner quelques-unes ? Je les aime beaucoup quand elles sont de cette couleur-là. »

Moi, je Lui ai répondu que oui. Je savais à peine ce qu'on disait de Lui mais Son allure me plaisait et Il avait un si beau sourire !

Sans réfléchir, je me suis donc levée pour aller Lui offrir une douzaine de mes fleurs tressées. Sur le moment, je n'ai absolument pas réalisé ce qui se passait. Je m'étais levée... dans une sorte d'élan irraisonné, comprends-tu ! Au bout de trois pas, j'ai trébuché et je me suis évidemment retrouvée à Ses pieds.

« Il va falloir que tu les fasses travailler un peu maintenant, ces jambes, commenta alors tout simplement le Maître, en posant sa main sur ma tête. »

- Il n'a rien fait de plus, rien dit de plus ?

- Rien, Nathanaël. Tout était fait et tout était dit. J'ai pleuré les cent mille larmes de mon corps et de mon âme et Lui, Il est parti avec mes fleurs. Je ne L'ai pas revu avant la saison suivante. Inutile de te dire que la Sarah qui se présenta devant Lui n'était plus la même. C'était celle qui souriait dans mon rêve.

- Tu vois, c'est bien le rabbi qui t'a guérie !

- Il a achevé de me guérir, Nathan... Il fallait que je fasse la moitié du chemin. Me suis-tu ? Au plus fort de ma révolte, j'ai souvent insulté le Tout-Puissant, je peux l'avouer aujourd'hui. Je Le disais responsable de tout tandis que j'étais l'innocente victime de Son oubli ou de Son indifférence. Je n'avais pas encore compris que l'on devient toujours ce que l'on accepte de devenir.

- Ce n'était pourtant pas toi qui avais choisi de ne pas marcher...

- Qu'en sais-tu ? Connais-tu les secrets de l'histoire de mon âme ? Non, Nathanaël... Ce que je cherche à te dire, c'est que mon cœur avait déjà emprunté la voie de la gué-

rison avant que le Maître ne s'arrête pour me demander des fleurs. Et en vérité aussi, s'Il a fait halte en m'apercevant, c'est parce qu'Il a vu que j'avais osé les premiers vrais pas et que j'étais prête.

Si j'avais continué à être, comme par le passé, tout à la fois ma propre victime et mon propre bourreau, le Maître aurait passé son chemin... sans rien dire.

- C'est de la dureté...

- De la justesse, Nathanaël. Enfoncer une porte qui ne veut pas s'ouvrir, cela s'appelle du non-respect et du vol.

- Du vol ?

- Oui, du vol à la Loi d'Évolution, du vol au Temps. Toi, ton temps est venu... N'est-ce pas assez clair ? Ne triche plus, Nathan... Fais-le vraiment, ce choix qui va inverser la course de ton soleil. Et puis... Tiens, prends cela... Ce sont les mêmes, elles te porteront chance.

D'un petit sac qu'elle tenait à la ceinture, Sarah sortit alors une petite tresse de fleurs orangées, toutes fraîches et odorantes. Elle les plaça au creux de ma main, rajusta son long voile rose sur sa chevelure puis s'en alla, sur la pointe des pieds.

Chapitre VII

Oser déborder...

Deux jours plus tard, nous quittâmes la ville de Sdech. Lorsque j'en passai les portes, je me sentis prendre une grande inspiration intérieure. Quelque chose de moi restait définitivement là, en arrière, quelque chose de pesant. Désormais, une vie différente pouvait s'ouvrir à mes yeux, je l'aurais juré.

Après les confidences de Sarah, j'avais fini par me lever puis par rejoindre les convives sur les lieux de la noce. J'ai même osé quelques pas de danse... Oui, c'était vraiment incroyable !

Je l'avais, moi aussi, mon miracle ! Mais ce n'était pas le rabbi Jeshua qui en était la cause... C'était une femme ! Une femme m'avait parlé, elle m'avait offert des fleurs et voilà... Soudainement, je me sentais guéri de cette maladie de l'âme à laquelle je n'avais jamais su donner de nom...

De son côté, Sarah ne paraissait pas s'être aperçue de la révolution qu'elle avait suscitée en mon être. Ou, du

moins, faisait-elle mine de ne pas s'en rendre compte car elle marchait toujours à bonne distance de ma personne, comme si rien ne s'était passé, tandis que je boitillais en tête, dans le sillage de Jean et de Barthélémy.

- Eh bien, Nathanaël, on dirait que tu es guéri !

Mais moi, je n'étais toujours pas plus bavard, peut-être moins que jamais, d'ailleurs. Alors, j'ai répondu en souriant, ce qui constituait déjà, en soi, tout un aveu.

Il était convenu que nous redescendrions vers le sud. Jean tenait absolument à ce que nous visitions le plus de villages possible pour y annoncer ce qu'il appelait « ses grandes nouvelles du Maître ». Nous sillonnerions donc les montagnes et les collines autant que cela se pouvait avant de rejoindre la Judée.

Sur les bords de cette mer trop salée que je n'avais jamais vue, nous avions, selon lui, un vague rendez-vous avec d'autres de nos "frères". Ils devaient être une vingtaine, eux aussi. À leur tête, nous rencontrerions un certain Simon que le rabbi, d'après ce que j'avais compris, avait absolument tenu à appeler Pierre. Si c'était exact, je ne comprenais pas ce que signifiait cette manie de changer le nom de tout le monde... Au fait, peut-être que Sarah aussi ne portait pas son vrai nom !

Un matin, en me réveillant sous l'olivier où j'avais passé la nuit, j'eus envie d'aller m'asseoir quelque part, le dos contre une roche, pour méditer. C'était la toute première fois de ma vie que cela m'arrivait. Je veux dire la première fois seul, spontanément, sans y être en quelque sorte obligé par la décision du nombre. Méditer, pour moi, était encore synonyme de penser ou de regarder. Jean m'avait enseigné que ce devait être comme faire une douce halte au milieu de mon chaos intérieur, puis de

laisser celui-ci s'organiser... pour qu'une clarté en émerge et me sourie enfin. « Tu verras... avait-il dit. Cela crée une sorte de vide qui, en vérité, est plein de paix. N'en aie pas peur... » Je commençais vraiment à comprendre ce qu'il essayait de m'expliquer mais tout cela demeurait encore si complexe... Alors, je me contentais de penser, de regarder, ce qui me surprenait de moi.

Adossé à un rocher couvert de lichens, je me mis donc à contempler ceux qui, au fil des jours, m'avaient adopté. Pelotonnés de-ci de-là dans leurs couvertures de laine perlantes de rosée, ils étaient peu à peu devenus mes compagnons de vie. J'avais eu beau me cabrer, ruer et rager, j'étais désormais des leurs. Ils étaient la seule vraie famille que j'avais jamais eue... plus famille que ma famille de sang parce que n'exigeant rien d'autre de moi que le seul fait d'être. Et être, entre leurs lèvres, cela voulait dire tout simplement vivre pleinement, sans faire semblant, sans rien opposer à rien, sans rien séparer de rien et puis... sans juger.

Ah, ne pas juger ! Il était bien là, mon problème. Je pouvais essayer de tout concevoir, y compris tenter d'extirper de moi la racine du mensonge mais... ne pas juger ! Cela représentait une tout autre affaire... Ce n'était pas tellement le monde que je jugeais mais plutôt moi, évidemment, puisque j'étais toujours... le centre incontesté de ce monde.

Sitôt ma "méditation" commencée, je ne pus m'empêcher de chercher Sarah parmi tous ces corps qui dormaient. Où était-elle, celle qui avait su me redonner un peu de dignité, de confiance en moi et d'espoir ? Mon regard la découvrit sous son long voile rose dans un creux du terrain. Elle s'était blottie contre une autre femme. Un

court instant, je me plus à m'imaginer à la place de celle-ci. Cela me fit un petit pincement au cœur...

Étais-je amoureux ? J'en repoussai immédiatement l'idée. Absurde ! Je n'allais tout de même pas partir dans une direction insensée ! Moi, le chétif de la bande, le mal dégrossi, l'ex-bourreau de Celui dont on parlait presque comme d'un dieu, pour qui me prenais-je en laissant monter en moi de telles questions ?

Sarah m'avait affirmé qu'il fallait accomplir la moitié du chemin avant que l'*On* nous réponde sur la route d'une ascension... Je comprenais ce qu'elle voulait dire, j'en admettais le principe mais... Mais Sarah était Sarah, tandis que moi... je n'étais que moi ! Le centre du monde, certes, mais un centre qui ne s'aimait guère.

- Déjà réveillé, Nathan ?

Je sursautai... C'était la voix de Jean. Celui-ci venait de faire irruption en arrière de moi.

- Je ne parvenais plus à dormir... ajouta-t-il sur le ton de la confidence. J'ai eu envie de faire quelques pas dans la montagne.

- Ça t'arrive de ne pas dormir, toi ?

- Et pourquoi pas ? Le Maître aussi, cela lui arrivait, d'ailleurs.

- Comment cela ?

- Crois-tu que je sois fait de pierre et qu'Il l'ait été également ? Voyons... Réfléchis un peu... Même si tu enfiles le plus propre des vêtements en te levant, le matin, bien vite tu t'aperçois qu'il se couvre de la poussière du chemin et tu ne t'en étonnes pas ! La matière a sa loi, Nathanaël !

- Oui, mais un maître...

- ... n'est un maître que parce qu'il est d'abord homme. C'est son vêtement de chair qui donne la "dernière touche" à sa maîtrise, vois-tu. C'est à travers un corps et les contraintes de celui-ci qu'il grandit ultimement en adoptant la loi du plus humble. Sinon... Sinon, il marcherait dans l'Invisible en cherchant vainement les mots avec lesquels on peut parler à des sourds.

Tu as trop d'idées préconçues, Nathan... Essaie de ne plus ranger chacun dans un petit coffre dont il ne peut pas sortir. « Untel est comme ceci, l'autre est comme cela et moi, je suis de telle façon. » La vérité, c'est tout... sauf cela !

- Mais alors, c'est quoi la vérité ?

Jean ne me répondit pas tout de suite. Il rajusta sommairement sa couverture de laine sur ses épaules puis vint s'adosser au même rocher que le mien, les yeux rivés sur la ligne dorée des montagnes, en avant de nous.

- La vérité ? Elle est un peu comme un escalier dont le nombre de marches serait infini. Tu t'installes parfois sur l'un de ses degrés en te disant que c'est le bon ou que tu as fait suffisamment d'efforts alors qu'en réalité, tu t'es simplement arrêté en chemin. La vérité, Nathan... Le Maître en parlait aussi comme d'un paysage qui se découvre petit à petit et dont l'horizon s'élargit sans cesse. La véritable mort, pour Lui, commençait dès que nous délimitions ce paysage à la façon d'un champ. « Les clôtures ne nous protègent pas, disait-Il souvent, elles nous emprisonnent. »

Alors, c'est cela... Si tu enfermes chacun avec sa définition dans une petite boîte, tu te bloques toi-même dans ton jugement. En ne laissant à rien ni à personne la possibilité de changer, donc de "déborder", c'est toi que

tu étouffes. Mais je suis heureux de voir que tu méditais...

- Je ne méditais pas...

Et en même temps que je laissais tomber ces mots de mes lèvres, j'en compris la stupidité orgueilleuse. Jean venait de parler juste. Nathanaël avait décidément bien du mal à sortir de sa petite boîte d'ancien misérable !

- Alors, tu pensais à Sarah...

Je crois que le rouge me monta au visage comme jamais de toute ma vie. Cela se pouvait-il ? Avoir su enfoncer un abominable clou, n'en avoir jamais rougi de honte... et soudainement perdre pied à l'annonce d'un hypothétique balbutiement de cœur !

- Pourquoi dis-tu cela ?

Jean me prit par l'épaule tout en continuant à ne pas détacher son regard du sommet des montagnes.

- Ainsi, tu t'imagines que cela ne se voit pas ! Cent fois par jour, tu la cherches du regard quand nous marchons. À chaque halte dans un village, lorsque je parle à ceux qui sont là, je te vois te faufiler près d'elle... Allez, Nathanaël ! Tu en as bien le droit... Et puis, tu n'es pas le premier... Si tu savais le nombre d'histoires d'amour qui se sont tissées autour du Maître !

J'eus l'intelligence de ne rien répondre à Jean. Je crois d'ailleurs que je me serais étouffé avec les embryons de mots qui se débattaient dans ma tête. Après tout, il pouvait bien se dire ce qu'on voulait... Non, je n'étais pas amoureux ! Pas moi !

Jean se leva alors doucement en s'appuyant sur mon épaule et en me confiant quelques mots à voix basse.

- Tu sais, Nathan... Il y a sans doute cent mille chemins qui conduisent à l'Éternel mais, un jour ou l'autre,

tous se croisent en un seul point, celui du cœur. Que l'amour en toi soit éveillé par les fleurs d'une femme plutôt que par celles du Maître ne me choque guère. Seul compte ce qui s'ouvre en ton âme car ce qui est touché en elle rejoint Ce qui habite le Maître.

- Mais comment... ?

- Les fleurs ? Mais... tous les soirs, tu sors leur petite tresse fanée du fond de ton sac !

Jean s'éloigna de moi d'un air complice et moi, je me souviens n'avoir plus ouvert la bouche de toute la journée. Mon corps, mon cœur, mon âme étaient un gigantesque chantier. À longueur de jour, des vagues de paix s'y déposaient, venant laver des plages intérieures dont je découvrais seulement l'existence... jusqu'à ce que, d'un coup, des récifs apparaissent sur lesquels elles se brisaient. Alors, j'essayai de marcher plus vite que les autres afin de calmer les ressacs de mon océan interne par l'effort de mes mollets.

C'était efficace... mais on n'empêche pas un galet d'être poli ni le bouton d'une rose de s'ouvrir. Ainsi, lors de ces journées bénies, mon âme fut-elle mise plus à nu que jamais... Entre l'enseignement de Sarah, celui de Jean et tout ce qui était échangé lors de nos séjours dans les villages, il n'y avait guère de sommeil possible pour ma conscience.

En vérité, je ne savais plus que penser de moi. Ce que j'entendais ne parlait que de réconciliation et faisait germer les plus beaux espoirs tandis que le spectre de ce que j'avais été ne manquait pas une occasion pour s'agiter.

Il arrivait, bien sûr, que nous rencontrions des accueils hostiles - jusqu'à recevoir des pluies de cailloux -

et alors, je ne trouvais plus ma place ni le sens de ce que je vivais. Le moindre obstacle me faisait douter de tout et me renvoyait à mes pauvres et piètres origines, toujours incroyablement rassurantes, tel un dernier refuge si le rêve s'évanouissait.

Était-il pensable que je vaille "quelque chose" ? Cette question devint *ma* question. Une interrogation qui se faisait d'autant plus poignante qu'au sein des villages de Galilée où on nous offrait l'hébergement, le petit peuple qui, d'une certaine façon, me ressemblait par sa naïveté, se tournait de plus en plus vers moi. Alors moi, l'ignorant, la pièce extérieure à l'échiquier, je me forçais à trouver des mots... pour faire découvrir un alphabet que je ne faisais qu'ânonner timidement.

Étrange situation que celle-là... L'ancienne brute était forcée de faire l'ange, sans seulement être passée, me semblait-il, par le stade humain.

Combien de fois, en ce temps-là, n'ai-je pas demandé à être tout juste "normal" ! Je me figurais que cela aurait été le bonheur. Oui, j'aurais pu être menuisier ou tisserand ou encore marchand de graines, avoir une épouse, quelques enfants et regarder ma vie s'écouler dans une petite maison de pierre en Samarie ou ailleurs... Je n'aurais pas eu honte de moi, j'aurais servi à quelque chose... J'aurais même accepté de boiter, avec tout cela, s'il était vrai que j'avais une dette envers le Tout-Puissant ! Et puis, peut-être me serais-je assez respecté pour oser regarder une femme sans me maudire pour mon audace...

Un jour que nous faisions halte à Éphraïm et que la discussion s'était engagée autour de Jean sur la petite place qui était en arrière du marché, la question de la normalité fut abordée par un vieil homme. Profitant des pre-

miers instants de déclin du soleil, nous nous étions tous agglutinés au pied du puits, lorsque sa voix se détacha du groupe de la cinquantaine de villageois que notre arrivée avait réunis.

- Le rabbi était un bouteur de feu, clama-t-il en levant la main, et je vois que Son départ n'a pas éteint ce qu'Il a allumé... C'est bien, Éliazar... J'aimais le rabbi... J'ai connu ton père et ta sœur aussi. Vous êtes tous semblables lorsque vous parlez. Vous ouvrez la bouche et on dirait que tout peut changer, même si vous ne prononcez que trois mots. Seulement, voilà, dès que vous partez tout redevient comme avant. Il y a peut-être un brasier qui a été allumé au-dedans de nous mais autour, rien ne change jamais. Alors, nous nous retrouvons encore plus seuls, nous nous calcinons. Cela fait mal et nous avons juste envie de redevenir simplement "normaux".

Depuis que nous sommes plusieurs à vivre cela ici et que le Maître Lui-même a disparu de ce monde, je me révolte. S'il s'est trouvé des monstres pour Le clouer sur le bois, Lui aussi nous a cloués à sa façon. Celui qui montre le soleil puis qui s'en retourne avec lui ne crée que des orphelins et des solitaires. Moi, je ne veux plus rêver, Éliazar, je suis fatigué. Je voudrais seulement redevenir... comme avant, sans la mémoire... de ce que je ne suis pas.

Le vieil homme s'appelait Lévi, je crois. Lorsqu'il eut fini de parler, son bras était encore levé au ciel comme pour prendre celui-ci à témoin de sa détresse. Dans mon coin, je me suis redressé afin de mieux distinguer son visage. Surmonté d'un grossier turban de lin, c'était celui d'un homme de la terre, marqué des mêmes profonds sillons que celle-ci.

Sans le savoir, Lévi venait de me porter un coup au cœur. Tout d'abord, il confirmait ma coupable monstruosité et ensuite, il réclamait cette normalité à laquelle si souvent j'aspirais.

Le menton tendu dans sa direction, je le maudis tout en le remerciant. Comme nombre de vieillards, il n'avait rien censuré en se délivrant de ce qu'il pensait.

Jean dut certainement être touché par une telle franchise car il se leva aussitôt afin de reprendre la parole.

- Écoute-moi, Lévi... Tu me connais depuis longtemps et tu sais bien que je n'ai pas toujours été l'homme assuré qui te parle aujourd'hui. Peut-être m'as-tu déjà vu pleurer sur cette même place.

Souviens-toi... Je naviguais entre le commerce d'un père qui ne cessait de se déplacer, mes rouleaux de parchemins, les Frères en blanc et le Maître qui disait embrasser tout cela de Sa seule Présence. Souviens-toi, j'étais perdu... Tantôt, je ne jurais que par les textes des Docteurs, tantôt je me réfugiais auprès de ceux d'Essania et tantôt enfin, j'essayais de L'imiter, ce Maître immense, gigantesque. J'ai tellement fait osciller mon cœur entre toutes ces directions que, moi aussi, j'ai demandé l'eau pour éteindre ce feu du "toujours plus" qui me consumait.

Oui, j'ai imploré le secours de la normalité... J'ai même cru y goûter lorsque je suis parti rejoindre de simples pêcheurs sur la côte, vers Jappa. Là, je l'ai trouvée, ma normalité ! Je travaillais dès l'aube, je mangeais, je riais, je buvais un peu puis je dormais sans trop m'interroger... Je ne faisais de mal à personne... J'étais là et c'était tout !

Le problème, c'est que dans cette vie-là, les grains de sable commencèrent très vite à s'accumuler. Je vis les

jalousies, les médisances, les colères et les violences secrètes de ces hommes et de ces femmes que j'avais toujours cru sans histoires, si spontanés et si sains.

Il n'était pas plus beau que cela mon idéal de normalité ! Il était tissé de petitesses tranquilles, de désirs réprimés et d'agressions qui se cachaient derrière le masque de la défense... Et tout cela en vase clos, à l'échelle d'une barque, d'un bord de plage, d'un village, à la dimension de ce cœur humain qui se satisfait juste du fait d'exister.

Pour ces pêcheurs aux côtés desquels je m'étais imaginé pouvoir vivre sereinement, c'était cela la normalité : perpétuer les petites et grandes souffrances au quotidien, les justifier, les réclamer presque comme un héritage et traverser la vie avec leur fatalité sans rien vouloir d'autre qui puisse déranger.

Mon voyage parmi eux dura trois mois... Et crois-moi, Lévi, il n'a pas été inutile. Non, vraiment pas inutile ! Car il m'a permis de reconnaître dans la normalité ces terribles sables mouvants qui avalent notre monde jour après jour, pusillanimités après pusillanimités et tiédeurs après tiédeurs. Le pire qui puisse être, Lévi, c'est d'avoir l'impression de vivre alors que l'on ne fait qu'exister !

Souviens-toi encore... Le Maître parlait de la tiédeur comme de son plus grand adversaire et d'une certaine folie comme de son meilleur allié.

- C'est pour cela qu'ils L'ont cloué... ricana quelqu'un dans l'assemblée.

- C'est pour cela que nous Lui avons fait tant de place en nous... même si nous refusons de l'admettre ! Car, soyez-en certains, ce qui palpite au plus profond de notre poitrine est étranger à la normalité. Le miracle de Ce qui

vit en vous, de Ce qui aime et de Ce qui espère, même à l'ombre des silences, c'est tout sauf la normalité.

Quant à moi, mes amis, lorsque j'ai pris la décision de quitter le village de mes pêcheurs pour rejoindre le Maître, je n'ai pas tardé à comprendre qu'il y a souvent davantage à espérer d'un voleur que de celui qui dort avec un sac de talents sous sa natte !

Tu l'as pourtant appris toi, Lévi... Vivre, ce n'est pas marcher en s'économisant. Vivre, c'est aussi se tromper, c'est aussi ne pas toujours être fier de soi, c'est même se brûler à cause d'une audace !

J'en connais ici qui se reprochent des quantités de choses... des hommes pour qui le soleil ne brille jamais à leur intention et pour qui aussi l'Éternel s'est tout simplement fourvoyé en les faisant naître à ce monde. Ceux-là voudraient souvent disparaître sous terre et s'endormir, avalés par cette normalité qui fait qu'un être ne s'interroge jamais sur son propre itinéraire.

Comme à toi, Lévi, je puis leur dire ceci : Bénissez votre différence... Remerciez pour les obstacles qui sont vôtres car ils sont à la mesure du Plan que la Vie développe en vous et à travers vous.

Je sais... Remercier les obstacles... Voilà des mots faciles à prononcer ! Croyez bien pourtant que je ne glorifie pas la souffrance. Je me sens seulement porté à vous en expliquer le sens.

Oh non, toi Lévi et vous, mes amis, ne réclamez jamais le sommeil ! On le croit doux, le sommeil, car il est pareil à une absence de vent sur un lac sans rides. Mais dites-vous bien ceci : Que devient le pêcheur sans vent pour gonfler sa voile ? Il attend...

Si c'est cela que vous voulez vraiment, alors je vous le demande : Que faites-vous sur cette place ? Même si vous refusez la différence, celle-ci est déjà plantée en vous. Il est des particularités dont on s'enorgueillit et d'autres qui blessent, je vous l'accorde, tout comme il est des feux qui réchauffent tandis que d'autres brûlent. Cependant, je vous l'affirme ainsi que le Maître l'aurait fait : Le Feu demeure *Un* dans son principe. Il est le mouvement par lequel tous ceux qui le perçoivent en eux peuvent se dire fiers d'être au monde. Il est le levain...

J'ai déjà appris dans ma chair et dans mon âme à quel point cette Force qu'on appelle la Vie peut sembler cruelle. Cruelle, oui, sans doute, mais toujours significative et exacte quant à ce qui doit être atteint en nous. Cruelle, oui... mais jamais méchante parce que la méchanceté est perverse, gratuite et souvent aveugle.

Ainsi, s'il advient que le Destin vous réserve un coup de glaive, sachez que celui-ci est avant tout une Proposition du Divin au-dedans de vous. Chaque coup, qu'il soit reçu ou donné, a une... destination. À vous la liberté, la volonté et le courage d'en rechercher l'intention...

Dès que Jean eut achevé de prononcer ces paroles, une chape de silence tomba sur la place au puits. Pas la moindre brise ni le moindre murmure. Nous étions tous sous le choc... Non pas sous le choc des mots eux-mêmes mais sous celui de cette certitude qui les habitait et par laquelle ils venaient d'être projetés vers nous.

Moi, je ne réalisais pas si je les avais réellement compris ou simplement effleurés. Je me pensais encore trop petit pour tout intégrer.

Et puis... il y avait Sarah... Où était-elle ? "On" avait pris ma place, tout à l'heure, quand nous avions commen-

cé à nous rassembler ! Si seulement j'avais pu marcher plus vite ! Mais non... Jean se serait moqué de moi. C'était mieux ainsi.

La nuit tomba rapidement. Plus personne ne cherchant à prendre la parole, les uns et les autres commencèrent à se lever et à se disperser tandis que l'on faisait circuler un peu d'eau dans des gobelets de terre.

Les ruelles d'Éphraïm baignaient déjà dans une pénombre safranée lorsque nous regagnâmes le lieu où l'on nous hébergeait : une sorte de grand abri servant à fouler le raisin au temps des vendanges. Il y avait là des couffins, des cuves et des jarres parmi des palmes séchées abandonnées sur le sol. Une fois les olives, le fromage et les dattes partagés, chacun y ferait son nid à sa façon.

Pour une fois, je voulus me tenir assez loin de Jean. J'avais la confuse impression que sa seule proximité m'empêcherait de trouver le sommeil. Jean pouvait bien s'évertuer à nous déculpabiliser et à nous stimuler en s'appuyant sur la grandeur de nos différences, le jugement était l'aliment de mes cellules. Pire ! Celles-ci le réclamaient au-delà de ce que ma raison acceptait ; elles étaient sous sa dépendance. Un pas en avant, un autre en arrière... Un coup d'aile vers le haut et le poids d'un boulet au pied vers le bas... Comment vivre et sourire ?

Restait Sarah... dont j'aurais aimé me rapprocher. À la lueur d'une lampe à huile suspendue à une poutre, j'eus le bonheur de lui adresser mon habituel salut furtif et gêné puis je la vis se blottir contre la même compagne et rabattre son voile sur son visage.

Demain, peut-être... Mais demain, quoi ?

Chapitre VIII

Doutes et différences

Sous un vent jaunâtre qui nous venait du désert, nous arrivâmes quelques jours plus tard en vue de cette grande étendue d'eau que je découvrais pour la première fois et où le sel était en surabondance[1].

Aux dires de Barthélémy et de Jean, nous devions rencontrer Simon-Pierre dans les ruines d'une ancienne forteresse contrôlant autrefois la route de Jéricho. Il faisait si chaud que quelques-uns d'entre nous furent pris de malaises. Sarah était de leur nombre. Dans un élan de courage ou d'inconscience, je lui proposai mon bras afin d'avancer plus solidement. Je me souviens qu'elle commença par dire oui puis qu'elle se ravisa en argumentant sur notre arrivée imminente. Évidemment, cela me fut prétexte pour m'accuser de folie, de prétention et pour me dévaluer un peu plus. Comment avais-je pu m'imaginer un instant...

---

[1] La Mer Morte.

Aussitôt après avoir pénétré dans l'enceinte des ruines, nous eûmes la surprise de constater que quelques familles de bédouins y avaient élu domicile. Leurs grandes tentes sombres et leurs dromadaires aux ornements de laine rouges et bleus en occupaient presque toute la place. Peu importait... Nous dormirions à l'extérieur des vestiges, là où ce qui restait des murs de pierre et de terre offrait un peu d'ombre.

Deux jours passèrent avant qu'une petite troupe d'hommes ne se profilât à l'horizon, Simon-Pierre à sa tête, tirant un âne flanqué de deux cruches.

Me tenant un peu en arrière, je m'attendais à ce que nos groupes respectifs se retrouvent avec force effusions. N'était-ce pas le rabbi qui leur avait tout enseigné et à qui ils disaient vouer le reste de leurs vies ? Il n'en fut rien, pourtant... De part et d'autre, chacun gardait une certaine distance, s'obligeant, je le voyais bien, à plus de chaleur et de sourire que ce que le fond de son cœur était capable d'émettre. Ce n'était pas tout à fait une famille qui se réunissait là... mais des hommes et des femmes associés à une même cause déjà égratignée par la multitude des tempéraments que la Terre forge inévitablement.

Je dois dire que Simon-Pierre m'impressionna. Son visage, alourdi par une épaisse barbe aux poils rebelles, évoquait vaguement quelque chose en moi. Sans doute l'avais-je autrefois croisé dans les ruelles de Jérusalem. Lui aussi, d'ailleurs, me dévisagea singulièrement, si bien qu'un moment de panique s'empara de ma personne lorsque vint le temps de partager tous ensemble le premier repas des retrouvailles. L'inévitable et horrible question surgissait... S'il avait été là le jour de la mise à mort de

son Maître, s'il me reconnaissait, j'étais perdu, l'abomination allait tomber sur moi.

Quand nous rompîmes le pain afin de le tremper traditionnellement dans la cupule d'huile d'olive qui circulait entre nous, il prit la parole avec une solennité à laquelle je n'étais guère habitué. Son attitude contrastait tellement avec celle de Jean ! Sur le moment, je crus qu'il allait sans tarder me montrer du doigt en m'identifiant en tant que bourreau et traître... Évidemment, il me semblait que son regard s'attardait davantage sur moi que sur n'importe qui d'autre.

Il en va toujours ainsi lorsque notre cœur n'est pas en repos. Tout lui est reproche, tout lui est désapprobation. Ce qui, pour quiconque, ne constituerait qu'un signe imperceptible ou une simple égratignure devient alors vite semblable à l'une de ces plaies que les chiens ne peuvent s'empêcher de lécher fébrilement jusqu'à les rendre suppurantes.

Rien de ce que je craignais ce soir-là n'arriva pourtant. Mon attention décrocha d'ailleurs rapidement des paroles de rassemblement que Simon-Pierre prononça. Elles me paraissaient inappropriées à ce que je vivais et faisaient référence à des événements que je n'avais pas connus. Seul mon tourment me préoccupait. J'en avais fait le nombril de mon âme et par lui je jugeais de la valeur de l'instant.

Je voulais bien entendre discourir de l'esprit qui nous anime et de ce chemin par lequel il était dit que nous pouvions le vivifier et reconquérir un peu de bonheur... mais je me raidissais dès que quelqu'un partait dans de grandes sentences. Simon-Pierre me parut donc pompeux, tandis que Jean, lui, s'effaçait, préparant en moi et à son insu,

une zone de fragilité et d'incertitude. Ici, il n'était plus le maître après le Maître...

L'événement qui m'ébranla eut lieu à l'aube du lendemain. L'humeur morose, je m'étais mis par réflexe un peu à l'écart des autres afin de passer la nuit. À un moment donné, entre deux vagues de sommeil, le souffle d'une respiration près de mon oreille gauche me fit réagir. Faisant immédiatement un bond, j'aperçus une silhouette gracile qui détalait. Un renard des sables... Ce fut alors que le vent du matin à peine éclos colporta jusqu'à moi un bruit de voix.

À quelques pas de là, derrière un amas rocheux, on parlait. Bien que chuchotée, je compris tout de suite que la conversation était vive. Je résolus de me lever discrètement et je tentai de m'en rapprocher jusqu'à hasarder un regard derrière les éboulis. C'était Jean et Simon-Pierre. Ce dernier marchait de long en large en fixant le sol tandis que son interlocuteur était assis sur le sable, à demi caché sous sa couverture.

- Te rends-tu compte ? Il faudrait au moins que nous nous entendions sur ce qui doit se dire... Si nous ne structurons pas l'enseignement du Maître, si personne n'écrit rien... Il faut donner des bases fermes ! Il faut que ceux qui nous écoutent puissent juger de ce qui est bon et de ce qui ne l'est pas... Il faut contredire ceux qui prétendent encore que le Maître n'est pas mort. Nous n'avons pas à laisser courir trente-six vérités !

- Il faut... Il faut... Tu n'as plus que ces mots à la bouche, Simon ! As-tu jamais entendu le Maître les prononcer ? Il ne chante que la liberté et laisse à chacun sa propre façon de déployer ses ailes... C'est le Maître de la

reconnaissance de Soi, le Maître de l'Envol... pas celui des commandements... ni du jugement !

- Mais écoute-toi, Jean ! Tu en parles encore au présent ! Tu sais bien quel est le mot d'ordre...

- Le mot d'ordre de qui ? *Qui* tranche quoi ? Jamais je n'ai entendu le Maître demander que l'on cache ou que l'on déguise quoi que ce soit. Tu sais très bien qu'Il est vivant et où Il se tient aujourd'hui...[1]

- Mais c'est le peuple qui le veut ainsi... Ça nous échappe !

- Le peuple ? Mais d'où sors-tu, toi ? N'en es-tu pas, du peuple ? N'es-tu pas capable de comprendre... qu'il puisse aussi comprendre ? Ce n'est pas en t'étendant sur la mort du Maître que tu glorifies Sa Parole et Sa Vie.

- D'abord, s'il ne s'était pas trouvé des infâmes pour Le vendre et pour Le clouer...

- Tu sais très bien ce qu'il en est, Simon. Ne te mets pas au rang des révoltés et des impuissants avec ta colère et ta volonté de tout ordonner. Ce n'est pas toi qui dois parler... Laisse plutôt le Maître parler à travers toi avec Ses propres mots.

Simon-Pierre ne répondit pas tout de suite à cette dernière réflexion. Il marmonna simplement quelque chose entre ses dents tout en donnant l'impression de vouloir s'éloigner un peu. Quant à moi, grelottant et abasourdi, je m'étais accroupi derrière mes éboulis, incapable du moindre mouvement.

Puis, brusquement, Simon-Pierre repartit dans une longue tirade, reprochant à Jean de s'entourer de femmes

---

[1] Voir "De Mémoire d'Essénien" de D. Meurois et A. Givaudan, Éditions Le Perséa.

« qui ne lui disaient rien qui vaille » et de « personnes étranges ». Enfin, ses dernières phrases tombèrent comme des sentences :

- Tu ne seras pas crédible... Trop de liberté fait peur, si on ouvre trop de portes en même temps, il y a trop de vent ! Crois-moi !

Simon-Pierre s'arrêta là et j'eus aussitôt la confuse sensation que ses pas dans la rocaille et le sable venaient dans ma direction. Soudain, j'aperçus sa robe brune qui émergeait de l'ocre du rocher. C'était trop tard, il m'avait deviné, accroupi piteusement dans mon coin.

- Ah ! Bien... fit-il sans autre commentaire. Puis il s'éloigna et je le perdis de vue derrière une touffe de lauriers.

Je n'aurais pu imaginer pire tempête... Tout mon univers en reconstruction semblait devoir s'écrouler d'un coup... Comme un adolescent violemment dépossédé de l'image idéale de ses parents, je m'enfuis alors dans la première direction qui s'offrait à moi. Des rochers, des arbustes, de la poussière... Peu importait pourvu qu'il y ait quelque chose pour m'y enfouir la tête à tout jamais.

Oh, comme je me souviens encore de cet instant fou ! Je me sentais trompé, trahi, abusé... Ainsi, ils m'avaient menti, tous ceux que je commençais à aimer ! Ils étaient donc pareils aux autres, capables de se quereller, de manigancer je ne savais quoi, capables de...

Je crus que j'allais pleurer. Mais non... Cela aurait été trop beau ! C'était plutôt la colère qui montait. Et ce dernier regard de Simon-Pierre ! On aurait dit qu'il m'accusait de tout. J'étais certain qu'il m'avait reconnu. Quand en aurais-je donc fini avec ma stupidité ? Vraiment, ils étaient tous plus malins que je ne l'avais cru

avec leurs paroles doucereuses qui étendaient une toile d'araignée au-dessus de nos têtes pour nous emmener on ne sait où ! Et leur rabbi dans tout cela ? Un autre mirage ?

Agenouillé et les poings serrés derrière ce qui restait d'une petite tour, je ressentis une violente douleur à l'estomac. Il y avait longtemps... Depuis que je parcourais le pays derrière "les autres", j'avais fini par l'oublier, cet estomac avec ses vieilles nausées. Allons donc ! C'était toujours avec mon corps de misérable et de bourreau que je marchais ! Je ne l'avais certes pas tronqué contre celui d'un... Un quoi ? Le mot juste ne me venait pas. Allais-je dire un disciple ?

Il était vraiment temps que j'arrête de me raconter des histoires et que je regarde en face la seule vérité qui fût. L'histoire de Nathanaël, c'était celle de ce boiteux des bas quartiers de Jérusalem, de celui qui n'avait jamais su que chaparder, qui s'était vendu pour la pire des besognes, qui avait passé sa vie à s'enfuir comme un lâche et qui tremblait à la seule idée de s'adresser à une femme.

Ah ! quel naïf faisais-je donc depuis des mois dans l'ombre de ce Jean dont je ne savais finalement pas grand chose et qui m'endormait en me répétant que tout pouvait changer. Il venait de me le prouver avec "son" Simon-Pierre qui n'était pas davantage son frère que moi le sien et qui voulait tout commander. Comme les Romains !

- Nathan...

Je reconnus Jean à la façon dont une main se posa sur mon épaule. Quant à sa voix, elle était méconnaissable, aussi blanche que le petit matin.

- Viens, Nathan... Il faudrait qu'on se parle... Tu as tout entendu, n'est-ce pas ?

Je ne répondis rien. Je n'en avais pas la moindre envie. Répondre quoi, de toute façon ? Je ne parvenais pas à détacher mon regard d'un petit amas de sable façonné par le vent à trois pas de moi. Ma vue s'y accrochait, désespérément rétrécie.

- Alors asseyons-nous, si tu ne veux pas bouger, reprit Jean.

Cela non plus, je ne le pouvais pas.

- Écoute, fit-il en me lâchant enfin l'épaule... Je crois savoir ce que tu ressens mais il faut que tu comprennes... Nous sommes tous des hommes ici, tous des êtres humains. Et, vois-tu... le propre d'un être humain, c'est de chercher...

- Je croyais que tu avais trouvé, toi ! répliquai-je dans un sursaut de dépit qui se conclut par un crachat sur le sol.

- Oui, Nathan, j'ai trouvé ma direction, oui. Mais regarde ce que la nature nous dit... Si tu veux retourner à Jérusalem, tu as le choix... Tu peux passer par Jéricho ou préférer le petit défilé qui s'enfonce dans la montagne, là-bas. Tu peux aussi grimper sur les hauteurs et rejoindre l'un des sentiers tracés par les bergers depuis des siècles... ou alors faire un grand crochet par le sud. C'est comme tu veux ! Cela dépend de la façon dont tu aimes marcher, de ce qu'il y a au fond de ta gourde, du paysage que tu aspires à découvrir ou d'une multitude d'autres choses...

Nos vies sont comme cela. Le tout est de ne pas se mentir à soi-même, de chercher à reconnaître notre propre itinéraire et de nous y tenir. Le tout aussi est de comprendre que, selon la route que l'on emprunte, une même montagne offre des facettes différentes.

- Eh bien moi, mon chemin…

- Oui ? Qu'a-t-il ton chemin ?

- Il a qu'il n'est même pas un chemin ! lançai-je de façon arrogante. Il est juste une impression de piste dans le désert ! Le vent passe… et efface tout ! Arrête de raconter des histoires et avoue que, toi non plus, tu ne sais pas où tu vas. D'ailleurs, personne ne sait où il va ! Même ton rabbi ne le savait pas ! Tu as vu ce qui lui est arrivé ?

- Nous allons tous, *absolument tous*, au même "endroit", Nathanaël. Nous ignorons seulement par quelles voies nous nous y rendons. Même une esquisse de piste dans le désert constitue un chemin ! C'est vrai, Simon-Pierre ne regarde pas les montagnes ni Jérusalem avec le même œil que moi… Et alors ! Nous sommes vivants parce que nous cherchons et nous avançons parce que nous sommes différents.

- Oui, tellement différents qu'on jurerait que le Maître ne vous a pas raconté la même chose !

- J'aime quand tu dis "le Maître", Nathan…

La réflexion que Jean venait de me faire me bouleversa au plus haut point. Oui, j'avais bien dit "le Maître"… comme si j'avais cru en lui, comme si je l'avais adopté au fond de mon cœur.

En un instant, je me sentis découvert, mis à nu et terriblement vexé. J'avais dit "le Maître" ? Peut-être, oui… Et puis après ? Ce devait être comme ça, par imitation, par réflexe, pour lui faire plaisir.

Afin de me protéger, je fis quelques pas dans le sable et les cailloux. Il faut être fort pour reconnaître ouvertement sa propre sensibilité.

- Laisse-moi… fis-je, toujours aimanté par le sol.

Contrairement à ce que j'espérais, Jean ne rétorqua rien. Mais lorsqu'au bout de quelques instants je m'obligeai à me retourner, je constatai qu'il avait disparu. Il s'en était allé sans bruit, me laissant en proie à mon chaos.

Était-ce tactique enseignante de sa part ? Était-ce découragement d'homme ? Je ne le sus jamais... Seul dans mon coin, je me sentais abandonné et trahi. Finalement, je ne trouvai rien de mieux que de faire une dizaine de pas et de m'affaler à nouveau derrière un pan de mur.

Ce que je vivais était étrange... Lorsque je me remémore ces instants, je comprends à quel point mon âme oscillait encore entre la souffrance et la délectation de celle-ci. Conformément aux anciens faux plis de mon personnage, je jouissais de mon malheur, je me complaisais dans ma chère solitude, dans ma détresse et dans ce non-amour de moi qui m'envahissaient par vagues successives.

Au bout des sentiers tortueux parcourus depuis ce temps, je sais maintenant que ce dont je souffrais alors est peut-être la pire des maladies de l'âme et, certainement, la plus perverse...

C'est la maladie des martyrs, celle de ceux qui ne se définissent que par rapport à la douleur d'une épreuve. C'est la maladie chronique des hommes et des femmes qui ont le sentiment d'expiation chevillé au mental et qui, souvent sans même s'en apercevoir, mettront tout en œuvre en eux et autour d'eux pour être certains de ne pas se sortir de l'ornière. C'est l'espace où la victime et le bourreau en eux respirent le même air jusqu'à se confondre totalement. Étrange mécanique... La victime attire le châtiment puisqu'elle est coupable d'exister, tandis que le

tortionnaire doit son infortune au rejet d'autrui. Pernicieusement, il devient lui-même victime.

Toujours est-il que la journée s'annonçait bien lourde. Au fil des semaines, malgré mes rebellions et mes actes de mauvaise foi, j'avais fini par accepter que des embryons d'ailes puissent me pousser un peu sur le dos et là, brusquement, tout s'effondrait. Mes modèles devenaient incohérents. Je me retrouvais plaqué au sol, désemparé quoique... quoique, malgré tout, en terrain de vieille connaissance puisque malheureux.

Ce matin-là, je ne voulus pas me joindre à la prière commune et pas davantage au repas. Je demeurai adossé à mes pierres cependant que le vent colportait dans ma direction et par saccades, l'écho des discussions de mes compagnons. Que disaient-elles, ces discussions ? À Barthélémy qui voulut me convaincre de le suivre, je déclarai que je m'en moquais... « parce que j'avais tout compris ! »

À ma façon, je boudais, indécis quant à ce que j'allais faire mais en guerre contre le monde entier, à commencer par tous ceux qui m'avaient donné de l'espoir, de Maître Lucius à Jean en passant par la racine de mon malheur, le rabbi Jeshua. Ah ! comment avais-je pu dire "le Maître" en parlant de lui ? C'était peut-être à cause de Sarah... Sarah... Elle, au moins, elle avait su me parler sans me faire peur et en me respectant !

En fin de matinée, je résolus de me lever de derrière mon mur et d'aller traîner ma personne en bordure de mer. Je tremperais mes pieds dans l'eau poisseuse... On disait que c'était bon. Sous un soleil écrasant et aveuglant, je me mis donc en chemin, me dirigeant droit dans la rocaille vers le ruban argenté de la mer. Il fallait bien que je fasse quelque chose !

À un moment donné, j'aperçus les contours sombres d'un scorpion qui se faufilait entre les pierres. Cela me fit penser à moi. On disait que les scorpions se piquaient parfois eux-même avec leur dard afin de se donner la mort. À n'en pas douter, je devais être un peu à leur image... Obscur, solitaire et plein d'un venin que j'étais parfaitement capable de m'inoculer. Et puis, comme eux, j'étais inutile. De toute évidence !

Là se trouvait, je le savais, l'un des nœuds de mon existence. Depuis toujours, j'étais persuadé ne servir à rien et n'avoir jamais eu d'autre horizon que celui d'une foule de frustrations. Avais-je d'ailleurs jamais vraiment pu définir et formuler un vrai souhait, une sorte de rêve qui m'aurait habité ? Il me semblait que non... Ou plutôt si... tout de même... J'aurais aimé être aimé !

Hélas, pour attirer l'amour il fallait d'abord s'aimer soi-même, m'avait affirmé Sarah. Elle avait certainement raison. C'était pour cela que je ne m'en sortais pas et que je tournais en rond. J'étais prisonnier de mon vide en amour, incarcéré au sein de mon absence de vrai désir, de mon « manque de gratitude envers la Vie » aurait ajouté Jean.

Mon absence de vrai désir... Là, il y avait quelque chose qui clochait ! Dans son monologue qui se voulait rassembleur, la veille au soir, Simon-Pierre n'avait-il pas répété à deux reprises qu'il nous fallait aller vers l'abnégation jusqu'à « tuer nos propres désirs » ? À en juger par ce que j'avais souvent entendu, c'était l'inverse de ce que prétendait Jean ! Jean parlait de donner sans compter mais pas de tuer quoi que ce soit... Pourquoi toujours tuer ? Si l'on n'a aucun désir, comment, d'ailleurs, vouloir générer ne serait-ce qu'un peu de bien ?

Et le Maître, alors ? N'avait-Il jamais été habité par le moindre désir ainsi qu'était allé jusqu'à l'affirmer avec assurance Simon-Pierre ? C'était absurde ! Au moins, avait-Il dû désirer faire entendre Sa voix ! Sinon, cela n'avait aucun sens...S'il fallait ne jamais rien souhaiter, ne jamais s'attacher à quoi que ce soit, à coup sûr on traversait sa vie dans la plus grande froideur.

N'était-ce d'ailleurs pas ce qui m'était arrivé jusque là ? Parcourir son existence comme une ombre, sans port d'attache, ne pas connaître de vrai but, se répéter qu'on ne sert à rien parce que rien n'a de réel intérêt... Oh oui, j'étais bien placé pour en parler ! C'était de tout cela qu'il fallait sans doute que je guérisse pour de bon. Servir à quelque chose qui n'allait pas simplement détruire... Servir à autre chose qu'à creuser un vide cruel...

Comme j'arrivais à proximité du rivage, je crus distinguer une petite tache sombre sur son bord. C'était celle d'une forme humaine assise sur le sable. Je m'en approchai un peu... Elle avait la délicatesse d'un corps de femme, les cheveux au vent. Oserais-je m'avancer encore ? Pour dire quoi et à qui ? Moi qui voulais être seul avec mon chagrin et ma colère...

Soudain, mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Là, à trois pas de la silhouette qui me tournait le dos, un voile rose traînait sur le sable. Sarah ! Oui, c'était elle, assurément, avec sa robe bleue comme la nuit. Que faisait-elle là ? Je la croyais avec les autres...

Je dus faire du bruit avec mon pas claudiquant dans la caillasse car la jeune femme se retourna aussitôt et m'aperçut. Évidemment, j'étais certain qu'elle serait mécontente et qu'elle allait me demander de partir, parce que je

n'avais rien à faire là, que j'allais la compromettre ou je ne sais quoi d'autre.

- C'est toi, Nathanaël ? fit-elle, surprise, tout en portant la main à ses yeux pour se protéger de la lumière.

Bientôt, je fus debout auprès d'elle, les bras ballants.

- Que fais-tu là ?

- Et toi, donc ?

Tels deux adolescents qui se seraient surpris dans leur intimité, nous partîmes à rire comme pour nous excuser de tout sans rien avoir à justifier. De toute façon, je n'osais pas parler, convaincu que ce que j'aurais articulé ne pouvait être d'aucun intérêt pour Sarah. Tout en forçant mon amusement, je fis donc quelques pas sur le côté afin d'avoir les pieds dans l'eau et de me donner une contenance. Puis, comme le silence qui s'installait faisait monter en moi l'impression d'être ridicule, je hasardai une petite réflexion.

- Je voulais voir à quoi ressemblait l'eau ici...

- Moi, je me suis sauvée...

- Tu t'es sauvée ?

Aucune explication ne vint. J'ai alors compris que Sarah était au bord des larmes. Fallait-il que je m'éclipse ? Je n'avais aucune idée de ce que devait faire un homme en pareille circonstance. D'ailleurs, je n'avais jamais consolé qui que ce soit... Et puis, enfin, la consoler de quoi ?

- Tu t'en vas ?

- Non, non...

Mais Sarah avait bien vu ; j'allais partir. J'allais nourrir une fois de plus mon vieux réflexe de lâcheté, manifester encore et toujours mon antique crainte de montrer que j'avais un cœur. J'allais, comme si souvent autrefois,

me rendre coupable de dureté par peur de mettre à nu ma sensibilité. Fallait-il que j'y tienne à ma stupide cuirasse !

L'espace d'un bref instant, je me vis tout enfant dans une ruelle de Jérusalem... J'avais peut-être cinq ans et j'étais face à une fillette qui venait de tomber. Elle s'était ouvert le genou et pleurait tout en tendant la main pour que je l'aide à se relever. Je n'avais pas voulu ou pas osé... Je ne la connaissais presque pas et il y avait quelques vieux qui nous regardaient. Alors, je m'étais sauvé en traînant mon pied derrière moi. C'était comme si on m'avait demandé de l'embrasser devant le monde entier, sur la place du marché. Oui, j'avais préféré faire croire que j'étais dur, donc fort, plutôt que d'avouer que j'avais un cœur... Et je me l'étais toujours reproché.

- Tu t'es sauvée ? repris-je aussitôt pour racheter ma propre velléité de fuite.

- Oh... C'est Barnabée... Tu sais, cet homme aux longs cheveux gris qui est arrivé avec Simon-Pierre, hier. C'est à cause de lui et de deux ou trois autres. Après le repas, j'ai tout de suite vu qu'ils parlaient entre eux et qu'ils faisaient des réflexions à mon sujet. Je leur ai demandé ce qui n'allait pas. Et là, Barnabée s'est presque fâché. Il m'a dit que je les insultais et que j'étais indigne de la Parole du Maître. Il m'a dit aussi que je ferais bien de m'éloigner de Bethsabée et d'aller dormir seule parce que tout se savait et que je me couvrais de honte.

- Mais, tu dors seule, Sarah, fis-je avec la plus totale des innocences. Je ne comprends pas...

Et, en effet, je ne comprenais pas. Je ne comprenais rien à ce que Sarah essayait de me dire. Je n'avais aucune idée de ce terrible sentiment d'exclusion et de culpabilité qui l'étouffait, ce matin-là.

- Tu es dur avec moi, Nathan... Tu veux vraiment m'obliger à tout expliquer ?

Cette fois, Sarah pleurait... Je ne l'avais jamais vue ainsi. Était-ce moi qui l'avais mise dans cet état ? Bien sûr, puisque j'avais le cerveau gelé ! Je fus pris de l'envie de m'agenouiller à côté d'elle et de lui demander de me pardonner pour ma stupidité... et pour tout ce dont je n'avais pas idée mais mon corps ne m'obéissait pas. Sarah avait raison, quelque chose en moi devait être dur, jusqu'à la désespérance.

- C'est que... Je suis mieux avec les femmes, vois-tu, Nathan... Je les préfère aux hommes...

Aujourd'hui, j'ai le souvenir d'avoir froncé les yeux comme si ce geste allait m'aider à mieux saisir ce qui se passait.

- Ah... fis-je platement.

- Tu ne m'en veux pas ? Tu n'as pas honte de moi ?

Les pieds dans l'eau, j'étais plus abasourdi que jamais. À aucun moment de ma vie, je n'avais réfléchi à une telle chose. Seules mes propres difficultés m'avaient intéressé.

Devant le regard perdu de Sarah, je trouvai finalement la force de prononcer trois mots.

- Honte ? Pourquoi aurais-je honte de toi ? Tu es mon amie...

Comme Sarah ne répondait pas, je partis m'asseoir sur le sable à quelques pas d'elle - pas trop près - et j'attendis que le temps passe ou que des paroles me viennent. Mais il fut long à passer ce temps car aucune parole intelligente ne m'effleurait. Sarah n'en finissait pas de sangloter et moi, j'avais posé mon front sur mes genoux

repliés contre ma poitrine. Au bout d'un long moment, je sentis la jeune femme se redresser enfin.

- Il faut que je parle, Nathan, et c'est toi qui es là... Je ne sais pas si je dois m'accuser, ni même de quoi je devrais m'excuser au juste, cependant... Je suis différente et c'est cela qui me fait mal et m'épuise.

- Et qui fait vieillir ton âme ?

En me les remémorant aujourd'hui, je me demande encore quelle force plaça de tels mots entre mes lèvres. Je sais seulement que ceux-ci ne vinrent pas de moi mais qu'ils m'empruntèrent comme un chemin d'évidence pour voyager jusqu'au cœur de Sarah.

- Tu crois que c'est cela ? C'est la différence qui fait vieillir ?

- Qui fait surtout mûrir... répondis-je avec la même assurance inspirée.

J'eus droit à un sourire. Le premier rayon de soleil de la journée.

- Je me suis toujours sentie coupable d'être faite comme cela, Nathan.

Avec Jean et les autres, je l'oublie et j'ai l'impression de tout maîtriser puis de grandir, ainsi que le Maître le voulait. Mais voilà, tôt ou tard, la vie me rattrape et je doute de tout. Cela te surprend, n'est-ce pas ? Et moi qui te répétais l'autre jour de ne jamais douter et d'avancer sans te retourner !

Peut-être faut-il au contraire, de temps en temps, avoir le vrai courage d'un regard en arrière et la force du doute ? C'est ce que je me dis, ce matin. Il y a probablement une puissance qui se cache sous la faiblesse qu'insinue le doute... Il faut l'attraper.

Afin de s'intérioriser, Sarah fit silence un court instant puis elle releva la tête tout en enroulant une mèche de ses longs cheveux autour d'un doigt.

- Tu vois, il aura fallu attendre ce matin pour que je commence à comprendre l'une des paroles du Maître qui, à mon sens, demeurait obscure : « Gardez-vous bien d'être pareils à d'inébranlables statues de pierre car c'est de leur imposante et orgueilleuse force que naît souvent leur faiblesse... Ne doutez pas de la Présence de mon Père en vous, mais n'y figez jamais Son itinéraire. Commencez à douter aux premiers signes de la pétrification. » Tu comprends cela, Nathan?

Deux millénaires plus tard, je peux te dire que non, Sarah ! Je regardais juste ton sourire de tristesse mêlé d'un vague espoir et je te voyais telle une montagne inaccessible. Jamais tu ne fus à la fois si proche et si lointaine. Jamais, surtout, tu ne fus si enseignante. Ainsi, toi également, tu te sentais coupable ! Ta différence apaisait la mienne, elle venait la désinfecter à sa façon. Égoïstement, j'en étais heureux...

- Parfois, je me réveille la nuit, reprit la jeune femme. Je me réveille parce que je suis trop pleine de mes embarrassantes étrangetés. Chacune d'elles devient alors une insuffisance, un motif de honte et de culpabilité qui tourne et tourne dans ma tête jusqu'à ce que je n'en puisse plus et que je me rendorme enfin. Bethsabée, elle, ne se questionne pas. Elle est comme cela, elle se moque de ce qui se raconte alors que je ne cesse de me juger à travers les yeux d'autrui... Jusqu'à ce que quelque chose se concrétise, comme ce fut le cas hier soir.

Ce n'est pas l'impression que je donne de moi, n'est-ce pas ? Pour autrui, je trouve les mots et il me semble

même être capable de toucher à quelque vérité éternelle. J'enseigne ou, du moins, j'essaie... Mais quand je me retrouve seule avec moi-même, je suis à la plus rude école qui soit, consciente des germes de vie que le Maître a révélés en mon âme et pourtant inapte à les intégrer dans ma chair.

- N'as-tu pas le droit d'avoir tes secrets, Sarah ?

- Sans doute... C'est ce que nous répète parfois Jean et c'est aussi ce qu'il arrivait au Maître d'affirmer. Je me souviens d'une soirée...

Il s'était assis sur la borne milliaire que les Romains avaient plantée à l'entrée de mon village. « Chacun a droit à son bout de jardin intérieur où il entretient ses propres semis à l'abri de tous, avait-Il dit. C'est là aussi que la vie s'apprend. Un secret n'est pas un mensonge. Il est semblable à un rêve qui autorise l'âme à respirer différemment. Le principe du secret est inhérent à toute existence. Ainsi donc, il n'existe pas un être humain qui n'ait *son* secret... Et ce secret-là est infiniment respectable car la Vie elle-même est *le* secret de l'Éternel. *Son* énigme. »

Maintenant que tu connais le mien... As-tu un gros secret, toi aussi, Nathanaël ? Je crois que oui.

Je me sentis rougir et blêmir en même temps comme si Sarah avait lu le livre de mon cœur et que j'étais acculé à parler de tout ce qui me rongeait. Nerveusement, je fis semblant de rire. Ce fut ma réponse ; encore une façon de contourner l'obstacle en ne saisissant pas la main tendue d'une "petite fille".

Sarah n'insista pas davantage. Dans un sourire, elle se leva, manifestement rassérénée par ce dont elle venait de se délivrer.

- Je retourne au campement... Viens-tu ?

Le reste de la journée fut lourd à vivre. Nous passâmes notre temps dans les ruines, de discussion en discussion, Simon-Pierre, Jean et leurs compagnons respectifs tentant laborieusement d'établir une sorte de plan d'action pour les mois qui s'en venaient. Il fallait savoir, selon Pierre, qui allait où et quand. La plupart du temps, Jean se taisait, préférant visiblement se laisser porter au fil des jours par ce qu'il appelait "le flair de son cœur".

Moi, dans mon coin, je me voyais tel un animal égaré, coincé entre le souvenir idéalisé de la présence de son maître et la montée de ses propres pulsions de survie, les réflexes de sa race... Sans doute avais-je bu à une source trop pure ou trop subtile... À moins que je n'aie simplement imaginé le goût d'une eau qui n'existait pas !

De mon processus d'idéalisation, je passai ainsi à un processus de rejet, accusant chacun des regards que je rencontrais d'avoir usurpé sa lumière. Seule Sarah fut épargnée par mes impitoyables jugements.

Et lorsque le surlendemain, je décidai, selon mon habitude, de partir furtivement aux toutes premières lueurs du soleil, ce ne fut pas sans avoir laissé sur le sable, près de son corps endormi, le reste séché des quelques fleurs qu'elle m'avait un jour offertes...

Chapitre IX

Une aube miraculeuse

Sur le chemin qui me conduisait je ne savais trop où, mon estomac se mit à nouveau à me faire souffrir. Exactement comme autrefois ! Autrefois, cela voulait dire quand je n'étais qu'un misérable relié à rien, libre de toutes ses stupidités et errances.

Sous l'effet de la chaleur et de la douleur, j'ai éprouvé le besoin de m'asseoir un instant, là où je me trouvais. Il n'y avait même pas une pierre digne de ce nom pour me recevoir ! Rien que des cailloux... Des cailloux et des épineux à flanc de montagne et puis, la carcasse d'un mouton.

C'était étrange... J'avais mal comme autrefois... à la différence que je ne me sentais plus libre du tout.

À en croire Jean, le rabbi n'avait pourtant parlé que d'affranchissement.

Quelque chose alors n'allait pas puisque, un pas après l'autre, je vivais dans l'impression croissante d'avoir des comptes à rendre. La vérité est que j'en savais trop pour

ne pas devoir admettre que je n'en savais vraiment pas assez.

En observant la ligne des montagnes désertiques qui s'étirait devant moi, l'idée me vint que le paysage ressemblait absolument à ce que je traversais. Trop de soleil ou alors... pas assez d'ombre pour s'abriter. C'était cela qui devait faire mal à mon estomac. Rien pour se protéger, rien pour s'accrocher à quoi que ce soit. Mon estomac me racontait ma tête et mon cœur, trop pleins ou trop vides mais qui, assurément, se fendillaient de partout.

Retourner en arrière et tout gommer ainsi que j'en avais presque naturellement le talent ? Là où j'en étais, je ne le pouvais plus. L'aurais-je désiré ? Ce n'est pas même certain. Et c'était cette conviction de ne plus avoir le choix de faire demi-tour qui faisait monter en moi le malaise d'une liberté à jamais perdue.

Oh, comme il m'avait bien "eu" le rabbi Jeshua avec sa petite phrase qui, périodiquement, traversait encore de part en part mon temps intérieur : « Ainsi, c'est toi, Nathanaël... » J'ignorais toujours si cette adresse s'était voulue question ou simple exclamation mais, à l'évidence, elle m'avait ensorcelé. Elle avait actionné le moteur de tous mes questionnements, mis à nu mes peurs puis m'avait poussé dans mes ultimes retranchements. Devais-je y voir une malédiction ou, au contraire, la plus belle des bénédictions ? Fallait-il enfin aimer Jean et son Maître ou les fuir tels des braises allumant incendie après incendie ?

Bien sûr, je venais de me donner la sensation d'avoir tranché la question puisque je me sauvais de leur "péril". Mais je savais bien que je me mentais une fois de plus. Libre de mes mouvements, j'étais malgré tout persuadé

être en prison. Sarah aussi, d'ailleurs, avait capturé une partie de mon être. Elle l'avait fait palpiter sur un chemin qu'il n'aurait jamais dû emprunter. Il était donc trop tard...

Sous le soleil du plein midi, je me souviens m'être soudainement interdit de penser tout en m'obligeant à reprendre la route. En coupant, ainsi que je le faisais, à travers la montagne et les plateaux, je me dirigeais globalement vers Jérusalem. Il n'était pas question que j'y retourne mais il se trouverait peut-être, alentours, une bourgade populeuse où je pourrais nourrir l'illusion d'oublier et de me faire oublier. En cassant des cailloux pour les Romains, par exemple...

Comme pour donner la réplique à mon estomac, mon pied décida aussi de se rappeler à moi. Trop de pierres, trop de dénivellations tandis qu'il me fallait avancer vite... Si, au moins, j'avais pu trouver quelque chose qui ressemblât à un toit afin d'y passer la nuit !

Le soleil faisait encore bien sentir sa morsure quand, au détour d'une butte, j'aperçus soudain un groupe de rapaces tournoyant dans le ciel. C'était un signe qui ne pouvait guère tromper. Un mouton mort, sans doute... Quoi que ce fût, je ne tarderais pas à le savoir car c'était dans ma direction. Et, en effet, après avoir parcouru peut-être un quart de mille, je distinguai une tache sombre sur le sol, au pied de deux ou trois maigres arbustes. Je forçai un instant l'allure puis je m'arrêtai net. Ce n'était pas un animal mais un homme...

Un homme gisait là, dans une robe brune, la face contre terre. Comme j'avançais encore de quelques pas, une autre tache sombre attira mon attention derrière l'un

des arbustes. Dans un grand bruit qui me fit sursauter, elle s'arracha brusquement du sol. Un vautour...

Je repris ma respiration puis je me hasardai davantage auprès du corps de l'homme. Était-il bien mort ? Méfiant, je voulus d'abord le pousser légèrement du pied. C'est alors que j'aperçus une tache de sang, à peine coagulé, sur la roche et dans laquelle son visage baignait en partie. Je me souviens avoir fait un bond en arrière. Le dégoût me faisait trembler... L'homme venait d'avoir le cou tranché.

Ma première réaction fut de songer à m'enfuir au plus vite. Si c'était l'œuvre de voleurs, ceux-ci ne devaient pas encore être très loin... Et certainement, pour une fois, aurais-je dû écouter ce simple réflexe de protection et de bon sens. Hélas, je ne pus contenir les relents de ma "misérabilité" passée, ce vieux côté mesquin, impie et rapace qui m'avait fait survivre dans les fossés de Jérusalem.

Après avoir repris une seconde fois mon souffle, je m'approchai à nouveau du cadavre puis je me penchai sur lui. Avait-il encore quelque bien dissimulé dans sa ceinture ? De toute manière, il n'en aurait plus besoin... Après tout, peut-être n'avait-il pas été tué par des voleurs ? Peut-être s'agissait-il d'une vengeance ?

Au-delà des siècles, je me revois agenouillé dans la caillasse, cherchant pitoyablement à débarrasser le corps inerte de sa ceinture de cuir. L'opération me prit du temps. Un temps passé en vain, d'ailleurs, car la doublure du ceinturon était vide. Un temps juste bon à me maculer les doigts avec un peu de sang... Lorsque je m'en aperçus, je ne pus m'abstenir de cracher sur le sol. J'étais à la fois honteux et déçu...

C'est alors que, brutalement, une image d'autrefois, une image que j'avais voulu reléguer en une autre vie vint s'imposer à mes yeux horrifiés. C'était celle de mes doigts rougis par le sang du rabbi, celle de ces trois doigts qui gardaient encore et sans doute à jamais l'empreinte maligne d'un certain clou à enfoncer. Je ne sais plus au juste, mais je crois que je n'ai pu retenir un début de sanglot ni un second crachat, de dépit, de dégoût et d'indignité.

Tout à coup, un hennissement me fit redresser la tête.

- Ne bouge pas de là, toi !

En haut d'une petite butte, trois soldats romains perchés sur leurs chevaux m'observaient impitoyablement.

- Ne bouge pas ! hurla à nouveau l'un d'eux en aiguillonnant sa monture dans ma direction.

Bouger ? Comment l'aurais-je pu ? J'étais plus mort que vif, rongé par la peur et couvert de mépris envers moi-même.

En trois phrases et deux regards, les soldats avaient tout compris à leur façon. J'étais l'assassin, un assassin pris sur le fait, en train de détrousser sa victime. Alors, je me suis mis à crier en essayant de trouver les mots pour protester et clamer mon innocence. Bien sûr, rien n'y fit. Pour comble de malchance, les soldats comprenaient mal ma langue... Ainsi mes arguments déjà malhabiles s'en trouvèrent-ils encore affaiblis.

Tout alla si vite ! Sans tergiverser, on me passa donc une corde autour des poignets puis on me força à marcher sans ménagement, attaché derrière les chevaux. Les Romains, de leur côté, plaisantaient et riaient. Ils avaient fait une bonne prise, facile et drôle ! À un moment donné, je vis même qu'ils se partageaient les quelques pièces trou-

vées dans mon sac et qui me restaient de chez Maître Lucius. Pour sûr, je les avais prises sur ma victime... et comme celle-ci ne les réclamerait plus... Trébuchant sur chaque cailloux, j'étais au désespoir, désormais incapable d'exprimer le moindre mot.

Nous passâmes la nuit dans le poste militaire de je ne sais quel village. Au petit matin, je fus gratifié d'une ration de pois chiches puis on me fit monter à bord d'un chariot tiré par un dromadaire et dans lequel se tenaient déjà deux soldats et un prisonnier. Un pauvre bougre comme moi, sans doute. L'homme ne me regarda même pas lorsque je m'assis à côté de lui.

Le chemin se transformant en route, je compris rapidement où nous allions... Jérusalem... Retour au point de départ !

Lorsque notre attelage passa les remparts de la ville, je ne pensais plus depuis longtemps. J'en étais devenu incapable car je suffoquais sous le poids de l'injustice et du mauvais sort qui, une fois de plus, s'acharnaient sur moi. Après quelques détours, je reconnus finalement une masse lourde, sombre et de triste mémoire : la forteresse Antonia. La "résidence" de tous les voleurs, assassins, malfrats et insurgés de Judée ! C'était là que "mes" Romains avaient un jour exercé sur moi leur terrible chantage. J'avais voulu l'oublier, j'avais cru l'avoir oubliée mais il n'y avait rien à faire, ma chair la reconnaissait ; mon corps se tendait à en avoir la nausée.

Sitôt son important portail franchi, tout se précipita davantage encore. On me demanda mon nom, on inscrivit celui-ci à la hâte sur une tablette et les formalités s'arrêtèrent là. Ensuite, il n'y eut guère que des grincements de gonds, des bruits de grilles, de serrures, de chaînes puis

une poisseuse pénombre. Une dernière porte se referma derrière moi et je me retrouvai, abasourdi, dans une cellule, face à une vingtaine de prisonniers tous plus misérables les uns que les autres.

Le seul souvenir qui me reste de ces sinistres instants est de m'être affalé dans un coin, épuisé, souffrant de partout et essayant de me faire le plus petit possible. Je sais aussi que les pires images me passèrent alors par la tête. Je me vis en train d'agoniser en haut d'un poteau, comme ces gaillards qu'on avait fait périr le même jour que le rabbi... Toutes les horreurs me semblaient envisageables puisque, désormais, la vie s'amusait à faire de moi un assassin !

Des jours et des jours s'écoulèrent ainsi. J'aurais pu en compter le nombre par la petite ouverture qui donnait sur l'extérieur et qui laissait ainsi filtrer une lumière blafarde et un peu d'air... mais je ne le fis pas. Je n'étais pas même en colère car, en vérité, je n'existais plus. Le souffle vital s'était ralenti en moi cependant que mon âme avait réussi à se réfugier "quelque part", là où ni les remords, ni les peurs, ni les désirs et l'espoir n'existent.

Durant tout ce temps, les autres me laissèrent tranquille. La plupart devaient être là depuis longtemps car ils me donnaient l'impression d'avoir sombré dans une sorte d'anonymat. La même barbe, les mêmes guenilles de la même couleur, la même couche de crasse sur la peau et, enfin, le même récipient de terre qui circulait, de l'un à l'autre, pour les excréments et qu'un geôlier ramassait une fois par jour...

Il se passa peut-être deux semaines avant que quelqu'un ne me demandât mon nom et n'allât le répéter à qui voulait le savoir. Pour moi, ce fut un événement majeur,

le déclic qui me poussa, peu à peu, à émerger de l'abrutissement total dans lequel mon arrestation m'avait plongé. Il me fit réaliser que j'avais encore et malgré tout une identité et que je continuais d'exister. Comment dire mieux ? Je crois que c'est la sonorité de mon nom sortant de ma poitrine qui raviva le souvenir des derniers longs mois de ma vie et des regards qui avaient transformé celle-ci. Où étaient-ils donc passés et où en était ce Nathanaël qu'ils avaient travaillé comme une terre en friche ? Je n'avais pas de réponse mais mon âme tressaillait face à de telles questions.

Lentement donc, j'émergeai de ma torpeur... Juste assez, tout d'abord, pour me rendre compte que les autres, mes compagnons d'infortune, étaient bel et bien des êtres humains qui vivaient encore, eux aussi, quoiqu'au ralenti. Et puis suffisamment, enfin, pour me donner envie de me rapprocher d'eux.

Dès lors, je sus qu'il suffisait que j'accroche un regard dans la pénombre, que j'aie le courage d'esquisser un début de sourire pour que le mur de l'indifférence s'estompe...

C'était Jean qui m'avait appris cela. « Tu es trop compliqué, Nathanaël... » m'avait-il déclaré comme pour me taquiner, du temps où nous marchions ensemble. « Trop compliqué ? Mais je sais si peu de choses ! ». « Je ne te parle pas de savoir ni de connaissances accumulées... La complexité, c'est différent. Un ignorant peut être complexe ! La simplicité que le Maître enseignait, vois-tu, c'est cette spontanéité du cœur qui fait que l'être ne se réfugie derrière aucun prétexte pour dresser une barrière entre l'autre et lui, ou entre la vie et lui. Cette simplicité-là est aussi une grande et belle ouverture per-

manente de la conscience à tous les possibles, une attention heureuse portée à tout ce qui est. Apprends à regarder l'autre, Nathanaël ; ose lui sourire aussi ! C'est ainsi que ton âme s'instruira en vraies vérités... »

Le problème, *mon* problème était que Jean avait ajouté une petite phrase à son enseignement : « Mais avant tout, Nathan, sache que tu dois apprendre à contempler le fond de ton cœur... pour te sourire à toi-même. »

Je ne sais pas si je parvins à m'adresser le moindre sourire intérieur en ces jours obscurs, cependant ce fut à compter de cette période que la paroi d'imperméabilité qui s'était d'emblée dressée entre les autres prisonniers et moi se désagrégea.

On me posa des questions et je hasardai les miennes... qui déclenchèrent des rires tant elles étaient teintées de naïveté.

- Quand sort-on d'ici ? Jamais ! ricana dans son coin un individu trapu en me pointant du doigt.

- Qu'as-tu fait, toi, pour qu'ils t'aient jeté ici ? renchérit un homme dont le visage était envahi par une impressionnante barbe brune.

- Mais rien, justement ! bredouillai-je sans me départir de ma naïveté. Rien !

Et les rires de reprendre avec la même intensité moqueuse et un brin narquoise.

- Rien ? Bizarre ! Ici, personne n'a rien fait ! Nous sommes tous innocents... Incroyable, non ?

- Mais moi, c'est vrai...

Comment faire entendre les mots malhabiles et les débuts d'explication que je tentai alors de fournir ? Ma voix se perdait au milieu des quolibets et des exclamations amusées... En désespoir de cause, je finis par rire,

moi aussi. C'était la seule façon de ne pas perdre la face et de ne plus me tenir à l'écart.

Quelques jours après cet événement, j'étais donc coupable, j'en avais accepté l'idée, peut-être par réflexe ou par lâcheté, certainement pour pouvoir survivre parmi mes "semblables" de tous crins. Cela se fit sans peine car, ne plus protester, c'était acquiescer.

Et aujourd'hui, incroyablement, je m'aperçois que cette culpabilité implicite se mit à nourrir davantage encore l'autre, la vraie, celle qui ne m'avait jamais quitté.

Je me revois au fond de ce trou de puanteur où nous étions entassés... Entre deux bribes de conversation anodine et trois plaisanteries grasses, il m'arrivait de passer de longues heures en silence, recroquevillé dans mon coin. Obsessionnellement, je dressais alors le bilan de ma vie. Toujours le même, déplorable et envahissant au point de ne plus pouvoir l'extraire ni de ma tête ni de mon estomac.

Tout d'abord, j'étais né infirme et malingre comme pour me rappeler une faute commise en un autre temps... Rapidement privé de parents, j'avais ensuite vécu de basses besognes et de chapardages. Par lâcheté, je m'étais alors vendu en tant que bourreau jusqu'à mettre à mort le plus saint des hommes qui fût. Par lâcheté encore et par stupidité, je m'étais enfui de chez mon bienfaiteur de Capharnaüm, Maître Lucius. Ensuite, poussé par je ne sais quoi, j'avais, me semblait-il, gâché ma chance auprès de Jean dont les enseignements m'avaient dépassé. Rebelle, je m'étais avéré incapable d'apprécier le meilleur des vins pour l'âme ! Face à Sarah, la seule femme qui m'ait jamais un peu regardé, j'avais donné de moi une image assurément fadasse. Enfin, j'avais été assez idiot pour

qu'on m'accuse de meurtre et qu'on me laisse croupir dans un cachot, acceptant, qui plus est, mon sort.

Parfois, même dans ces moments d'angoissante rétrospective, je me voyais tellement prisonnier de mon propre sentiment de culpabilité que je me sentais également coupable de celui-ci, à force de lucidité. Le moteur de ce qui me rongeait était donc auto-suffisant, il se nourrissait de lui-même. Et lorsqu'en pleine nuit je me réveillais avec l'impression d'étouffer, le portrait que je me brossais aussitôt de moi était celui d'un raté. Je me voyais comme un raté d'autant plus absolu que je n'avais pas su voir ni saisir à leur juste mesure les fameux cadeaux de la vie dont Jean m'avait si souvent parlé.

Que fallait-il accuser en moi ? Ma tête, mon cœur, les deux à la fois... ou encore mon passé inconnu ? J'étais donc devenu coupable de ma culpabilité tout comme d'autres sont célèbres de leur célébrité, sans jamais rien faire qui signifiât quelque chose.

Mais le plus terrible dans tout ceci, c'est qu'au bout de quelques mois, je me mis à croire que vivre au fond de notre trou à rat collectif n'était finalement pas pire que de vivre ailleurs, au grand air. D'abord, je mangeais... bien que fort peu et ensuite je me disais que, de toute façon, même sous le soleil, j'aurais été captif de ma mémoire de médiocre.

Prisonnier de ma vie ! Jean et son rabbi, *le* Maître, avaient-ils donc définitivement eu raison lorsqu'ils parlaient à leur façon de la libération de l'être humain ? Je me souvenais de Jean et des autres évoquant leur recherche d'une libération *vers le haut*, en l'opposant à ce qu'ils appelaient une *échappée à l'horizontale*.

Même Sarah m'en avait parlé un soir, autour de ces résines que nous faisions traditionnellement brûler avant de prier en silence : « Tu te dérobes sans cesse, Nathan ! Cesse donc de te rejeter toi-même de ton propre cœur... Hier encore, tu n'as pas voulu de la place que quelqu'un te proposait à sa table. Elle était comme "trop belle" pour toi ! Pourquoi te refuses-tu l'accès à ce que la Vie - et derrière elle, l'Éternel - s'obstinent à t'offrir ? La Vie va se lasser, crois-moi ! Quand une porte se dessine puis s'ouvre, il faut la passer... et la passer vite car elle ne se représentera pas toujours ! Apprendre à s'aimer, cela demande un peu d'audace, au début. En manquerais-tu ? »

Bien sûr que j'en manquais ! Sous son éternel voile rose, Sarah avait eu mille fois raison. Elle avait posé le doigt sur l'une des lèvres de ma plaie. Elle identifiait non seulement mon manque de feu vital mais aussi mon rejet de celui-ci. Elle voyait, elle savait, que je cultivais personnellement mes impuissances, mes doutes et, en résumé, ma misère.

Un matin très tôt, cependant, poussé par une étonnante vague de lucidité, je me retrouvai éveillé avant les autres. J'éprouvai aussitôt le besoin de m'asseoir contre mon mur. Au-dedans de mon crâne était tracé une sorte de schéma sur un écran très clair. Tout me paraissait simple, d'évidence et presque limpide. Deux directions s'inscrivaient face à moi tels des chemins rigoureusement opposés et à l'intersection desquels je me trouvais exactement, comme Sarah dans son rêve. J'avais le choix... "On" me plaçait devant deux possibilités, pas trois...

Soit je continuais ma guerre et, par réaction, j'optais pour la dureté et même la méchanceté, soit je changeais radicalement d'attitude. Mais changer radicalement d'atti-

tude, cela signifiait *tout* revoir dans ma vie. Absolument tout ! C'était rayer de moi toute idée d'infirmité, tout rapport avec la moindre petitesse sclérosante, toute peur maladive, tout réflexe de jugement et... Et, en définitive, c'était faire table rase d'un ancien monde pour me lancer dans le vide. En avais-je la volonté ? En vérité, ce n'était pas simplement une question de volonté mais plutôt de Souffle, le Souffle étant cette Puissance inébranlable qui ne jaillit qu'à l'issue d'un profond labourage.

Bien sûr, oui, j'avais connu le labour de l'âme et de la chair. Je le connaissais encore... Mais étais-je allé jusqu'au bout de celui-ci ? Était-ce mon temps ? Étais-je, quoi que je fasse, bloqué entre les pages de mon destin ou pouvais-je espérer faire prendre à mon âme *le* raccourci libérateur ? Je ne savais d'ailleurs pas s'il existait, ce raccourci. Si le rabbi l'avait enseigné ainsi qu'on le disait, ni Jean ni Simon-Pierre ne se montraient d'accord pour le chercher dans la même direction ! Que faire alors ? Arrondir le dos et attendre le prochain coup de soc de la charrue ?

Étrangement, je me sentis serein au milieu de ces questionnements. J'oserais même dire qu'ils me procurèrent, ce jour-là, une forme d'ivresse. On aurait dit qu'un "nuage de quelque chose" venait d'éclater en moi, une "sphère de rien" dans laquelle j'avais été captif depuis toujours sans vraiment le savoir. Cette explosion silencieuse libérait une bouffée d'air frais, exactement comme au cœur des moments les plus magiques qu'il m'était arrivé de vivre en écoutant Jean. Ainsi, j'étais capable d'arriver ou, du moins, de toucher à *autre chose* par moi-même ! Se pouvait-il donc qu'une graine ait enfin germé dans mon être ? Une chose était claire, j'étais absolument

décidé à me guérir de cette maladie de la persécution que Sarah avait identifiée chez moi avec certitude.

À un moment donné, je me souviens que le chapelet de mes réflexions s'arrêta net. Le ronflement de certains de mes compagnons de cachot était devenu si envahissant qu'il ramenait mon regard à des considérations plus terrestres. Sans l'avoir décidé, je me mis donc à les regarder, tous ces hommes entassés pêle-mêle dans la noirceur nauséabonde de leur cellule.

À première vue, ils ne constituaient qu'une masse informe, lourde, impersonnelle et quasi animale. Pourtant, c'était des hommes, des êtres humains à part entière avec une âme qui pouvait pleurer au-dedans d'elle-même et un corps qui souffrait, certainement en silence, comme le mien. Je ne savais rien de ce qui les avait amenés là mais je m'en moquais bien... Victimes ou tortionnaires, peut-être les deux étroitement mêlés, je devais leur ressembler. Nous nous ressemblons tous, chacun à notre tour, dans la tragi-comédie de ce monde, tous prisonniers de nos horizons intérieurs.

Ce fut là qu'un premier vrai regard de compassion émergea doucement en moi, semblable au bourgeon d'un lotus qui sort de l'eau. C'était... doux!

Oui, l'espace de quelques instants, je pus les envelopper de compréhension et je me mis à les aimer, ces compagnons de misère. Peut-être leur présence ne ferait-elle que traverser le ciel de mon âme mais, au moins, elle y laisserait sa trace indélébile.

La compassion... Jean et son rabbi savaient... On ne pouvait en deviner la saveur tant qu'on n'y avait pas intimement goûté, tant qu'on ne s'était pas abandonné à elle, ne fût-ce qu'une seconde de vie.

En cette aube miraculeuse, le temps s'étira indéfiniment. On aurait dit que mes compagnons les misérables s'étaient mis d'accord en s'efforçant de prolonger leur sommeil afin de me laisser seul avec mes pensées et dans l'extase de ce sentiment nouveau qui m'envahissait.

Le charme ne se brisa que lorsque la trappe de notre geôle émit, comme chaque matin, son claquement sinistre et interrogateur. Une sorte de soupe glauque arrivait, au ras du sol, assortie de quelques galettes aussi dures que le bois. La journée commençait, en apparence identique aux autres.

Sur la terre battue, entre les petits amoncellements de paille, on s'étirait en grommelant et une odeur de fauve montait alors des corps engourdis. C'était le moment où, lorsque je le pouvais, je faisais couler sur mon visage un léger filet d'eau de la cruche que l'on venait de glisser au bas de la porte. *Mon* luxe !

C'est à l'issue de ce geste devenu presque rituellique que je m'aperçus de l'ampleur du changement opéré en moi. Bien que sorti de l'état de semi-béatitude dans lequel j'avais baigné un instant, je fus forcé d'admettre que je n'étais plus tout à fait comme avant. Inexplicablement, j'avais envie de sourire et de parler ! J'éprouvais même la surprenante sensation d'être capable de demeurer là, dans cette cellule, le restant de ma vie sans avoir réellement à en souffrir, pourvu que je puisse dire les choses, raconter... Du reste, c'était peut-être ce qui allait arriver... Plusieurs de mes compagnons assuraient vivre entre ces murs depuis des années, en attente d'un procès ou d'un jugement qui ne viendrait sans doute jamais. Deux d'entre eux étaient des zélotes et ne se berçaient pas d'illusions à ce propos. Mais cette idée ne m'effrayait pas...

Était-ce cela s'éveiller ? Était-ce pour cette raison aussi que le Maître avait, paraît-il, affirmé que Son véritable royaume n'appartenait pas à notre monde ? Et si j'avais commencé à en deviner la porte d'entrée ? J'exultais presque ! L'émerveillement devant ce que je venais de vivre et qui laissait de telles traces en moi fit que j'eus même envie de chercher avec douceur le regard de notre geôlier lorsque celui-ci se montra sous je ne sais plus quel prétexte.

Je comprenais enfin pourquoi je ne m'étais jamais intéressé à ce que les prêtres racontaient, à ce qu'on lisait dans les synagogues et, d'une manière générale, au Tout-Puissant. Le spirituel pour le spirituel ne m'avait aucunement concerné parce que je n'en voyais pas l'utilité, parce qu'il n'était à mes yeux qu'un jeu de croyances et de joutes oratoires qui ne nous soulageait en rien de nos souffrances et de notre mal d'être.

Je comprenais enfin qu'il fallait "vivre l'Esprit" pour en mesurer l'ampleur et la présence effective. Je savais maintenant, dans ma chair, ce que la puissance de cet Esprit pouvait signifier et surtout, surtout, le fait que celle-ci n'était pas un conte pour enfants ou naïfs mais une réalité qui changeait tout.

D'un coup, les divergences entre Jean et Simon-Pierre me parurent illusoires et sans importance. Oui, je touchais enfin à *quelque chose de majeur* ! La véritable quête de l'Infini ne pouvait se confondre avec une tentative d'évasion face aux aberrations de ce monde. Elle était, au contraire, le moteur d'une gigantesque et irréversible mutation.

Bien sûr, mon âme simple et inculte était alors totalement incapable de traduire cela en mots, mais il n'est pas

toujours besoin de phrases pour vivre l'essentiel, c'est-à-dire réintégrer un peu plus notre véritable nature. Il est tout autant de sages ignorants qu'il existe d'imbéciles savants...

- Eh toi, le boiteux ! C'était quoi ta vie avant de te faire prendre ?

La question, abrupte et presque agressive, me fit sortir brutalement du nouveau monde que je découvrais. Elle venait d'être lancée du bout de notre cellule par l'homme à l'épaisse barbe brune.

- Oui, c'était quoi ? reprit-il. Tu ne nous l'as jamais racontée. On finit par s'ennuyer ici !

Il disait vrai. Je n'avais jamais rien laissé transpirer de moi, ou si peu.

Ici, on parlait pour parler car personne ne semblait vraiment s'intéresser à personne. Exactement comme à l'extérieur, d'ailleurs, excepté qu'entre quatre murs cela se voyait parce que c'était du condensé de misère humaine, d'individualisme et d'égoïsme forcené. On voulait bien se dire compagnons et se supporter sur le même radeau... jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un fond de soupe à partager. Là, cela devenait chacun pour soi et malheur au plus faible !

- Alors, qu'est-ce que tu faisais ? reprit pour la troisième fois l'homme avec une pointe d'exaspération.

Je ne sais pas vraiment ce qui me prit, ni comment appeler ce qui me donna mon assurance mais la réponse jaillit de mes lèvres sans attendre.

- Moi ? J'étais avec ceux qui ont suivi le rabbi...

- Le rabbi ? Quel rabbi ?

- Jeshua !

L'homme, qui était l'un des deux zélotes de notre cellule, resta bouche bée tandis que je sentis tous les regards se tourner vers moi.

- Quoi ? fit-il enfin d'une voix plus terne.

- Eh bien, oui, voilà tout... Je l'ai bien connu le rabbi....

- Pourquoi nous a-t-il trahis alors ? Dis-nous... On les tenait, les Romains ! Si tout cela est arrivé, si je suis ici, c'est de sa faute... C'est lui le coupable !

Je ne répondis pas. Quelque chose me disait que je ne devais pas me laisser entraîner dans un tourbillon de polémique... Du reste, je n'avais aucune réponse, aucun argument à avancer. J'ignorais même exactement pourquoi le Maître avait été arrêté puis cloué sur son poteau. Jamais je n'avais vraiment compris ce qu'avaient parfois cherché à m'en dire les uns et les autres. Cela semblait si compliqué ! Tout ce que je savais, c'était que les prêtres et les Romains avaient été bien d'accord et que moi, deux jours avant la Pâque, j'avais été tristement là avec mon marteau et ma bêtise...

- Laisse-le, grommela alors mon voisin de droite, un homme grisonnant et aux mains étonnamment lisses.

Mais moi, je ne voulais pas particulièrement qu'on me laisse. Pour une fois que je devenais un peu intéressant et même un peu important ! Et puis... et puis, je m'en rends compte deux millénaires plus tard, il y avait surtout une force en moi qui voulait que je parle, qui voulait qu'avec mes pauvres mots je commence à raconter...

Je ne sais plus précisément comment tout cela se mit en place... Sans voir venir quoi que ce soit, je suis entré dans une sorte d'état second qui poussa la majorité de mes compagnons d'infortune à se rapprocher de moi.

Peut-être parce que ma voix était faible, comme pour une confidence, peut-être parce qu'il y transparaissait quelque chose qui m'était totalement étranger et dont je ne soupçonnais pas la puissance.

Toujours est-il que j'ai commencé à parler, à parler... J'étais si sûr de moi ! Dans le flot de mes paroles, je me suis alors inventé des journées, des semaines et des mois de marche à travers le pays dans le sillage du Maître, je me suis mis à rapporter ce que j'avais compris de Ses paroles, de ce qu'Il voulait et de ce qu'Il attendait de tous... pour la Libération. La véritable Libération !

En réalité, c'était Jean que je racontais... C'était mon chemin à ses côtés qui jaillissait de chacun de mes pores et qui me faisait retrouver ses mots et l'essence d'un enseignement que j'étais persuadé avoir oublié.

Cela dura jusqu'au soir, quand la faible lueur du jour qui venait jusqu'à nous se mit à décliner. Je me souviens que mon récit s'interrompit soudainement, comme si quelqu'un avait fermé une vanne en moi et réveillé d'un coup le petit Nathanaël qui s'observait et se jugeait constamment.

D'un peu partout dans la pénombre grandissante, j'entendis alors quelques « merci » prononcés avec gêne... Les plus beaux joyaux dont j'aurais pu rêver ! Chacun rampa enfin jusqu'à sa place et moi, je m'endormis de mon côté, au bord de larmes qui ne venaient toujours pas.

Chapitre X

Les prisons intérieures

Mes compagnons les misérables avaient vu juste... Les semaines et les mois passèrent sans que rien ne bougeât qui fasse évoluer notre condition. Pour l'extérieur, nous n'existions plus. L'espoir de retrouver l'air libre s'évanouit donc progressivement en moi tout comme il avait déjà été annihilé en eux.

Dans mon coin, toujours le même, on continuait étonnamment à vouloir m'entendre, bien que la soif d'apprendre vraiment laissât vite la place à une curiosité qui aidait à tuer le temps.

La notion d'être "différent" prenait là tout son sens et me faisait vivre. Ma différence à moi n'était plus un handicap, elle devenait la raison pour laquelle je pouvais me redresser devant les autres.

Quand on m'y invitait, je parlais donc du rabbi, de *mon* Maître, ainsi que j'osais finalement l'appeler. Et lorsque je ne me souvenais plus de ce que Jean m'en avait dit, je prenais plaisir à imaginer, j'inventais des paroles

reproduisant ce que j'avais cru comprendre. C'était... l'évangile selon Nathanaël !

Au début, évidemment, ce fut l'enthousiasme. Je vivais encore dans la fièvre de mon illumination tandis que les autres récoltaient, chacun à leur mesure, des graines d'espoir ou de rêve... Mais comme on le sait, les débuts n'ont de puissance que parce qu'ils sont justement les débuts. Après... il faut *le* Souffle, celui qui opère la métamorphose des profondeurs.

Trois bons mois s'étaient sans doute écoulés après l'événement que j'appelais intérieurement *mon aube miraculeuse* avant que je ne réalise que mes ailes avaient beaucoup moins d'envergure que je ne l'avais cru. J'arrivais au bout de mes petites histoires, de "mes" enseignements, réels ou imaginaires. Hélas, on me pressait de questions devant lesquelles je restais idiotement muet et qui me ramenaient à ce que je n'avais pas saisi, pas éprouvé, pas intégré. Mes insuffisances et mes contradictions me sautèrent alors au visage, les unes après les autres, jusqu'à ce qu'une nuit, je faillisse me noyer dans le fleuve de mes mensonges.

Je m'en souviens sous la forme d'un abominable raz-de-marée d'angoisse. Qu'étais-je devenu ? C'était absurde ! Je m'étais inventé une vie tandis que je n'étais qu'une montagne d'antinomies et de frustrations. Dans ma stupidité orgueilleuse, j'avais fait de moi une sorte de sage plus ou moins héroïque, en croyant pouvoir échapper à la vérité. Ma réalité voulait cependant que l'empreinte du bourreau soit dramatiquement scellée en moi...

Ce que je vécus fut alors terrible. Je devins un personnage consciemment double... Nous sommes tous doubles et parfois même triples dans nos aspects mais, lors-

que ce double visage devient constamment présent à notre conscience, la duplicité s'installe et fait des ravages. Oh ! je ne fis pas de ravages autour de moi, non... car malgré mon insignifiance, mon destin venait de me conduire à être semeur de réflexions. C'est moi-même et personne d'autre que je rongeai de plus belle !

Comment vivre éternellement parmi les paradoxes et les incohérences ? On peut parfois se persuader que c'est possible... Certains passent effectivement une vie entière à jongler entre leurs entrelacs en trichant jusqu'au bout. Il arrive qu'ils y parviennent... mais c'est sans se douter que la duperie envers eux-mêmes est un leurre total. L'homme que j'étais alors s'en aperçut cruellement au fond de son trou. Naviguant entre semi-vérités, vrais mensonges, dissimulations et omissions, il fit en sorte que la maladie de son âme - ou, du moins, sa faiblesse - s'incarne davantage.

Ainsi, mon estomac me fit-il de plus en plus souffrir... Étendu sur la paille, le visage contre *mon* mur, il m'arriva souvent et de façon croissante de passer de longues heures, recroquevillé, luttant contre la douleur et crachant un peu de sang.

- Je ne comprends pas, Nathanaël... me dit un jour mon voisin aux mains lisses. Ton Maître, si j'ai bien saisi, enseignait que l'âme avait le pouvoir de guérir ou d'empoisonner le corps. Toi qui L'as connu, qui L'a écouté, qui L'a aimé et qui ne cesse de nous En parler... ton âme doit être pure ! Pourquoi es-tu ainsi malade ?

Je ne répondis rien car ma réponse aurait été insupportable, pire à mes yeux que la mort elle-même. J'ignorais s'il suffisait d'avoir l'âme en paix pour ne pas connaître la maladie - Jean n'avait jamais affirmé cela - ce-

pendant, je savais dans quel état se trouvait la mienne. Elle se sentait coupable de tout ; pour moi, c'était celle d'un meurtrier, officiellement et officieusement ; celle aussi d'un falsificateur.

- Nathanaël... entendais-je régulièrement, Nathanaël... Tu n'en as pas encore une autre ?

Une autre, cela voulait dire une histoire de plus. Pas un enseignement de plus ! Une histoire de plus... J'en vins, par conséquent, à me persuader que le peu de bien que j'avais pu faire dans les débuts de ma "révélation" n'avait pas dû rencontrer une terre réellement fertile. Pour la plupart, je n'étais certainement qu'un conteur d'anecdotes. L'intérêt et le respect que j'avais su un jour susciter ne m'étant pas dus, il était normal que la vie me les retirât. J'étais puni et c'était tant pis pour moi !

Et lorsque je ressassais ces pensées au-dedans de ma tête et de mon estomac, je me disais que j'avais manqué ma chance. Oui, je l'avais bien eue ma chance, ce matin où je m'étais réveillé si léger, si lucide et ivre de compassion. En touchant l'âme des autres, j'avais alors caressé la mienne... Et puis voilà, par orgueil, le mensonge avait pris le dessus et tout grignoté, jour après jour ! La libération, ce ne serait jamais pour moi...

Ainsi fut ma vie pendant près de deux années... Sublime dans les mots que je m'efforçais de trouver pour maintenir mon image, mais atroce au sein de mon univers intérieur. Durant tout ce temps, trois de nos compagnons nous quittèrent, usés par la maladie et le dégoût de vivre... Trois hommes remplacés au fil des mois par quatre autres, tous "innocents" également, bien entendu. Je ne tardai pas à penser que le prochain à partir, ce serait tout naturellement moi. À vrai dire, cela ne m'effrayait pas.

Cette idée était devenue ma fidèle compagne lorsqu'un jour, mon nom résonna sèchement dans l'entrebâillement de la porte que notre geôlier venait de faire grincer.

- Alors ? Il n'y a pas de Nathanaël, ici ?

Croyant avoir mal entendu, je finis par me redresser.

- Tu es sourd ou quoi ?

Ce devait être cela, en effet. J'étais sourd à tout mouvement de vie.

- Allez, sors ! On veut te voir...

Mes pensées se figèrent et je me retrouvai bientôt de l'autre côté de la porte sans rien avoir compris, face à un légionnaire armé de son inévitable pilum.

Brandissant sa torche, le geôlier traça alors un chemin dans l'obscurité du couloir. Pressé d'avancer par le plat de la lance qu'un soldat appuyait sur mon épaule, je me mis donc en marche, les muscles endoloris et l'esprit abasourdi. Voulait-on m'exécuter ? Un froid terrible me gagna...

Après avoir gravi une série d'escaliers aussi étroits qu'humides, nous débouchâmes dans une petite cour intérieure dont l'un des angles était inondé d'une lumière aveuglante. Mon premier vrai rayon de soleil depuis une éternité ! Le légionnaire me poussa aussitôt vers la gauche.

- Arrête-toi là !

J'opérai docilement un quart de tour sur moi-même et je découvris une petite table derrière laquelle était assis un autre soldat. Celui-ci avait le nez penché sur un rouleau parcheminé voisinant avec ce qui ressemblait à un ensemble de sceaux.

- Ainsi, c'est toi, Nathanaël ? bougonna-t-il sans même me regarder et en cherchant un stylet entre les sceaux.

Non... Pas encore cette phrase ! Je me mis à trembler. J'avais si peur et il faisait si froid !

- Surtout ne me réponds pas... continua l'homme d'un ton tout aussi méprisant que las. Nathanaël, fils de Zébédée, le tailleur de pierres... C'est bien cela ?

- Oui, c'est lui, je le reconnais...

Une voix venait de jaillir du clair-obscur, derrière une colonne de pierre. Quelqu'un fit trois pas, juste assez pour que j'aperçoive sa silhouette, puis son port de tête... et enfin son visage.

Maître Lucius ! C'était Maître Lucius ! Il m'avait retrouvé... Je crus que j'allais avoir un malaise. C'était cela, il m'avait retrouvé pour me punir de ma lâcheté et de ma fuite, pour se venger. Comment avait-il fait ?

- Regarde-moi, Nathanaël... Tu me reconnais ?

Impossible de faire sortir un son de ma gorge... Je ne sais même pas si ma tête parvint à esquisser un oui. Je me souviens seulement de n'avoir rien pu faire d'autre que de baisser les yeux tout en continuant à claquer des dents. Je me voyais perdu, prêt à courber l'échine devant toutes les accusations du monde.

Pendant un long moment, je sentis que Maître Lucius me toisait. Finalement, il laissa échapper un soupir sonore et déclara :

- Amenez-le-moi à côté...

Le pilum vint à nouveau se placer sur mon épaule et je me retrouvai sans ménagement au centre d'une pièce carrée, une sorte de parloir pourvu d'un simple banc de

bois et dont les deux issues étaient gardées par un centurion.

- Assieds-toi... fit Maître Lucius tout en me précédant dans le geste qu'il m'ordonnait. Je ne veux pas savoir ce qui t'a amené là, continua-t-il tandis que mon regard se rivait aux dalles du sol. Je ne veux pas le savoir... parce que je sais trop bien comment les choses marchent ici... et parce que je ne te crois pas mauvais.

Sous le flot de l'émotion, ma gorge chercha soudainement à se déverrouiller.

- C'est vrai, Maître, ce n'était pas moi... Je vais vous raconter...

- Tais-toi ! fit-il sèchement. Je n'ai pas besoin de tes explications... Épargne-moi tes histoires. Ça ne m'intéresse pas...

Maître Lucius se leva alors brusquement et commença à faire quelques pas dans la pièce comme pour venir à bout de sa colère ou de sa propre émotion.

Les yeux toujours cloués au sol, je l'entendis finalement revenir vers moi et reprendre place sur le banc. Le ton de sa voix n'était plus le même.

- Écoute, Nathanaël... C'est assurément l'Éternel qui a voulu que je te retrouve. Je ne te cherchais pas... Voilà presque une année que le Procurateur m'a chargé de quelque lourde responsabilité ici. Hier, en consultant les tablettes, j'y ai trouvé un nom qui te ressemblait... fils de Zébédée. Alors, j'ai voulu savoir...Tu es parti si vite !

- J'avais peur...

- Tais-toi donc... Je te l'ai dit, je n'ai pas besoin de tes justifications. La façon dont tu as mené ta vie t'appartient. Chacun détient sa propre vérité... Je veux juste sa-

voir où tu en es et pourquoi la Vie me fait te retrouver entre ces murs. Montre-moi enfin tes yeux, Nathanaël...

Je n'ai rien compris à ce qui se passait mais, en cet instant précis et, sans doute pour la première fois, j'ai cru qu'un tel geste était possible et bon. Oui, bon...

Alors, lentement, presque sans hésiter, j'ai commencé à redresser le menton puis à lever les paupières, jusqu'au bout... jusqu'à ce que mes yeux découvrent les deux prunelles claires de Maître Lucius. J'avais osé ! Je ne sais de quoi j'avais l'air - digne ou pitoyable - mais mon ancien maître, lui, ne bronchait pas. Il auscultait mon âme. Peut-être y voyait-il des images que je n'y soupçonnais pas moi-même, peut-être y lisait-il à sa façon les pages d'un temps passé ou à venir... Si Maître Lucius n'était pas encore un sage il était, à l'évidence, un véritable être humain.

- Attends-moi un instant, fit-il enfin sans rien laisser filtrer de ses pensées.

Sur ce, il rajusta énergiquement sa toge puis je le vis passer le seuil de la pièce après avoir murmuré un mot à l'une des deux sentinelles. Un lourd silence tomba alors dans le parloir, me laissant seul et perdu avec ce froid intérieur qui me figeait le corps et l'âme. Que se passait-il ? Si j'en avais eu la force, je suis persuadé que j'aurais prié pour que rien ne change une fois de plus dans ma vie, pour qu'on me ramène dans ma cellule, que j'y retrouve mon coin et que je cesse enfin d'y respirer. Il fallait qu'on me laisse tranquille ! J'en avais assez du soc de la charrue !

Un long moment s'écoula ainsi, parfois ponctué par le roucoulement d'une tourterelle qui chantait ses amours au soleil, dans la cour. Mon regard glissa d'un garde à

l'autre... Ceux-là n'étaient rien d'autre que des statues bardées de cuir et de métal. Je préférais encore ma misère à la leur...

Lorsque la silhouette de Maître Lucius réapparut dans la découpe de la porte, mon cœur battait à tout rompre. Je m'attendais à tout sauf au meilleur, conformément aux "plis d'âme" que j'avais cultivés depuis ma naissance.

- Allez, suis-moi, fit-il d'une voix grave. Tout est réglé...

Que dire du regard stupide que je dus alors poser sur Maître Lucius ? Je ne comprenais pas... Voulait-il dire que j'étais libre, que je pouvais partir ?

Comme je ne bougeais pas, l'un des gardes vint me saisir le bras et me poussa devant lui afin que j'emboîte le pas de mon bienfaiteur qui était déjà sorti de la pièce.

- Allez, presse-toi ! entendis-je à l'autre bout de la cour.

Mais moi, j'avais l'impression de ne plus savoir marcher et le soleil me brûlait tellement les yeux ! Tant bien que mal, tout en boitillant atrocement, je parvins malgré tout à franchir une interminable série de portes dans l'ombre de Maître Lucius, cependant qu'un centurion me talonnait de près.

Bientôt, ce fut au tour du grand portail de la forteresse Antonia d'être franchi. L'air libre, la chaleur, les odeurs de la vie...

Du haut de son cheval harnaché aux couleurs de Rome, mon libérateur me regardait. Aveuglé et humant douloureusement le vent, je devais lui faire songer à un fauve blessé à peine sorti de sa tanière. Je me souviens que c'est du moins l'image que j'avais de moi avec ma barbe hirsute de plus de deux ans et mes cheveux poisseux.

- J'imagine que tu ne sais pas où aller...

Trop abasourdi pour trouver le moindre mot, je fis signe que non. Bien évidemment. En vérité, je n'avais jamais été plus seul, sans même la moindre idée de refuge en tête. J'étais vide, juste suffisamment vivant pour ressentir encore la douleur tenaillante de mon estomac. Il fallut que je crache... et une petite tache de sang macula le sol de l'esplanade. Apparemment impassible, Maître Lucius ne fit aucun commentaire. Comme pour se forcer à tourner une page et passer à autre chose, il grommela simplement :

- Je connais une taverne là-bas, au bout de la ruelle... On peut s'y laver... Y prendrais-tu un bol de bière ?

C'était fou ! Qu'avait-il à vouloir me sauver, ce Romain ? J'ai le souvenir d'avoir été presque en colère de sa proposition. J'étais prêt à mourir au fond de toutes mes prisons, moi ! C'était décidé, à petit feu... J'allais être enfin tranquille... Alors pourquoi ? Pourquoi s'acharner à me faire vivre ?

Puisque je ne donnais pas mon avis, Maître Lucius s'en passa. Nous nous retrouvâmes donc bientôt tous deux assis à une table basse, à l'ombre d'un porche. Autour de nous, le vide se créa sans se faire attendre... Était-ce lui, avec sa toge de dignitaire, qui le provoquait ou moi, avec ma puanteur ? Mais mon questionnement n'allait même pas jusque là ! Il était exclusivement centré sur ma personne, sur mon malheur et sur la vie qui s'entêtait à ne pas vouloir me lâcher.

À la première gorgée de bière, je me rendis compte à quel point mes mâchoires étaient serrées. Oui, j'étais furieux, furieux et souffrant. Et maintenant, Maître Lucius allait sans doute me dire à son tour que j'avais de la chan-

ce ! Je ne voulais plus l'entendre, ce mot-là... Il n'était bon qu'à fabriquer des béats, des illuminés ou à les endormir un peu plus.

D'abord, cela n'avait aucun sens ! Endormir, réveiller... Il y avait trop longtemps que je me balançais entre les deux, « aiguillonné par mon destin » comme aurait prétendu Jean. Ah, quel beau destin, oui ! Il était temps qu'il me laisse en paix, celui-là ! Quand on n'espère pas, au moins, on ignore ce qu'est la déception, la torture du désespoir. Tel était donc mon triste état d'esprit, face à Maître Lucius.

Celui-ci, droit sur son banc, ne me quittait pas des yeux tout en buvant à grandes gorgées son bol de bière.

- Je connais un homme à l'autre bout de la ville... enfin, un peu plus loin.

Je levai le menton...

- Il a besoin de quelqu'un... Tu ferais peut-être l'affaire.

Le Romain avait dit cela d'un air si anodin qu'une parcelle de mauvaise humeur se détacha de moi. Ainsi, il n'avait pas l'intention de me forcer à retourner avec Raffie et les autres et de m'emprisonner un peu plus avec son pardon et sa fatigante bonté...

Quelques heures plus tard, sommairement lavé et rasé, j'étais déjà dans une vaste demeure, quoique modeste, à quelques milles de Jérusalem, un peu en retrait de la route serpentant vers Bethléem.

- Voici tes nouveaux maîtres... s'ils veulent bien de toi, me dit Maître Lucius en me présentant ceux qui vivaient là, un homme et sa femme, tous deux fort avancés en âge.

Lui, Isaac, était totalement aveugle. Quant à elle, Séphora, elle ne valait guère mieux car ses jambes lui permettaient à peine de marcher. Dans la cour, auprès d'un brasero, j'avais déjà aperçu un jeune garçon en haillons. C'était lui qui effectuait les menues besognes leur permettant de vivre. Manifestement, il ne leur suffisait plus et je tombais à point.

Dans tout cela, moi, je n'avais toujours rien manifesté, ni un oui, ni un non, et probablement pas même l'ombre d'un sourire. Avais-je le choix ? C'était le seul chemin qui s'offrait.... J'aurais dû être heureux qu'il en existât un mais j'étais trop souffrant pour l'apprécier.

- Il est malade ? demanda Séphora en m'entendant tousser.

Pour toute réaction, Maître Lucius me pria de sortir quelques instants de la pièce où nous nous trouvions. Il avait à parler... Je me traînai donc jusque dans la cour, aussi loin que possible du jeune garçon qui attisait ses braises. Il faisait chaud et je ne trouvais pas ma place... Les trois oliviers qui jouxtaient la maison projetaient sur la poussière du sol une ombre si légère que je ne songeai même pas à m'en rapprocher.

- Tu t'appelles comment ?

Je fus bien obligé de tourner la tête... C'était le garçonnet qui s'adressait à moi. J'aurais préféré qu'il me laissât tranquille... J'avais si peu envie de parler !

- Tu vas rester avec nous ?

- Aucune idée...

- Si tu es de la famille, c'est sûr qu'ils voudront de toi...

- De la famille ?

- Eh bien oui, quoi... Tous ceux qui passent ici disent qu'ils sont de la famille... Celle du rabbi... Tu sais, celui qu'ils ont cloué, il y a trois ou quatre ans... Peut-être plus... J'étais trop petit. Ils ne parlent que de lui...

Je garde toujours en mémoire le regard que j'ai alors porté sur l'enfant. Il était, je crois, fait de tant de choses et de sentiments contradictoires qu'aucun mot ne me vient aujourd'hui pour le traduire. J'étais suspendu dans le vide, ne sachant si je devais maudire ou glorifier l'instant présent.

- Alors, tu en es ?

- Cela doit être cela, oui... répondis-je sans réfléchir comme si quelque force étrangère à moi avait glissé subrepticement ces mots sur mes lèvres.

- C'est ce que je me disais... C'est dans tes yeux... Vous avez tous les mêmes. Tu connais Jean ? C'est lui qui m'a appris à regarder ceux qui passent ici.

Cette fois, mon sang se figea et je fus contraint de m'asseoir sur le muret du jardin.

- Jean vient ici ?

- Ça lui arrive, oui... Surtout depuis un an. Ils se réunissent autour de lui et ils parlent. Tu l'as connu le rabbi, toi ?

- Non... Jamais vu...

C'est le moment que choisit Maître Lucius pour sortir de la demeure. J'eus la certitude qu'il me sauvait là d'un tourbillon de pensées dévorantes.

- Nathanaël ! Viens ici... Marchons un peu, veux-tu ?

Mon corps me faisait mal mais je préférais encore en subir les douleurs plutôt que d'affronter les replis de mon âme. Trop de larmes jamais nées, trop de souvenirs trop mystérieux ou trop lourds !

L'instant d'après, j'étais aux côtés de Maître Lucius, claudiquant le long du sentier approximatif qui se faufilait entre les buissons, derrière la maison. Peu importait le soleil, j'étais déjà brûlé...

L'air toujours aussi grave, le Romain coupa court à mes interrogations en me dressant aussitôt la liste des tâches qui me seraient assignées. Tirer l'eau du puits, entretenir un carré de terre, réparer le toit, l'enclos des moutons, cueillir les olives en leur temps ainsi que cent autres choses. Pour les repas, ce serait le jeune garçon qui s'en chargerait, il en avait l'habitude...

- Je leur ai dit que... que tu L'avais connu, toi aussi, ajouta-t-il. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

J'hésitai un instant puis je lâchai enfin un oui tremblotant.

- Alors, ça va... Je te laisse à ta nouvelle vie.

- Mais, pourquoi...

- Pourquoi quoi, Nathanaël ?

- Pourquoi faire tout cela pour moi, Maître Lucius ?

Le Romain détourna un instant son regard de ma direction comme s'il était soudainement gêné.

- Je ne sais pas... Je dois le faire. Je fais juste ce que le rabbi m'aurait demandé de faire. Et puis... J'ai peut-être une dette, qui sait ?

Je me souviens être resté sans voix puis, m'arrêtant dans les broussailles, avoir cherché à forcer le regard de mon ancien maître.

- Eh bien oui, quoi ! fit-il. Nous avons tous des dettes, n'est-ce pas ? Ce n'est pas à toi que je parle, Nathanaël... C'est à ton âme. C'est toujours à elle que je me suis adressé... depuis le départ. Ton nom n'est rien d'autre qu'un masque tout comme le mien en est un autre.

Nous vivons tous sous des masques en ce monde... Il faut enfin que tu comprennes cela ! Il y en a de plus légers et de plus joyeux que d'autres mais c'est tout. L'important est de ne jamais oublier que c'est toujours derrière eux que nous nous tenons dans notre véritable vérité. Saisis-tu cela ?

- Je crois, dis-je, sans trop savoir si je voulais avant tout lui faire plaisir ou si j'avais vraiment compris. Mais... mon masque à moi, continuai-je aussitôt avec la vague intention de me plaindre.

- ... est exactement celui qu'il te fallait ! La vie que l'Éternel fait couler dans nos veines est d'une exactitude incroyable, Nathanaël. Elle dessine avec précision l'itinéraire qui est bon pour chacun. Inutile, donc, de te rebeller contre elle ! Change plutôt le regard que tu poses sur ta route, alors tu découvriras que ton masque peut sourire. Nous avons tous un destin, vois-tu, mais celui-ci ne signifie pas une fatalité. Il est... une nécessité, une nécessité faite de cent mille opportunités à l'intérieur desquelles il t'appartient de bouger.

- Oui mais, si tu savais, Maître Lucius...

- Arrête, Nathanaël ! Chacun de nous est à sa place parce que chaque place offre à celui qui l'occupe sa juste mesure de ferment. Je ne te dirai rien de plus... À toi d'en faire ce que tu veux. Tu peux continuer à te plaindre et à tisser la trame de tes propres déconvenues, tu peux quitter ce monde demain matin en décidant de couver tes aigreurs jusqu'au prochain masque dont tu pourras disposer... ou, au contraire, tu peux dire oui à chaque instant qui passe.

Dire oui... Sans autre commentaire, Maître Lucius me laissa avec ce défi et cette énigme. Après qu'il m'eût

poussé devant lui, il décida qu'il était temps de rejoindre mes futurs maîtres sous leur toit, mon travail devant débuter sur l'heure.

Nos adieux ne furent pas longs. Sous l'ombre timide des oliviers, le Romain m'adressa en toute simplicité un large sourire tandis que je bredouillais je ne sais quoi, puis il enfourcha paisiblement son cheval. Du haut de celui-ci, il m'adressa pourtant encore trois mots.

- J'allais oublier... C'est au sujet de Raffie... Tu te souviens ? Eh bien, elle est partie... Aie une pensée pour elle...

Maître Lucius tira alors énergiquement de côté la bride de sa monture, passa le muret d'enceinte et disparut dans la poussière du chemin. Jamais plus je ne le revis.

- Nathanaël... La cruche est à nouveau vide. Commence par aller au puits...

Du dedans de sa demeure, la voix plaintive de Séphora venait déjà me rejoindre.

Voilà... Une autre vie débutait, puisqu'il le fallait bien. Sur combien de temps s'étirerait-elle ? Je préférais ne pas y penser, tout étonné que j'étais de me trouver là avec des inconnus, à la fois libre et prisonnier, à la fois « riche et pauvre de moi-même » ainsi qu'aurait dit Jean.

Dire oui ! Cela signifiait quoi, dire oui ? Tout accepter ? Remercier mon corps qui se délabrait ? Bénir mon état de servitude quasi congénital ? Applaudir à mes mensonges ?

Quoi qu'il en fût, je ne parvins pas à le prononcer, ce oui ; je m'y pliai seulement, en silence. Et c'est ainsi que débuta la ronde qui allait me faire œuvrer du puits aux champs, des champs à la bergerie et de la bergerie au toit qui prenait l'eau. Elle était si loin, cette aube miraculeuse

dans l'écrin de laquelle je m'étais soudain senti *autre*, délivré de moi-même et pourvu d'ailes capables de me faire oublier les murs de ma prison…

Je vois seulement aujourd'hui à quel point Isaac et Séphora se montrèrent bons pour moi. Leur patience tout autant que leur compassion devaient être mises à rude épreuve avec l'humeur morose, voire ténébreuse dont je ne me départissais que rarement. Nul ne distingue la bonté d'autrui et les cadeaux de la vie dès lors qu'il se centre exclusivement sur lui-même. Comme tant d'hommes et de femmes qui se débattent sur leur trajectoire depuis le commencement des Temps, j'étais incarcéré dans mon égoïsme, survivant juste par le souvenir de quelques heures idéalisées et toujours incapable de saisir l'instant présent. Il devait pourtant exister des portes au cœur de cet instant ! Je le savais, j'y avais goûté… J'en avais entr'ouvert une, un matin de folie sacrée ! Alors pourquoi, pourquoi s'était-elle refermée, me laissant plus isolé encore et comme en état de manque permanent ?

Ainsi, souvent en ce temps-là, les soirs après mes longues journées de labeur dans la poussière, je me surpris à m'adresser au Tout-Puissant. Presque à voix haute, je m'en prenais à Lui, je L'injuriais. Pourquoi m'avait-Il laissé approcher l'espoir et la Lumière si c'était pour ensuite me les ôter ? Pourquoi m'avoir pourvu de si peu de force et d'intelligence ? Tout n'était qu'injustice… Je me souviens Lui avoir même hurlé que je Lui crachais au visage. Seulement voilà, avait-Il seulement un visage et *Qui* était-Il ? Je Lui reprochais aussi ce que j'appelais Sa malignité et Sa cruauté.

En réalité, c'était les poubelles de mon âme que je vidais ainsi. Il le fallait, je le comprends aujourd'hui.

Deux mille ans m'auront été nécessaires pour admettre qu'on ne bâtit rien sur du sable et que, tant que nous n'aurons pas calciné en nous ce qui n'est pas nous, aucun portail de paix ne pourra être définitivement franchi.

Voilà pourquoi la Vie met systématiquement en scène et avec le talent d'un orfèvre tous les éléments qui nous poussent à bout en pointant du doigt *notre* problème fondamental. Voilà pourquoi, enfin, elle est si impitoyable dans son fonctionnement, nous forçant à réagir dans l'unique but de nous réformer, quelle que soit la nature de l'épreuve infligée.

Tandis que mon âme était plus que jamais dans les douleurs d'un accouchement qui ne venait pas, tandis que je me voyais avorter des bribes d'espoir qui m'avaient un jour effleuré, les visiteurs ne cessaient de défiler chez Isaac et Séphora. Par groupes de deux ou trois, par dix ou par vingt, ils faisaient halte, entamaient de grandes discussions sous les figuiers en arrière de la maison puis repartaient, parfois après avoir passé la nuit.

Moi, je ne voulais rien savoir de ce qu'ils disaient. Ils m'auraient encore séduit en semant de belles paroles dans mon cœur, j'aurais été ébloui et l'ombre de ce clou que j'avais un jour planté aurait achevé de me torturer.

Mais avant tout, je craignais une chose, c'était que Jean ne passât par là. Je nourrissais une peur terrible de le rencontrer. Lui qui m'avait porté à bout de bras pendant de si nombreux mois, je le voyais presque comme un ennemi. Il m'avait offert... trop de soleil et je lui en voulais pour cela. Trop, c'était comme pas assez. L'excès avait appelé le gouffre et le gouffre était arrivé ; je m'étais retrouvé seul face à moi-même, prenant mon balbutiement de souffle pour *le* Souffle.

Mais évidemment, il semble que le fait de redouter un événement soit toujours un artisan de la concrétisation de celui-ci. Ce que je craignais arriva donc. Jean finit par franchir, un soir, l'enceinte de la demeure d'Isaac et de Séphora. Occupé à ramasser quelques pierres destinées à réparer un muret, je ne le vis pas s'approcher.

Le soleil était déjà bas à l'horizon des collines de Judée et j'étais penché vers le sol, la tête vide et l'estomac douloureux.

- Eh bien, je te retrouve enfin, Nathan !

Comment dire le choc de l'arrivée de Jean à cet instant ? Je dus certainement avoir l'air le plus hébété du monde car Jean éprouva le besoin de me demander si je le reconnaissais. Comme si j'étais pris en faute, peut-être à l'image d'un enfant qui aurait fugué, je me souviens m'être relevé brutalement puis avoir à peine laissé glisser de mes lèvres un timide oui.

Oui, bien sûr, que je le reconnaissais ! Quelques rides en plus au coin des yeux, les cheveux un peu moins longs, c'était bien Jean. Il avait toujours le même feu dans le regard, si brûlant et si tendre... C'était lui qui m'inquiétait ! Étonnamment, Jean n'avait aucun compagnon avec lui. Il était venu seul de Béthanie, annonça-t-il aussitôt. Isaac et Séphora étaient de vieux amis et... Là, sa voix se tut un instant et adopta un autre ton.

- ... Et j'ai entendu dire que tu étais ici, Nathan.

- Moi ?

Jean se mit à rire comme si je lui avais raconté la dernière histoire qui courait sur les Romains.

- Tu es parti si vite la dernière fois... Nous n'avons même pas eu le temps de terminer notre discussion !

Et sur ce, son rire reprit tandis que je commençais à paniquer à l'idée de ne pas trouver d'excuse afin de m'éloigner de lui.

Mais Jean était de ceux dont l'âme est une oreille sachant écouter les silences. Sans me tourmenter davantage, il posa l'une de ses mains sur mon épaule, ainsi qu'autrefois, puis se dirigea vers la maison.

Fort heureusement, je ne fus pas convié au repas du soir comme il m'arrivait parfois de l'être. Flanqué du garçonnet qui avait en charge le réduit servant de cuisine, je me retirai au pied d'un arbre afin d'y manger ma soupe de pois chiches et mon morceau de pain.

- C'est pour toi qu'il est venu, tu sais ! Ce n'est pas rien... Il l'a dit à Maître Isaac tout à l'heure ; je l'ai entendu.

Il fallut que le lendemain naisse et que mon cœur s'apaise un peu avant que je n'intègre le sens des paroles du jeune garçon. La nuit avait été agitée pour moi et je m'étais levé aux premières lueurs du soleil. Je voulais respirer l'air frais qui circulait dans le vallon et en terminer avec les pierres tandis qu'il ne faisait pas trop chaud. Ensuite, je m'en irais vers le champ et puis...

Cependant, c'était sans compter sur Jean qui avait ses habitudes que j'avais oubliées. En passant devant la bergerie, le visage encore fraîchement aspergé de l'eau du puits, je vis qu'il était dans l'enclos, les bras croisés, comme s'il m'attendait sans s'en cacher.

- Allons-nous dans les collines comme autrefois, Nathan ?

Voilà, cela recommençait... Jean voulait me reprendre à son piège ! Par bonheur, pensai-je, mon argumentation

était toute prête et, pour une fois, absolument véridique. J'avais du travail à accomplir et des maîtres à satisfaire...

- Sois tranquille... J'en ai parlé à Isaac, hier soir. Je lui ai dit qu'il fallait qu'on se voie un peu. Alors, nous avons la journée... Ton mur attendra bien jusqu'à demain !

Je dus devenir blême. Face à Jean et à son sourire désarmant, impossible de réagir. Et j'étais si loin de réaliser le privilège que la Vie m'accordait ! Celle-ci est ainsi faite qu'elle nous permet parfois de côtoyer les plus grands êtres sans que nous ayons conscience de la rareté des instants qui nous sont offerts. Tout réside dans l'ouverture. L'ouverture, c'est l'accueil et c'est déjà la manifestation de la gratitude.

Aujourd'hui, je crois avoir compris que le simple fait de savoir manifester de la reconnaissance envers cette force que nous appelons la Vie constitue l'élément déclencheur qui nous permet de mieux capter sa magie quotidienne. Nous découvrons alors le miracle des rencontres et des événements qu'elle met parfois en scène afin de nous mener à un point précis... juste là où nous sommes attendus.

Les bras ballants et les récriminations emprisonnées au fond de la gorge, je me mis donc à suivre Jean parmi rochers et broussailles. Tout mon corps me faisait mal et j'ignorais si notre marche serait longue. À mon questionnement pour savoir où nous allions, Jean avait laconiquement répondu un « Tu verras bien » qui m'inquiétait. S'il avait à me parler, pourquoi ne le faisait-il pas là, sur le champ, au lieu de me faire transpirer dans la caillasse ?

En coupant à travers les collines, nous rejoignîmes bientôt un chemin emprunté par des chariots et des ânes

puis nous abandonnâmes celui-ci pour nous enfoncer à nouveau en pleine nature avec, pour seuls points de repère, des petites crêtes rocheuses semi-arides et blanchies par le soleil.

Je n'avais pas la moindre idée de la finalité de notre escapade mais, malgré mon anxiété, je parvins à me laisser gagner par la délicate et enivrante senteur des collines. Elle traduisait la liberté du vent...

Arrivé au sommet d'une butte, Jean s'arrêta un instant afin de me laisser reprendre mon souffle.

- Dis-moi, Nathanaël, c'est quoi, ta maladie ? fit-il tout à coup alors que j'épongeais mon front avec la manche de ma tunique.

- Ma maladie ?

Jean avait médité sa question, c'était sûr, car il me dévisageait avec une acuité calculée.

Naïvement, je portai ma main à l'estomac.

- C'est là que j'ai mal, tu le sais bien...

- Non... Ce n'est pas ce que je te demande... Je veux dire... Ta vraie maladie, celle que j'ai toujours vue dans tes yeux, Nathan, celle dont tu n'as jamais accepté de me parler.

Mon cœur me donna une fois de plus l'impression de vouloir s'arrêter. Ça y était... Jean recommençait ! Je n'avais plus rien à lui dire, moi ! Rien d'autre à lui faire comprendre que ma lassitude de vivre et le dégoût de mon insignifiance... Mais cela, il devait déjà le savoir aussi !

- Je m'en retourne chez Isaac... rétorquai-je aussitôt en me levant de la pierre qui m'avait appelé l'instant auparavant.

- C'est cela, fais demi-tour, comme toujours ! Continue à te fermer les yeux ! Ça ne te fatigue pas ?

- Justement, oui, je suis fatigué ! Je n'ai rien demandé à personne, moi ! Laisse-moi vivre tranquillement...

- Mais regarde-toi, Nathanaël ! C'est quoi, vivre tranquillement pour toi ? Continuer à traîner ta tristesse en mangeant la même soupe tous les soirs jusqu'à ce qu'un jour, tu te couches pour de bon ? Non, je ne peux pas croire que ce soit cela que tu es venu chercher en naissant en ce monde... sinon, tu aurais un peu de feu dans le regard. De quoi souffres-tu, dis-moi ? Qu'est-ce que tu te reproches ?

Jean se planta alors droit devant moi et réitéra sa question avec une telle détermination et une telle puissance que je pris celles-ci pour de la violence.

- Qu'est-ce que tu te reproches, Nathan ?

- De vivre ! lui lançai-je comme une gifle désespérée.

- Ça, je le sais... C'est le pourquoi que je veux connaître !

- Ça ne regarde que moi...

- Écoute... Lorsqu'une feuille se détache d'un arbre, crois-tu que cela ne concerne pas l'arbre tout entier ? Lorsqu'on abat un arbre, n'est-ce pas la forêt qui s'en trouve modifiée ? Et lorsqu'enfin, on détruit une forêt, ne penses-tu pas que c'est la nature dans son ensemble qui en est touchée ? Tout communique et nous sommes tous liés, Nathanaël, mon ami. Ainsi, apprends que personne ne souffre sans que la Terre entière n'en éprouve elle-même de la douleur... Oui, ta souffrance me touche et me concerne !

Mais écoute encore... Tu t'imagines sans doute que ta vie est à jamais marquée d'une lumière sombre... Au-

jourd'hui, cependant, il est temps pour toi de comprendre que cette même lumière, qui est précisément le moteur d'épuration de ton âme, sera un jour l'initiatrice de sa libération totale.

Remercie, Nathan ! Abandonne ta fausse humilité ! Déshabille-toi de ce subtil orgueil qui fait de toi une victime isolée du reste du monde et à jamais incomprise ! Et puis aussi... desserre les mâchoires de chacune des fibres de ton corps. C'est là que tout peut commencer. Si tu t'obliges au sourire, c'est un nouveau monde que tu invites ! Alors... Peux-tu me dire maintenant ce que tu te reproches ?

Jean avait prononcé ces derniers mots avec une telle douceur dans la voix que la secousse par laquelle il venait d'ébranler tout mon être s'estompa à l'instant.

- Je ne sais pas si je suis une victime, Jean, balbutiai-je alors, mais il est certain que je suis...

Le mot qui aurait voulu jaillir resta bloqué en arrière de mes lèvres, se réfugia dans ma gorge puis retomba comme un poids mort au creux de ma poitrine. Cela me fit baisser les yeux.

- Allons, reprit Jean, je pense qu'il vaut mieux avancer. Il y a encore du chemin à parcourir...

Et, en effet, nous marchâmes encore une bonne heure parmi les herbes rases et les ronces, apercevant parfois de petits troupeaux de moutons. Notre conversation, quant à elle, s'était faite anodine, à l'initiative de Jean, bien entendu, ce qui me soulagea.

Enfin, nous arrivâmes en surplomb d'un repli de terrain qui cachait l'une de ces petites grottes dont la région se montrait riche et dont les bergers faisaient souvent leur demeure. L'entrée de celle-ci était à demi effondrée. On

y avait toutefois élevé quelques murs de pierres sèches afin de lui donner, malgré tout, un air habitable.

- C'est là que nous nous arrêtons, annonça gaiement Jean en tendant le bras dans sa direction.

Après quelques enjambées, nous fûmes à l'entrée de ce qui était, de toute évidence, un bien modeste abri. Il y avait là deux enfants en bas âge qui jouaient avec des pierres et quelques morceaux de bois. En nous apercevant, ils se réfugièrent aussitôt dans la pénombre.

- Ruth ?

La voix de Jean résonna dans le creux de terrain comme celle d'un habitué au lieu. Une jeune femme, toute en retenue et vêtue de bleu sombre apparut alors dans l'embrasure de ce qui servait de porte à la grotte.

Elle nous salua, la main sur le cœur, avec une grande timidité puis nous fit signe d'avancer sous son toit, au cœur même du rocher.

Il y faisait si sombre que mes yeux mirent longtemps à s'accommoder, me donnant brusquement l'impression de pénétrer dans un autre monde, celui d'une nuit éternelle.

Je me souviens que cette sensation me fit plaisir ; je la trouvais rassurante... Très souvent dans ma vie, en effet, j'avais remarqué que la pénombre allait dans le sens de mon âme cependant que la lumière du grand jour me rendait plus insécure. Je me sentais donc apparenté à l'ombre comme si sa présence pouvait me soulager de mes maux. En réalité, elle ne faisait que creuser plus sûrement en moi les sillons de l'infortune. À l'image de la pluie qui fait corps avec certains paysages, je l'avais régulièrement appelée, y reconnaissant une partie de moi-même. Je sais aujourd'hui qu'il me fallut des vies pour me défaire de

son ancrage dans les cellules de mon âme et pour n'y voir que la matrice nécessaire à certaines étapes de notre germination...

Se dirigeant vers le fond de la grotte, Jean savait quant à lui où il allait. Derrière un pan de mur dressé de main humaine, une lueur vacillante émergea enfin, faisant danser les reliefs du plafond.

Jean s'écarta alors et, sous la flamme hésitante d'une lampe à huile, je perçus enfin la silhouette d'un homme assis sur le sol. Celui-ci, qui semblait en prière, leva aussitôt les yeux vers nous. Ses paupières étaient lourdes et les traits de son visage émacié évoquaient instantanément le tourment.

- Nathan, fit Jean à voix basse, je te présente mon frère, Judas... Assieds-toi, veux-tu ?

Chapitre XI

Mon frère, le traître...

L'homme ne semblait nullement surpris par notre arrivée. Peut-être l'était-il, en vérité, mais il avait le regard et le discret rictus de ceux qui ont été tellement labourés que plus rien ne parvient à troubler encore leur visage.

Ceux-là connaissent les vagues déferlantes de toutes les émotions du monde ainsi que la succession de ses coups de massue. Ils ont trop vu, trop entendu et trop vécu pour qu'une ride de plus, même fugace, ne vienne s'inscrire sur leur front.

Comme pour confirmer l'invitation qui venait de m'être lancée, il fit simplement un geste du bras afin que je prenne place sur le sol, presque face à lui.

- C'est un ami et un frère, murmura Jean, nous pouvons parler en toute quiétude et nous ouvrir l'âme. Si je te l'ai amené, c'est qu'il a besoin de toi...

J'aurais voulu protester et répéter une fois de plus que je n'avais rien demandé et que je n'étais pas son frè-

re, cependant Jean m'en ôta toute possibilité en surenchérissant.

- Oui... Il ne le sait pas encore mais il a vraiment besoin de toi.

L'homme, qui portait une très longue barbe et de non moins longs cheveux couverts de cendres, prit une profonde inspiration qu'il relâcha en un soupir bruyant.

- Il a fait pire que moi ? demanda-t-il d'une voix légèrement rauque.

- Tout le monde a son "pire" à lui, Judas, répondit Jean sur le ton de la semi-plaisanterie, tout en s'asseyant à ma gauche, le dos au mur. Chacun a son lot qui dépend de la largeur de ses épaules... et de ce qu'il a accepté de porter.

Dans mon coin, je venais de me résoudre à ne pas desserrer les dents. Je n'avais rien à dire, c'était vrai et, surtout, je ne voulais plus que l'on me décortique le cœur.

- Que veux-tu que je lui dise, au juste ? reprit aussitôt Judas d'un ton amer. Que c'est moi qui ai vendu le Maître au Sanhédrin et aux Romains ? Que je suis couvert de toute la haine des hommes et que je tente de m'en sortir, ici, dans ce trou ? Tu vois... J'ose le dire maintenant ! L'abcès est percé. C'est cela que tu souhaitais ?

Pour toute réponse, Jean étendit le bras et posa très longuement sa main sur l'un des genoux de notre hôte forcé. Un silence pesant s'installa alors, à peine troublé par les rires étouffés des enfants qui avaient repris leurs jeux à l'extérieur.

Moi, je regardais l'homme à la longue barbe, me demandant si j'avais bien compris ce qu'il venait de dire et n'en saisissant absolument pas la portée. Enfin, il me

sembla qu'il se détendait. Les traits de son visage s'adoucirent et il se mit à regarder Jean, ce qu'il n'avait pas réellement fait jusque-là.

- Je sais... Tu as raison... Parfois, je continue à croire que je n'ai pas avancé. Alors, je me laisse absorber par un relent de noirceur... et là, les réflexes de la révolte et du dégoût remontent en surface, comme autrefois. C'est encore si brûlant, tu comprends ! C'était il y a si peu de temps, tout cela... Pourtant oui, j'ai avancé, Jean, rassure-toi. Je crois avoir compris tant de choses dans ma chair ! Tant que c'est dans la tête, on n'a rien saisi. On peut toujours adhérer aux plus belles paroles du monde, quelque chose en nous demeure sec. C'est bien que tu me forces à sortir de ma retraite. Merci...

Tout en posant lentement une main grande ouverte sur son cœur, Judas se tourna alors vers moi et me considéra avec gravité. Je sentis qu'il aurait voulu m'adresser un sourire mais que celui-ci ne venait pas.

- Oui, c'est moi qui ai vendu le Maître, reprit-il d'une voix plus paisible et tout en ne me lâchant pas des yeux. Mais ce n'était pas cela que je voulais... Rien ne s'est passé comme je l'espérais...[1]

C'est une machine, un piège qui s'est refermé sur moi. J'avais une idée, un espoir... Tout dans la tête, tu comprends ! Mais peu importent mes raisons, chacun s'invente sa logique et j'ai fait ce que j'ai fait.

- Ou que tu avais à faire... intervint Jean.

- Ou que j'avais à faire ! C'est toi, en effet Jean, qui, par la grâce du Très-Haut, m'a permis, un jour, d'entre-

---

[1] Voir "De Mémoire d'Essénien" de D. Meurois et A.Givaudan, Livre II, chap. XI (La nuit de Getsémané), Éditions Le Perséa.

voir cela. Oui, c'est là, à partir de ce fil directeur que j'ai pu commencer à sortir un peu de mon abîme.

Puis, revenant vers moi, Judas me posa sans hésitation *la* terrible question.

- Et toi... Qu'est-ce que tu as fait ou qu'est-ce que tu te reproches ?

- Moi ? Mais... rien.

Je sentis mes lèvres se pincer et mon sang se glacer comme si j'allais mourir dans l'instant qui suivait. J'aurais voulu quitter mon corps, d'ailleurs... Tout cela était au-dessus de mes forces. C'était trop ! Avouer que c'était moi qui avait appliqué la sentence, reconnaître que je n'étais qu'un lâche qui s'était fait acheter... Jamais ! J'en étais incapable ! C'était *mon* fardeau et je ne pouvais le partager avec qui que ce fût, même pas avec cet homme que j'identifiais enfin pour en avoir parfois entendu parler dans mes marches passées.

- Rien, je sais... reprit Judas toujours aussi calme. C'est pour cela que Jean t'a amené à moi, parce qu'il y a des "riens" qui nous tuent, justement. Mon rien à moi, ça a été mon orgueil, ça a été d'avoir cru un instant que je savais mieux que le Maître ce qu'il fallait faire.

L'orgueil, oui ! C'est ce qu'il y a de plus redoutable dans nos vies. Il entre en nous par les portes les plus incroyables qui soient ! Moi, il m'a eu par le biais de ce que je croyais être mon insignifiance. Ma famille en était une parmi tant d'autres, ni pire ni meilleure mais je ne m'y sentais pas à ma place. Jamais assez aimé ni apprécié. J'étais "le petit" ! C'est pour cela que j'ai tout fait afin d'en sortir en apprenant à lire les livres et à écrire. Ainsi je serais meilleur, plus respectable et on m'aimerait ! Je me suis dit que c'était cela ou me faire avaler par un

monde que je trouvais trop dur. Alors, j'ai rejeté ma famille, je me suis éloigné et j'ai travaillé puis étudié, sans relâche. La rage au ventre, j'ai rejoint les Zélotes avec leurs promesses de libération et puis... et puis, il y a eu le Maître. Et là... J'ai été tour à tour comblé et écartelé. On n'approche pas la Lumière "comme ça" sans tremblement de terre ni choix décisifs. Il ne faut pas craindre la marche au-dessus du vide ! Est-ce que tu me comprends ?

Je fis signe que oui, même si j'étais en proie à une émotion qui ne me permettait de saisir qu'un mot sur deux.

- Alors, si tu me comprends, je peux te dire aussi que ce qui t'arrive - et que j'ignore - a forcément un sens. Tu crois peut-être subir une série d'événements et être la victime d'une terrible situation tout comme je l'ai cru moi-même à mon propos, mais sache qu'il n'en est rien. Les fils invisibles qui tissent nos vies nous amènent toujours là où nous devons être et, qui plus est, au bon moment. Ainsi, c'est mon âme qui a attiré à elle les parents que j'ai eus ; c'est aussi de mon plein gré et pour répondre à une irrésistible impulsion que j'ai rejoint les Zélotes. Puis c'est parce que mon cœur Le reconnaissait qu'il est allé s'offrir au Maître. Enfin, c'est pour calciner mes impuretés que *quelque chose* en moi a initialisé le pire des cauchemars.

- Tu ne t'es pas trompé alors, hasardai-je ? Personne ne fait jamais mal ?

- Oh... je crois que c'est un peu plus compliqué que cela, répondit Judas qui continuait de se détendre. Tout dépend où tu places ton regard, mon frère ! Si tu parviens à élever ta conscience là où le Maître se tient, il n'y a pas de véritable faute mais une incroyable succession d'ap-

prentissages par lesquels doivent passer les ignorants que nous sommes. Mais si, par contre, tu choisis de vivre le regard rivé au sol, ton monde reste celui du bien et du mal qui s'opposent éternellement jusqu'à créer l'enfer en toi.

L'enfer, c'est cet épouvantable sommeil au sein duquel le jour et la nuit se combattent comme viscéralement et mécaniquement. C'est le soleil qui s'imagine devoir détester la lune et vice versa. Cela ne signifie pas que, d'un point de vue humain, on ne fasse jamais "mal"... Cela signifie plutôt que nos errances d'âme et de corps sont les balbutiements d'une vie qui se cherche en nous. Cela veut dire enfin que nous sommes encore des enfants qui entrevoient à peine l'état adulte vers lequel ils sont inévitablement appelés.

Je vois... Tu me regardes la bouche bée comme si j'étais un maître alors que je viens de t'avouer le pire des actes que je puisse concevoir. Il est facile d'accoucher des mots et tu peux me regarder comme un monstre de contradictions. Sans doute, d'ailleurs, l'ai-je été ! Cependant, cela aussi fait partie des marécages à traverser. Le Maître me l'avait enseigné... Il fallait seulement que je le touche non seulement du doigt mais aussi de tout mon être !

Jean sait mieux que quiconque que je suis loin d'avoir tout accepté et intégré mais il a la patience de m'aider à gravir mes propres marches et à refaire surface.

- Parce que descendre et monter... tout cela est relatif, intervint Jean d'une voix aimante. Je ne crois pas que tu sois jamais descendu, Judas. Chaque hésitation, chaque marche que l'on croit manquer ou chaque chute que l'on est persuadé vivre n'est autre chose qu'une proposition et une opportunité pour se hisser vers davantage de Lu-

mière. Souviens-toi que cette vérité nous a aussi été enseignée… Nous la trouvions si logique tandis que nous étions hors de l'épreuve !

Écoute-moi… et écoute-moi, toi aussi, Nathan. Parmi ceux qui marchaient aux côtés du Maître, j'en connais qui ont toujours eu la conscience en paix, le sourire facile et la bonne parole au bon moment. Ceux-là ne se reprochent rien aujourd'hui mais, lorsqu'il m'arrive de les croiser au hasard des villages et des rencontres que nous y suscitons, je vois surtout que rien en eux n'a forcément bougé. Ils sont forts, parlent bien et le soleil qu'ils offrent est incontestablement beau.

Parfois, cependant, sous certains éclairages de la vie, il m'arrive de voir que quelque chose, déjà, s'est figé en eux. Ils ont *la* Vérité, disent-ils. Une Vérité qui est immuable, qui est incapable elle-même de s'expanser et de faire grandir les horizons. Sans le deviner, ils ont commencé à faire trôner le Maître au centre d'un enclos où moutons et brebis sont en vénération autour de Lui. Mais c'est la Vie entière dans son mouvement que ce même Maître nous demandait plutôt de vénérer et d'alimenter !

T'en souviens-tu, Judas ? Ce que j'ai toujours aimé en toi et ce que j'aime en Nathanaël, c'est le ferment et le sel que vous représentez ! Non pas que je me délecte des souffrances et des peurs… Je ne connais pas cette jouissance malsaine que certains manifestent comme pour expier on ne sait quoi et punir le moindre souffle de joie en eux. Je vois simplement la beauté du Vivant à l'œuvre en vous… J'en devine la finalité derrière la succession des portes qui vous appellent.

Oui, Nathan… Ne joue pas à celui qui n'est pas concerné. Même si tu en refuses l'évidence, tu as fait craquer

tes écorces et tu es en pleine ouverture. Tu es mon frère, comme Judas, ici présent…

J'ai souvenir de n'avoir pu retenir le début d'un sanglot et qu'une première vraie larme, toute chaude et salée, coula lentement jusqu'à la commissure de mes lèvres. Je l'avais tellement attendue dans ma vie, cette larme ! Tellement attendue ! Était-il donc réel, ce craquement de mes écorces ? Allais-je enfin voir clair et ne plus me battre contre mon ombre ?

Je n'ai pas osé regarder Jean ni même tourner la tête vers Judas. Je n'aurais plus été qu'un long sanglot, ce que je n'avais pas encore la force d'accepter. Pour me réfugier quelque part et y trouver une respiration, je me mis donc à chercher des yeux la petite flamme dansante de la lampe à huile posée sur une pierre, non loin de mes pieds ankylosés.

- Peut-on exister longtemps lorsqu'on est suspendu dans le vide ? demandai-je soudain.

- Exister, oui… Mais vivre, non ! me répondit Judas de sa voix rauque. Vivre, non ! Cela, je te l'assure ! Pourtant… Pourtant, je crois deviner que ce vide-là est nécessaire et inévitable à un moment donné de notre histoire. Quand tout en nous est secoué et qu'on étouffe sous notre cuirasse, on n'a guère d'autre solution que celle de franchir nos propres remparts et d'aller au-delà de notre demeure, c'est-à-dire de changer de niveau de conscience. J'ai compris que c'était… comme de passer une porte et de s'apercevoir que, derrière elle, tout est à réinventer ou presque. C'est là que le vrai vide surgit puis que le vertige nous aspire dans son tourbillon. Mais, je te le demande, comment apprendre à voler si ce n'est face au vide lui-même ?

Essaie de saisir ce que je viens à peine de discerner, toi que je ne connais pas... Dans ces moments-là, ce que l'on prend pour le vide n'est cependant rien d'autre qu'un fleuve à traverser...

Lorsque la Vie ou le Destin m'a poussé à l'extrémité de ma branche, il a bien fallu que je décolle mes ailes de mon corps - ou plutôt de mon âme - et que j'accepte que le vent me prenne. C'est là et seulement là que Jean a pu me retrouver, me rejoindre et me guider. Il aura fallu que j'aie mon plein de vide pour qu'il puisse m'enseigner le sens du vent et me faire deviner les contours d'une autre branche, de l'autre côté du fleuve. Maintenant que je me suis posé sur celle-ci, je tente d'apercevoir l'arbre dont cette branche est issue...

- Et lorsque tu y seras parvenu, Judas, tu verras que cet arbre plonge ses racines dans une terre nouvelle, ajouta Jean. Ainsi, de ton vertige naîtra un équilibre qui t'émerveillera.

- En es-tu sûr, Jean ?

- Ma certitude... c'est que la Vie est toujours au bout de la vie, c'est que la Vie se replante elle-même en se nourrissant de ses propres métamorphoses. Quel qu'ait été ton faux pas, Judas, et quelle que soit la raison de ton tourment, Nathan, sachez que tout a été nécessaire ; mon cœur ne peut en douter. Celui qui n'a jamais connu le courant d'air qui s'empare de tout entre deux portes ouvertes, n'a pas vécu. Il n'a fait que sommeiller...

Bien que je n'en comprisse qu'imparfaitement le sens, les paroles échangées me touchaient tant que leur poids me poussa à me réfugier quelques instants dans mon univers intérieur. J'y perdais presque le sentiment de mon identité. Je sais que, pour la première fois, je parvins à

oublier ce que j'avais fait ainsi que ce pesant bagage qui me collait à la peau depuis les bas quartiers de Jérusalem.

C'était une véritable croûte qui se détachait de moi et qui semblait vouloir laisser percer une *présence* très simple et peut-être, enfin, belle qui ne s'appelait plus Nathanaël.

Étais-je mûr pour l'envol ? Jean me rejoignait-il au bon moment, pour me pousser dans le dos au-dessus de mon propre vide ? À moins qu'il ne m'hypnotisât... Et si je n'avais pas d'ailes, moi ? Et si j'allais tout simplement m'écraser ? Le vide avait forcément un fond... Sinon, c'était le néant !

- Où es-tu, Nathan ? Est-ce que tu nous écoutes ?

La main de Jean sur mon genou vint me rappeler à moi.

- Oui, oui, j'écoute...

- Ce que je crains, reprit Judas, c'est de transmettre mon mal ou, du moins, ce qu'il en reste. J'ai deux enfants, comme tu le sais. Depuis leur naissance, ils vivent dans l'atmosphère de ma souffrance. Celle-ci est descendue dans ma chair et j'ai peur qu'elle ne soit déjà dans la leur, telle une herbe folle qui ne s'éradique pas. Dis-moi que ce n'est pas vrai, Jean ! Dis-moi que ce n'était pas ce qu'enseignait le Maître lorsqu'Il affirmait que l'Ombre engendre l'Ombre !

Je n'osais toujours pas regarder Jean mais j'aurais parié qu'il souriait.

- L'Ombre engendre l'Ombre, oui... C'est bien ainsi qu'Il a parlé. Mais souviens-toi aussi, mon frère, qu'Il a ajouté ceci : « Ne vous contentez jamais de la demi-Lumière... Allez plus loin que vous-même, demandez toujours plus afin de recevoir l'Infini. C'est ainsi que le So-

leil de mon Père se réalisera en vous. Sachez qu'il n'y a pas un abîme qu'Il ne puisse visiter afin d'en faire un sommet ! » Ainsi, vois-tu, par ces mots c'est l'exigence envers soi qu'Il enseignait et non pas la fatalité d'une ombre qui dévorerait tout ce qu'elle approche.

C'est pour toi que je parle aussi, Nathan, de même que pour la multitude des hommes et des femmes que cette Terre portera...

Non, la fatalité n'existe pas en elle-même ! On la confond avec le Destin tandis qu'elle n'en est que le reflet appauvri et déformé. Ce qu'on appelle fatalité, c'est l'enfant maladif de notre libre-arbitre, le prétexte que nous invoquons lorsque, par faiblesse, nous optons pour la stagnation plutôt que de choisir une direction, aussi hasardeuse soit-elle.

La tiédeur n'est pas une vertu aux yeux de l'Éternel, voyez-vous ! Le Maître en parlait comme de l'argument des paralysés de la conscience...

Quant au Destin, eh bien, je crois désormais avoir compris qu'il ressemble à cette enfilade de peines et de joies, de rencontres et de séparations, terribles ou douces, entre les colonnes desquelles, avant notre venue en ce monde, nous avons résolu de passer nécessairement afin de nous "écarquiller" le cœur...

Je me souviens avoir été bouleversé par ces paroles. Elles venaient réveiller en mon âme je ne sais quoi d'angoissant en même temps que de stimulant. Elles me donnèrent aussi la force de regarder enfin Jean dans la pénombre du rocher. Il avait les yeux fermés comme s'il se laissait guider du dedans.

- Peut-on échapper à son destin ? osai-je alors demander.

- Nul n'échappe aux êtres et aux événements qu'il a décidé ou accepté de placer sur sa route, Nathan. Notre liberté, *ta* liberté en ce monde, est de savoir ce que tu veux faire de ces rencontres : une lame appuyée sur ton cœur ou une chance d'avancer... Apprends à regarder et, sans t'apitoyer sur ta personne, reconnais ce qui a déjà changé, puis ce qui réclame au prolongement du changement en toi.

Quant à ta descendance, mon frère Judas, même si elle s'est déjà nourrie de ta souffrance, ne la crois pas enchaînée à celle-ci. Elle t'a choisi pour père avec tout ce que cela comporte. C'est cela, la complicité entre les âmes ! Elle est partout et se manifeste par tous les temps ! Maintenant que tu te redresses, il t'appartient seulement de lui donner une vraie couleur, un véritable parfum et une direction.

Pardonne-toi... Coupe les racines du malheur ! Décide-le aujourd'hui ! Ce n'est d'ailleurs pas une faute que tu as à te pardonner, mais une incompréhension, un oubli... Pardonne donc à l'Ignorance ; tu es le seul à pouvoir le faire. C'est le chemin du Pardon global que tu initieras ainsi pour la multitude des générations à venir. C'est cela *ton* Œuvre ! Coupe ! Coupe !

Je ne sais plus combien de temps nous restâmes encore auprès de Judas. Très peu, sans doute, car il nous fallait être de retour auprès d'Isaac et Séphora avant la nuit. Je me souviens cependant fort bien de cette boisson à la fois amère et douce qui nous fut servie sur un tapis de laine à l'entrée de la grotte. Elle ressemblait à mon fond d'âme.

Je me souviens enfin de ce pan de mur qui fut une nouvelle fois ébranlé en moi lorsque nous quittâmes les

lieux dans une longue accolade. De sa secousse monta un grand cri intérieur dont les accents de gratitude me rejoignent toujours.

Chapitre XII

« La Vie s'enseigne en toi... »

Jean me quitta le soir même. Après m'avoir raccompagné jusque chez le vieil Isaac, il reprit aussitôt la route sans se soucier du jour qui déclinait déjà. Comme autrefois, il me laissait avec le cœur béant et assoiffé.

En le regardant passer la courbe du chemin, je l'ai presque détesté. Qu'avait-il encore fait ? Se doutait-il de ce qui s'en venait pour moi ? Je ne devais jamais le revoir...

Ma vie aurait peut-être pu - ou dû - reprendre paisiblement son cours auprès de mes nouveaux maîtres mais ma rencontre avec Judas me fit, au contraire, l'effet d'un coup d'estocade. Avant de trouver la paix en soi, avant même de vraiment la désirer, avant de savoir reconnaître son parfum, il faut invariablement avoir bu jusqu'à la lie la coupe de nos champs de bataille intérieurs. C'est ce qui se passa pour moi en ce temps-là.

On pouvait bien m'enseigner avec des paroles d'or, on pouvait aussi m'offrir des joyaux, fussent-ils dissimu-

lés parmi les fleurs de jasmin, il fallait que j'aille au bout de mon Œuvre au Noir. Ainsi en va-t-il parfois des cadeaux de la Vie... On n'en saisit pas souvent la Lumière parce que celle-ci est trop puissante ou trop soudaine et qu'elle nous révèle notre ombre avec une violence qui achève de nous submerger. Mais elle ne s'émeut pas cette Lumière ! Elle ne s'émeut pas parce que, depuis l'Éternité, elle connaît notre destination... ou, plutôt, *sa* destination à travers nous. Et c'est cette absence d'émotion "venue d'En-haut" qui parachève, en notre chair, ce que je peux appeler aujourd'hui *le pourrissement sacré*.

Il ne se passa guère plus de trois ou quatre semaines avant que l'homme labouré que j'étais alors ne parvienne au bout de ses forces. Ce n'est pas que le labeur fût trop rude, c'est que Nathanaël l'était trop envers lui-même. Le soc de la charrue, c'était lui qui le maniait quotidiennement et non plus quelque lointaine malédiction aux épaules larges.

Non, le pardon de Judas, la plaie qui se cicatrise et la "mue de l'âme" si chère à Jean ne se montraient pas. Par d'ultimes orgueils, désespoirs ou exigences, je m'en refusais l'accès.

Il restera à jamais gravé en moi, cet appel que me lança Séphora un petit matin du mois de Tisrit.

- Nathan, Nathan ! Maître Isaac est au plus mal... Cours vite chercher le Frère aux herbes ! Qu'est-ce que tu fais ? Tu devrais déjà être parti !

Ce que je faisais ? Dans le fond de mon réduit, j'étais recroquevillé sur ma natte depuis l'aube. Les deux derniers jours, je m'étais remis à cracher le sang et, là, après une nuit de douleurs, je n'en pouvais plus. Un instant, j'ai pensé me décharger sur le jeune garçon de la maison

mais, depuis la veille, il était au marché du désert ; on l'avait chargé d'y mener quelques moutons.

Tant bien que mal, je parvins à me lever, à ajuster mon pagne puis à me présenter piteusement à l'entrée de la chambre des maîtres de maison.

- Tu n'es pas encore parti ? Mais qu'est-ce que tu fais, ce matin?

Péniblement assise sur le bord d'un lit de corde et enveloppée dans son éternelle couverture de laine noire, Séphora tenait la main d'Isaac. Celui-ci respirait mal et partait dans d'interminables secousses.

- Nathanaël ! Qu'est-ce que tu attends ? me lança une nouvelle fois la vieille femme.

Tel un chien aux abois, je me suis précipité dehors, boitant et trébuchant plus que jamais. « Il va mourir et ce sera de ma faute... Comme toujours ! » me dis-je, déjà essoufflé et transpirant sous le premier rayon de soleil.

Je me revois encore, courant tant bien que mal à travers les collines, la tête baissée et la main sur l'estomac. En quittant le sentier et en coupant à travers les rochers, j'irais sans doute plus vite...

À un moment donné, je me retrouvai au fond d'un vallon. Bizarrement, je ne le connaissais pas. Comment étais-je arrivé là ? Avais-je bien pris à droite après le buisson ? Je ne savais plus rien... Il n'y avait pas un rocher ni un petit sommet alentours qui me disait quoi que ce fût... Je ne m'étais tout de même pas perdu ! Impossible ! Le cœur tambourinant dans la poitrine et déjà pris de panique, je voulus alors gravir un tertre et tenter de me repérer. C'est là que tout commença...

À mi-pente, une terrible quinte de toux s'empara de moi et je me mis à cracher le sang comme cela ne m'était

jamais arrivé. Ce n'était plus des filets d'un rouge brunâtre semblables à ceux des jours précédents mais presque un flot qui semblait ne plus vouloir s'arrêter. Il montait en moi par saccades et m'entraînait dans d'épouvantables douleurs. Au bout de quelques pas, je me suis laissé tomber sur le sol. Les cailloux et la poussière y étaient déjà imprégnés de chaleur...

Lorsque ces moments me reviennent en mémoire, je réalise que tout s'arrêta dans ma tête. Il n'y avait plus d'Isaac ni de Séphora ni de Frère aux herbes à rejoindre... Plus rien! La douleur avait pris toute la place et le goût du sang m'inondait tandis que je continuais à vomir.

Épuisé et au supplice, je me suis couché sur le côté, les genoux presque sous le menton. J'ai fermé les yeux, aussi... Il me semblait que ceux-ci mangeaient le peu de force qui me restait et participaient à pousser la vie hors de moi. Enfin, je pris peur...

C'était étrange, j'avais passé mon existence à maudire ma présence en ce monde, souvent même jusqu'à appeler la mort et là, maintenant qu'elle voulait s'approcher pour de bon, je commençais à paniquer. Incroyable contradiction qui nous guette tous, un jour au l'autre de notre histoire... Quelle était donc cette comédie dont je ne parvenais pas à m'extraire? Je ne voulais pas de la vie mais je refusais la mort!

Aujourd'hui, je comprends que le problème ne se situait ni dans l'une ni dans l'autre. Le seul problème qui fût, c'était moi, c'était le problème de ces milliards d'êtres humains qui, les uns après les autres sont poussés à percer leur propre énigme. Et quelle énigme, en vérité ! Celle de la non-dualité qui attend d'être révélée sous les

masques, celle de l'unité de toute chose, de l'Ombre et de la Lumière, de la haine comme de l'amour.

Le visage dans la caillasse et continuant de vomir le sang, je perdis finalement conscience. Je tombai dans un puits de rien, hors de toute douleur, à la manière d'une feuille qui se détache de son arbre...

J'ignore totalement ce qui arriva et de quelle façon cela se passa mais, lorsque je revins à moi, j'étais étendu sur un tapis, à l'abri d'une tente. À côté de moi, deux visages me regardaient, ceux d'un homme et d'un adolescent. Je voyais bien qu'ils me parlaient, cependant je n'entendais pas ou, plutôt, je n'arrivais pas à donner un sens au murmure qui parvenait à mes oreilles. Il n'y avait ni joie ni peine en mon âme ; rien d'autre qu'une insondable lassitude et peut-être le regret d'être toujours là, derrière mon masque.

Soudain, dans un violent soubresaut, je sentis un flot de sang monter en moi et jaillir hors de ma bouche. Ce fut d'abord le trou noir... Tout se suspendit... Puis il y eut un éclair couleur de lune, une spirale de fraîcheur, je ne sais trop et, enfin, il me sembla doucement me réveiller.

Étonnamment, ma première sensation fut d'avoir perdu le besoin de respirer. Je ne respirais plus... parce que ce n'était plus nécessaire. Pourtant, je pensais, je voyais, même ! Oui, je voyais... Mais pas par mes yeux ! *Quelque chose* en moi voyait... *Ça* voyait par chacun des pores de mon être !

J'étais encore sous une tente sans pouvoir dire si je me tenais en position allongée ou assise, exactement comme si je vivais les deux états à la fois. C'est alors que je sentis une main se poser sur la mienne. Un mouvement

s'opéra en moi et je me retrouvai face à un homme. Celui-ci portait les cheveux longs, son visage était souligné par une fine barbe et son regard... Son regard était si doux et si intense ! Où l'avais-je déjà croisé ? Je le connaissais...

- Nathanaël... Tu ne me reconnais pas ?

Oh, cette voix ! C'est par elle que le voile se déchira. Oui, oui, bien sûr, je la reconnaissais... C'était celle du rabbi, le Maître ! J'aurais dû paniquer et m'effondrer mais non, pas du tout, je flottais comme sur un lac sans ride ou comme... au cœur de mon cœur, là où rien ne pouvait jamais être blessé.

- Me reconnais-tu, maintenant, Nathanaël ?

- Oui... Oui, je sais qui Tu es, s'exclama silencieusement une force en moi. Oui, oui... répéta-t-elle encore.

- Écoute... Une vie est semblable à un nuage qui se condense dans le ciel de l'Infini. Un vent le pousse, le disperse et voilà le nuage qui est déjà passé. Il disparaît mais se reforme ailleurs, tantôt chargé de pluie, tantôt fine brume, tantôt s'étirant sous le soleil pour s'en gorger et enfin se dissoudre...

Écoute, Nathanaël, je sais ta vie et tes vies... Je les connais comme si j'y avais moi-même voyagé avec la plante de mes pieds et sur la pointe de mon cœur. Je les connais parce qu'elles sont aussi *ma* vie.

- *Ta* vie ?

- En toute vérité, il n'est pas une seule vie dans l'Absolu qui ne soit liée à une autre et à l'immensité des autres. Toutes se complètent et sont complices au-delà des Temps, vois-tu. Joies et peines, bonheurs et douleurs s'y répondent sans cesse, tels les acteurs d'une gigantesque pièce de théâtre s'échangeant leurs arguments respectifs.

Ainsi, ta vie est-elle sœur de la mienne, Nathanaël... Ainsi aussi, mon cœur est-il proche du tien... jusqu'à la communion avec ce qui te traverse.

- Mais alors pourquoi, Maître ? Pourquoi m'avoir laissé... ?

- Laissé faire ? Parce que chacun doit jouer son rôle. Parce que te laisser faire, c'était te laisser être et que te laisser être, c'était aussi t'accompagner sur ton propre chemin. Qui crois-tu qui t'ait placé en haut d'une montagne, un certain matin du temps de la Pâque, un marteau et des clous à la main ? Ton destin ? Mais ton destin, c'est toi, mon frère ! C'est la direction que tu as toi-même tracée dans ta conscience depuis la toute première naissance de ton âme !

- Mais...

- Laisse donc les mais... Nous avions rendez-vous, comprends-tu ? Parce que tu as accepté ce rendez-vous. Parce que tu étais mûr pour lui, mûr pour sa récolte et mûr enfin pour la rencontre avec Ce qui m'habite.

- Je n'ai fait que souffrir et errer, Maître !

- C'est ce que tu crois, Nathanaël ! Et c'est ce que le masque du monde te fera vivre tant que tu accepteras de continuer à respirer derrière sa carapace.

En vérité, sache que tous les hommes et toutes les femmes de cette Terre sont dans l'errance et la souffrance. Certaines de leurs vies ressemblent à des tempêtes sur des mers hasardeuses tandis que d'autres apparaissent telles des escales sur des îles riantes. Pourtant, je te l'affirme, ce sont toutes des vies de marins à la recherche continuelle de *l'ultime continent*. Entre les escales de repos et les traversées houleuses, que faut-il choisir, remercier puis bénir le plus, dis-moi ? Le cœur de ton cœur connaît

la réponse, même si la surface de celui-ci la refuse encore...

Crois-tu que j'aie cherché et aimé la souffrance ? Crois-tu que j'aime que l'on souffre pour moi, par moi, à cause de moi et de Ce qui vit à travers moi ? Quelle erreur ! Ce que j'aime et Ce qui aime en moi, c'est le mouvement de la vraie croissance, c'est le Souffle qui emporte tout...

- J'ai senti un souffle oui, mais il m'aspirait tellement vers le bas ! Je n'ai jamais su ouvrir les ailes...

- Laisse-moi te dire encore... Le bas nourrit le haut tout comme le haut fait grandir le bas. N'oppose rien à rien car, aux yeux de mon Père, la nuit et le jour ont la même valeur et le même destin dans l'Absolu. Tour à tour, ils sont l'arc et la flèche, en devenir, en union aussi avec une seule et unique cible. Les larmes et les rires sont les instruments par lesquels le Chemin se dessine puis prend vie en chacun. Ainsi, accepte de bénir ton marteau et ton clou. Ils t'ont poussé à gravir une montagne plutôt que de demeurer en plaine et, je te l'affirme, ils t'ont pourvu de bien plus grandes ailes que tu ne le crois.

- Où sont-elles, Maître ? J'ai pensé un jour pouvoir m'envoler... mais un boulet m'a rappelé à la terre ferme.

- Le mensonge lui-même sera ton enseignant... Sache qu'il faut se brûler pour connaître le sens du feu et mourir de soif pour saisir la valeur de l'eau. Où sont tes ailes ? Je les vois grandir et grandir, ne serait-ce que dans la multitude des questions que tu te poses et dont, sans t'en apercevoir, tu peuples ta vie. Celui qui ne s'interroge pas sommeille, celui qui ne contemple que le mur de la maison d'en face tourne en rond dans son propre champ.

Alors, retiens ceci, mon ami, mon frère... Sois heureux de tes faux-pas comme tu peux l'être de tes plus beaux élans, même si ceux-ci ont avorté... car la Vie se tisse à la façon d'une étoffe. Si l'horizontal ne se marie pas avec le vertical, rien ne naît ! Reconnais cette vérité, ainsi la nature sublime de ton étoffe se révélera-t-elle à toi et en toi.

C'est pour cela que j'ai pris chair. C'est pour cela que, toi aussi, tu es revenu et que tu reviendras encore. Et c'est pour avoir oublié cela, enfin, que tous les humains de ce monde s'égarent si souvent dans les mailles de leurs filets. De désespoirs en prétentions, ils se sont assoupis.

Tu ne t'es pas aimé, Nathanaël... Cependant, je te le dis, la Vie t'a aimé, toi ! Jusque dans tes rejets, tes maladresses et tes incapacités, elle t'a tracé des sentiers et dessiné des portes.

- Parfois je les ai vues, ces portes, Maître... Mais je me suis détesté pour ne pas les avoir franchies comme je l'aurais souhaité.

- Écoute-moi... Ainsi que tous ceux qui peinent en ce monde, tu as fait ton possible. Même si ce possible n'était pas à l'image du mieux que tu portais en ton cœur, c'était malgré tout ton possible. La Vie ne punit rien ni personne, vois-tu. Elle enseigne ! Elle S'enseigne en toi !

- Sais-tu ce que j'ai fait de mal pour en arriver là ? Sais-tu pourquoi je suis né dans le fossé avec ce pied, pourquoi je ne me suis jamais aimé et pourquoi j'ai toujours tout détruit lorsque la Vie commençait à m'adresser un sourire ? Sais-tu tout cela, toi ?

- Je sais... d'où tu viens et où tu vas. Je vois aussi qu'en cet instant tu dois comprendre ceci : Les difficultés,

les souffrances et même la dureté d'une existence ne sont pas les contreparties systématiques et nécessaires d'une dette à payer au Divin. Le Divin ne réclame rien et ne comptabilise rien. Il n'est pas la Force qui t'observe, te juge, te condamne ou te récompense car Il est *le* Centre qui, jour après jour, grandit en toi. Oui, il est temps que le paiement des dettes laisse place à l'apprentissage des leçons !

Il faut avoir tout vécu au fil des âges pour parvenir au non-jugement de soi et des autres. Vivre, c'est accepter la possibilité de visiter toutes les impasses qui surgissent. Quant à mourir... c'est ne jamais rien faire qui puisse nous engager personnellement dans une direction où, éventuellement, on trébuchera.

Comprends-tu ? Médite, prie, et surtout engage-toi dans chacun de tes actes... Mais ne prends jamais plaisir à vouloir démêler, coûte que coûte, l'écheveau des milliards de circonstances qui ont sculpté ton être jusqu'à aujourd'hui. Bien des plaies s'enveniment par le seul regard accusateur que l'on pose sur elles. Comprends aussi que nulle autre vie que celle que tu viens de parcourir n'aurait été meilleure pour toi.

- Mais j'ai tant souffert, Maître, tant craché sur moi-même et sur le monde !

- Meilleure ne veut pas nécessairement dire agréable, Nathanaël... Lorsque tu as la fièvre et que l'on te donne à boire une potion amère, tu la bois parce que tu sais qu'elle est bonne pour toi... et bonne, cela signifie juste.

- Tu veux dire qu'il n'y a pas d'injustice ?

- Bien sûr, qu'il y a des injustices et il convient de s'employer à les déraciner. Cependant, la vraie question à se poser est de tenter de comprendre pourquoi l'injustice

- ou ce qui paraît comme tel - croise notre chemin ! La vraie question est aussi d'essayer de comprendre ce que sa visite ou son installation en nous sollicitent au plus profond de notre cœur et comment nous y répondons.

- Alors, j'ai échoué...

- Ne sois pas si dur envers toi... Je sais, ta propre dureté te permettait de jouer au misérable et à la victime... Aujourd'hui, pourtant, le jeu est terminé. Peut-être ne t'es-tu hissé que d'un ou deux degrés sur ton escalier intérieur mais, au moins, tu as eu le bonheur de l'apercevoir, cet escalier. Même au sein de la plus terrible de tes rébellions, tu n'as cessé de demander au Nathanaël de ce temps *qui* il était dans l'océan de la Vie. Et c'est pour cette grâce que tu dois remercier l'Éternel de t'avoir proposé d'être... mon complice.

- Ton complice ?

- Il me fallait un Nathanaël pour aller au bout de ma route. Je te l'ai dit... Nous sommes tous unis les uns aux autres car nous naissons constamment les uns par les autres. Pour qu'une vraie réponse jaillisse dans toute son intensité et sa lumière, il faut qu'elle ait auparavant été appelée par une interrogation souvent souffrante et obscure. Tu as pris le visage de l'une de mes questions, j'ai adopté le regard de la tienne... et nous nous sommes répondu, toi avec ton clou et moi avec la sonorité de ton nom. N'est-ce pas... merveilleux, mon ami, mon frère ?

Le Maître n'alla pas plus loin. J'ai seulement souvenir de m'être longtemps perdu dans Son sourire. J'aurais tant voulu le garder en moi, tant voulu continuer de percevoir et de percevoir encore la pression de Sa main sur la mienne ! Mais tout, déjà, s'était envolé et je n'étais plus moi-même qu'un courant d'air frais.

Quelque part en dessous de mon âme qui s'éveillait à la danse d'un autre monde, il n'y avait rien d'autre qu'un corps décharné allongé sur un tapis de laine brune.

Ce fut ainsi que Nathanaël tourna la page...

Chapitre XIII

Cent fois sur le métier...

Je n'ai pas tourné longtemps autour de mon corps... Il ne m'intéressait plus... Alors, c'était cela la mort ? Un souffle qui s'arrête, un battement d'ailes et puis voilà... Étais-je définitivement libéré de mes limitations et de mes peurs ?

Dans ces instants d'extase où il me sembla que tout se libérait et s'ouvrait, je l'ai cru. Portée par les paroles du Maître, mon âme n'aspirait qu'à se détacher de ce monde sans même savoir de quoi l'autre était fait.

Durant quelques heures, je me suis pourtant instinctivement laissé aspirer par un tourbillon venu de la Terre. J'ai visité les lieux de ce qui constituait déjà mon passé... Ma petite cabane en contrebas des murailles de Jérusalem n'était plus qu'un tas de pierres parmi lesquelles un figuier poussait tandis que la maison de Maître Lucius, à Capharnaüm, était désormais propriété d'un Sadducéen et de sa famille. Rien de cela ne me concernait plus. Quelques visages aussi m'appelèrent. Celui de la vieille Ju-

dith, toujours en vie mais devenue grabataire dans le fond d'une petite cour. Celui de Jean, bien sûr ! Jean dont je captai quelque part la présence et qui marchait seul, à flanc de montagne, en tirant un âne et en chantonnant... Et puis, celui de Sarah, blottie comme autrefois contre sa compagne sous une tente, près d'un troupeau de moutons. Je sais m'être sauvé de son visage... Il réveillait trop une vieille blessure. Je croyais pourtant celle-ci cicatrisée à jamais... Par bonheur, les yeux de mon âme ne s'y attachèrent pas.

Je me rends compte aujourd'hui que j'ai pris la fuite une fois de plus. Je ne me suis pas laissé absorber par l'ailleurs qui m'attendait à cause de sa promesse de lumière. J'ai fui la Terre et, ce faisant, j'ai emporté avec moi ma blessure, celle de Nathanaël. Il en va ainsi, la mort n'est jamais une fin... Simplement un chapitre qui se conclut et qui en appelle aussitôt un autre au sein duquel on se retrouve tel qu'en soi-même. Nathanaël s'était éteint pour le monde des humains mais sa conscience était plus vive que jamais, pleine du bagage de ses petites joies et de ses grandes peines.

Oui, je me rendis compte qu'au-dedans de moi j'étais toujours ce même homme qui s'était si peu aimé. Je portais encore en sourdine le poids de son mal de vivre... Certes, je me mis à respirer différemment hors de ma carcasse de chair ; certes aussi, j'en éprouvai un soulagement tel qu'une impression de bonheur jusque là inconnue vint me renouveler en gommant rapidement de ma mémoire les images les plus douloureuses de mon passé.

Cependant, cependant... L'ailleurs qui m'attendait ne pouvait que ressembler à mon fond d'âme avec ses nua-

ges et ses couleurs que je ne parvenais à améliorer qu'un peu, faute de savoir comment les changer totalement.

Ainsi, je me suis reconstruit un monde à l'image de celui que je connaissais. J'ai extériorisé ma Palestine intérieure, ma propre Judée, surtout. Je l'ai imaginée et bâtie de toute pièce avec mon regard, c'est-à-dire avec mon idéal à moi et ses remparts que je ne voyais pas.

Aux hommes et aux femmes du monde d'aujourd'hui, je pourrais dire que j'ai alors généré l'hologramme dont je portais le contenu en moi et que j'ai vécu à satiété au-dedans de lui.

Je n'habitais plus dans ma cabane de pierres mais dans une belle demeure quelque peu semblable à celle où j'avais servi Maître Lucius. J'y vivais seul... parce que je ne pouvais concevoir autre chose que ma solitude. Cette solitude m'était légère et même heureuse car je la peuplais parfois du visage des êtres qui avaient adouci mon chemin par leur beauté. J'en recréais les masques et les silhouettes selon mon souvenir ou selon ce que j'aurais aimé d'eux. Ainsi, je me construisis des nuits d'amour avec Sarah ou plutôt avec une forme de lumière que ma conscience brodait à son image. Je densifiais mes rêves les plus secrets !

Je crois avoir cependant mis longtemps à abandonner ma boiterie ainsi que mon corps chétif. Ils étaient si imprimés en moi qu'ils perdurèrent durant ce qui équivalut probablement à des années de temps terrestre. Je dis "de temps terrestre" parce que, pour moi, la perception du temps qui passe n'existait plus vraiment. Il faisait jour lorsque j'avais besoin de soleil et nuit quand j'en avais assez et que je m'inventais une fatigue, par réflexe de ce qui devait être. En vérité, j'étais totalement hors du

temps, dans une bulle de moi-même, une sorte de sphère mentale au centre de laquelle mon âme plafonnait. J'y trouvais mon petit bonheur, en tout point conforme à celui que j'étais capable de concevoir, donc de supporter.

De façon surprenante, le souvenir du visage du Maître ne me suivit pas consciemment dans cet univers. Sans doute aurait-il fait tomber trop de barrières trop tôt. Il restait en réserve, quelque part dans mes hauteurs internes engourdies jusqu'à l'heure où je pourrais enfin me confronter à sa réelle éclosion. Quel sommeil éveillé ou quel éveil embrumé ! J'y fus heureux oui... Une sorte de lune de miel avec moi-même !

Seulement voilà... La plus belle des parenthèses n'est qu'un instant dans l'espace d'une vie. Après avoir assouvi mes désirs, l'ombre de l'homme que j'avais été se mit peu à peu à me rattraper.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Ce qui n'est ni dépassé, ni transcendé nous suit pas à pas sans se soucier de l'illusion des mondes car ce que nous créons nous appartient et nous en sommes responsables.

Nathanaël n'avait jamais su se délivrer du sentiment de sa culpabilité, il n'avait pu prononcer les mots désincarcérants. Il avait toujours reculé devant le torrent à franchir, nourrissant ainsi le débit de ses eaux. Où étaient-elles donc passées, ces paroles de Jean qui l'avaient pourtant tellement marqué ? « Moins tu oses, plus les obstacles grandissent devant toi. Nul ne tracera ton chemin à ta place, pas même le Maître, car ton maître définitif ce sera toujours toi et toi seul ! » Elles n'étaient pas oubliées, non, car rien ne s'oublie jamais. Elles étaient enfouies parce que trop lumineuses et donc trop dangereuses.

Mon réveil à mes anciennes craintes et à mon mal de vivre fut donc progressif. Je connus l'état du vase qui se fendille petit à petit et dont les craquelures, d'abord imperceptibles, finissent par laisser perler l'eau qu'il contient. Mes antiques émotions et mes fragilités ancestrales me rattrapèrent donc les unes après les autres.

Croûte après croûte, illusion après illusion, mon monde se désagrégea alors. J'y découvris... des sortes de portes. Ces portes étaient des états de conscience qui se transformaient en paysages : Une mer prise par la tempête, un ciel aux couleurs inconnues, une montagne si puissante que je n'avais jamais osé la concevoir... Mais, surtout, c'était des regards qui venaient me visiter, des regards et des paroles comme des coups de fouet. "On" me disait : « Viens ! Sors de là ! Laisse-toi aller et passe à travers toi... »

Passer à travers moi ! Oh, comme j'ai mis longtemps à comprendre ce que cela signifiait ! Passer à travers moi, c'était percer la membrane de mes mensonges superposés, c'était tout simplifier et, au creux de cette simplification même, lâcher le clou par lequel je maintenais la souffrance dans mes entrailles.

J'ai donc changé de monde au rythme où le monde changeait en moi, c'est-à-dire imperceptiblement bien que radicalement. Mes décors devinrent flous puis inconsistants et, bien des fois, je me sentis franchir leurs frontières, appelé ou plutôt aspiré par d'autres zones de mon âme encore trop peu définies pour que j'y distingue de véritables horizons.

En réalité, je me trouvais de plus en plus face à moi-même, c'est-à-dire confronté à mes mascarades intérieures. Entre deux prises de conscience, entre deux "specta-

cles" où se déroulaient devant mes yeux des bribes de la vie que j'avais menée sur Terre, je tombais dans une sorte de demi-sommeil sans peine ni joie. Là, j'avais l'impression de n'avoir jamais quitté ma cabane de pierres, en contrebas des remparts de Jérusalem et d'avoir tout rêvé, jusqu'à ce clou qui avait fait basculer ma vie.

Puis, enfin, tel un nuage qui se vide soudainement de l'eau dont il est chargé, quelque chose éclata dans mon ciel intérieur. Alors que j'étais suspendu entre le tout et le rien, l'épine qui me meurtrissait le cœur depuis sans doute des éternités, m'apparut dans toute son évidence. Son image s'imposa avec la résurgence inattendue d'une petite phrase qu'un certain Jean avait déposée jadis dans mon creuset : « Remercie, Nathanaël, remercie... ! »

Ah, la gratitude ! Tout devenait si clair ! L'homme que j'avais été n'avait jamais su concrétiser le moindre élan de générosité envers autrui... car il avait estimé que la générosité des autres lui était due. Oui, *due*, en tant que victime de la vie ! Ainsi avait-il bloqué le vrai moteur du Vivant en lui...

Donner, recevoir, échanger, remercier... Telle était donc la clé que je n'avais su ni discerner, ni actionner mais qui aurait pu me faire transcender la vision que j'avais de moi et du monde. *Moi* et le monde ! ... Et non l'inverse. Oui, j'avais passé une existence entière et, peut-être des vies aussi, à ne définir le monde qu'à travers ma petite personne, centré sur mon nombril d'insatisfactions, boursouflant celui-ci de mon égoïsme discret mais, ô combien, ravageur.

Persuadé être *la* victime incomprise de tous, je m'étais cru en droit de ne faire que recevoir et recevoir et recevoir encore dans une attitude de fausse humilité.

Comme l'arbre seul et orgueilleux attire la foudre au milieu d'un champ, j'avais inconsciemment tout mis en place pour concentrer sur ma personne les regards et les forces qui feraient finalement de moi une erreur de la nature, le mal-aimé d'entre les mal-aimés.

La question se posait désormais dans toute son acuité : Et si, au lieu de me détester, je ne m'étais pas, au contraire, trop aimé ? Étais-je pervers ?

Je me souviens que c'est au cœur de cet éclair de lucidité qu'apparut une ineffable Lumière, estompant d'un seul coup l'indéfinissable océan de questions et de réponses au-dessus duquel je flottais. Je sais aussi que cette Lumière entreprit de me parler avec des mots qui n'étaient pas des mots humains, des mots qui ressemblaient plutôt à des images et qui ne transmettaient que l'amour.

Je m'y suis abandonné, sans résistance et confronté à l'évidence. C'était des noces de tendresse et de fermeté, d'exigence et de compassion... Entre leurs silences, je comprenais que s'en venait à grands pas le temps de ma re-descente dans un corps de chair. Un nouveau vêtement m'appelait dont j'entrevoyais déjà la couleur et la texture...

Dans un sommeil sans raideur, je me suis alors laissé emporter par une volonté qui me dépassait, parfois juste conscient de quelques présences aimantes qui tournoyaient autour de moi et qui décidaient à ma place...

Je n'ai rien choisi... parce que, trop semblable à l'enfant qui ne peut lâcher la main de ses parents, j'étais incapable du moindre choix.

La vie qui me fut offerte débuta dans un riche foyer du sud de la Gaule. Mon père était d'origine romaine par son propre père ; quant à ma mère, elle était fille du ter-

roir. C'était par elle que nous possédions toutes ces terres sablonneuses en bordure de mer et dont nous tirions une bonne partie de nos ressources. Tous deux avaient rapidement adopté cette foi qui avait franchi les eaux avec soudaineté et de laquelle ils affirmaient que viendrait l'ultime salut de leur âme. Ils vénéraient un maître du nom de Jeshua... Ils étaient donc Chrétiens bien que ce nom circulât à peine sur les lèvres.

Ainsi, je fus éduqué dans le respect et l'adoration de Celui qu'ils nommaient "Le Béni" et autour du symbole duquel nous nous retrouvions plusieurs fois par jour. Son image était celle d'un poisson, en mémoire du filet d'amour qu'il avait jeté sur la densité de ce monde afin d'en extraire les âmes humaines.

De mon côté, je me montrais un enfant volontaire et heureux, premier-né d'une famille qui ne tarda pas à être nombreuse. Très tôt, ma vénération pour "Le Béni" se manifesta ouvertement au point d'en devenir une réelle passion capable de me faire commettre les pires imprudences.

Il était mal vu d'être un adepte de cette foi nouvelle qui caractérisait toute ma famille et qui se répandait un peu partout, telle une rivière souterraine. Rome et les petits potentats locaux des terres où notre peuple vivait avaient pactisé depuis des décennies et se partageaient un pouvoir arbitraire dont, bien souvent, des familles comme la nôtre faisaient les frais. Nos propriétés suscitaient les jalousies tandis que le singularisme réputé dangereux de nos pratiques spirituelles indisposaient l'ordre établi.

À quinze ans, j'avais compris que nous, les disciples du "Béni", finissions par être perçus comme un abcès mettant sournoisement en péril le pouvoir de ceux qui

régnaient. Nos prières et le culte naissant qui en résultait ne parlaient que d'affranchissement, de liberté et d'indépendance, toutes notions baignant dans le respect et l'amour global de ce qui vit. Là se manifestait le danger, la moindre idée d'asservissement étant étrangère à l'idéal que nous respirions et que nous affirmions avoir pour mission de répandre.

Mon audace naturelle y trouva aussitôt prétexte à s'exprimer... Il y avait tant de choses à assouvir au fond de moi ! Tant de peurs et de tiédeurs passées à transcender ! Mon âme était revenue pour se prouver quelque chose... et pour le prouver aux autres, dût-elle s'y brûler.

Les raisons d'une telle tendance, bien sûr, étaient dissimulées dans les arrière-plans de mon être, mais c'était en elles que je puisais l'essence de mes véritables motivations et que j'alimentais le moteur de mes comportements.

Sans le savoir, suivant la loi du balancier, je prenais le contre-pied systématique des attitudes qui avaient été miennes sous l'identité de Nathanaël. Il en va souvent ainsi d'une vie à l'autre... Lorsque l'on entreprend de se guérir d'un penchant néfaste, on tombe vite dans l'excès inverse. Ainsi, la tiédeur et la peur peuvent-elles se transmuer en une forme d'intrépidité ou même de fanatisme.

Lorsque je songe aujourd'hui à l'homme que j'étais devenu, je vois combien bon nombre de ses actes n'avaient pour but que d'effacer une blessure en lui. Ne craignant pas d'afficher ma foi, quitte à mettre la sécurité des miens en péril, mes apparentes marques de courage n'étaient finalement que des sortes de fanfaronnades par lesquelles, dans le tréfonds de mon cœur, je cherchais à me racheter à mes propres yeux.

Une fois marié, comme il se devait, je devins bientôt le chef de l'une de ces petites communautés de premiers Chrétiens qui peuplèrent le littoral méditerranéen de la Gaule.

Cependant, j'avais le verbe si haut sur les places publiques et les temps allaient si vite que je fus bientôt forcé d'entrer dans la clandestinité, laissant femme et enfants en charge de la propriété familiale.

Avec quelques autres, je partis donc me cacher dans la montagne et les grottes de l'arrière-pays afin de continuer à y pratiquer et à y diffuser le culte du "Béni". Convaincu et fier d'avoir embrassé la plus belle des causes, je me mis à développer en moi l'âme du martyr. Je savais que si nous étions capturés nous finirions, à coup sûr, dans la gueule des lions aux arènes de Nemesus ou d'ailleurs.

Je me souviens qu'entre mes moments d'exaltation, il m'arriva cependant, de plus en plus souvent, de sombrer dans de brutales périodes de désarroi. Alors, dans le fond des grottes où nous abritions notre culte, sans rien manifester d'autre qu'une humeur sombre, je m'accusais de tout. Un mal-être inexplicable s'emparait de moi, nourri par l'obsédante pensée que je ne valais pas grand chose et que je n'en faisais pas assez pour "Le Béni". Je clamais alors que des hommes comme nous, comme moi, étaient responsables du sang qu'Il avait versé puisque c'était pour notre race misérable qu'Il s'était offert jusqu'au bout. Tout cela m'attira dans une spirale d'intransigeances où je cultivais patiemment ce que je peux appeler aujourd'hui un évident masochisme.

Bien évidemment, ce qui devait arriver se produisit puisque mon inconscient le réclamait afin d'expier...

Une cohorte romaine nous captura en pleine garrigue sitôt après que je me fus adressé avec des paroles enflammées aux habitants d'un hameau. En tête de mes compagnons on m'emmena jusqu'à la ville et, une semaine plus tard, je me retrouvai jeté dans les arènes, face aux fauves. Ma vie s'arrêta donc là, brutalement et de façon précoce...

Je sais que, jusqu'au bout, dans les heures atroces qui précédèrent ma fin, j'ai gardé en moi la tenaillante sensation de ne pas en avoir "fait assez". Je redoutais la mort mais je me disais qu'il était juste que je meure. Au plus profond de mon être, même sans pouvoir le conscientiser, le sentiment d'une dette à payer était marqué au fer rouge. *Il fallait que je me punisse* pour quelque chose que j'ignorais.

Que l'on ne s'y méprenne pourtant pas... Je ne mourus ni avec les élans, ni avec l'abandon d'un mystique. Lorsque la gueule du fauve me brisa la nuque, je partis pétri de l'orgueil du fanatique et dans une colère dont je n'identifiais pas l'origine.

Inévitablement, selon les grands principes qui régissent le fonctionnement de l'âme, j'emportai cette violence avec moi, une violence doublée d'une révolte qui devaient me hanter pendant des vies encore...

Ainsi, je passai les deux ou trois existences suivantes dans les terres glaciales de quelque contrée du Nord puis aux alentours de l'actuelle Mer Baltique. J'y ai été tantôt guerrier, tantôt chasseur, cherchant sans cesse à me mesurer aux loups et aux ours. C'était une véritable rage que j'avais besoin d'assouvir. La force physique s'avérait être ma façon à moi, puérile mais efficace, de dire que j'existais.

En réalité, comme c'est le cas chez la majorité des êtres humains, mes muscles et mon agressivité ne servaient qu'à voiler la fragilité de mon âme. Celle-ci préférait ne pas avoir à se regarder, d'autant qu'elle avait déjà été, un jour, caressée par une si belle Lumière... Rares sont ceux qui, parmi nous, ont le courage et la simplicité d'affronter leurs propres incohérences ainsi que les manques qui grignotent leur cœur. L'orgueil, encore et toujours ! En cette Terre, c'est assurément lui notre dénominateur commun...

N'en déplaise à la société humaine trop souvent pétrie d'idées reçues, du monde où je me tiens aujourd'hui, je vois trop bien que cet orgueil est, plus fréquemment qu'on ne le pense, le véritable moteur de ceux dont on dit qu'ils sont des martyrs ou des héros. L'homme et la femme sont, avant tout et durant une multitude de vies, motivés par le besoin impérieux d'assouvir leurs propres désirs, empilant blessures sur blessures jusqu'à l'absurde.

Lorsqu'ils en viennent à se dédier au supra-humain, puis au Divin, c'est qu'ils ont enfin tout mis en œuvre pour dépasser leur adversaire intérieur. Alors, seulement, la véritable humilité, le vrai courage, l'amour sans condition, le don et le pardon peuvent s'épanouir, prendre tout leur sens et parler le langage de l'Ascension.

Une fois qu'entre les mondes, elle eût bu jusqu'à la lie la coupe de la violence, mon âme fut bien forcée de comprendre qu'elle avait encore fui et renié sa nature profonde. La pointe acérée de son non-amour d'elle-même était toujours là, dirigée sur son cœur, continuant à en faire une sorte d'enfant perdu et orphelin.

Elle voulut donc redresser la barre du navire qui l'avait emportée loin de chez elle et reprit pour cela un

corps, quelque part en Ombrie. Elle y descendit avec la volonté de servir chevillée en elle.

Elle se l'était juré et c'était certain : Désormais elle offrirait sa vie d'homme à ceux qui souffraient. Elle mettrait tout en œuvre pour s'épurer à travers le don de soi et l'apaisement de l'égo. Elle avait tant d'erreurs à se faire pardonner ! Ainsi, elle expierait ses fautes par un labeur sans bruit, s'efforçant d'apprendre le sens de la compassion.

Je connus alors une vie de moine-soignant dans un lazaret, vers l'an mille de la présente ère terrestre. J'avais besoin de cette vie paisible, toute en prières et en accueil des malades.

Ces derniers étaient des lépreux, ceux dont personne ne voulait. J'ai appris à panser leurs plaies, parfois à les nourrir, souvent à les écouter. C'était, m'avait assuré le Supérieur de notre monastère, « le meilleur et le plus droit chemin pour parvenir à Dieu », l'oubli de soi étant la règle d'or qui devait nous permettre de « nous laver de nos péchés... ». J'y ai cru sans réserve, mon zèle allant parfois jusqu'à m'inspirer des mortifications nocturnes.

C'est de cette façon que je conçus l'intention farouche de toucher à l'état de sainteté. Fier de mes origines modestes, je m'étais appliqué à rassembler tous les arguments selon moi nécessaires : L'obéissance absolue aux règles de l'Ordre, la prière autant qu'il se pouvait, le mépris de mon confort, la privation de sommeil, le renoncement aux cadeaux spontanés de la vie ainsi qu'aux petites joies pouvant naître de la matière et, enfin, les soins aux malades, surtout jusqu'à épuisement total.

Je vécus de la sorte jusqu'à un âge malgré tout avancé, incapable de comprendre, hormis durant les quelques

jours précédant mon départ, la nature de ce qui m'avait, en réalité, habité.

Je me souviens... Allongé sur mon grabat dans ma cellule, je regardais défiler à mon chevet, les unes après les autres, les mines contrites des moines qui avaient partagé mon quotidien, certains depuis des décennies.

Pas de doute, j'avais réussi... Pour eux, j'étais devenu *le* modèle, pratiquement un saint ou, tout au moins, un bienheureux en puissance. J'irais donc droit au paradis de Notre Seigneur !

Quant à moi, épuisé et incapable de parler, nul ne se doutait que j'étais entré dans un déchirant état de lucidité. L'approche de la mort et l'étrange clarté intérieure qui se manifeste parfois lorsque l'on se trouve à son seuil me renvoyaient de ma personne un portrait sans complaisance.

En toute vérité, *qui* avais-je été sous ma robe de bure sombre et mon capuchon de moine ? La réponse me vint sans l'ombre d'une hésitation : Un orgueilleux refoulé dissimulant une multitude de problèmes personnels.

Certes, j'avais fait du bien, beaucoup de bien autour de moi et, mis à part mon caractère enclin à la susceptibilité, on aurait cherché en vain quelque chose à me reprocher. L'image de la perfection dans le dévouement, n'était-ce pas ce que j'avais cultivé ? Je pouvais en être heureux mais...

Mon tourment vint de ce que les articulations et les motivations de mon engagement et de tous mes comportements ne pouvaient plus m'échapper. L'âge venant, j'avais commencé à les décoder ; cependant, à chaque fois, j'étais parvenu à repousser ma lucidité naissante d'un simple revers de l'auréole.

Qu'est-ce qui avait orienté et ordonné ma vie ? L'amour du Christ et, selon l'expression consacrée, de mon prochain ? Je n'en étais même pas sûr ! Les autres, ceux qu'il était convenu d'appeler nos frères et nos sœurs, m'avaient été finalement plutôt indifférents. J'avais toujours su me donner l'impression de les aimer, surtout s'ils étaient gravement malades mais, au fond de moi, avais-je jamais éprouvé une véritable compassion, sans arrière-pensée, sans me soucier du regard d'admiration que l'on se devait de porter sur moi ? Aux portes de la mort, la réponse m'apparaissait de façon éclatante : Non ! Hélas, non !

Les autres, les malades et les nécessiteux, avaient été mon prétexte, l'argument qu'il me fallait pour ma propre glorification et pour satisfaire discrètement un besoin de reconnaissance proche du maladif. Dans le secret de mon âme, j'avais espéré éteindre le vieux brasier de mon sentiment de culpabilité en soignant et en priant jusqu'à en perdre haleine mais je n'avais jamais pu boire à la vraie source de l'amour, du don et, par conséquent, de la pacification. Oui, j'avais fait du bien... Seulement voilà, j'avais juste frôlé *le* Bien nécessaire à mon désarmement.

Le moine dont j'avais endossé le rôle a priori sécurisant s'envola donc, la culpabilité au cœur, certain d'avoir davantage œuvré pour lui-même que pour l'Idéal qu'il avait affiché.

La conscience humaine est ainsi faite qu'elle rejette tôt ou tard ce qui, en elle, ne se montre pas pure vérité...

Je dois dire que mon âme eut besoin d'un long repos après une telle existence. À plusieurs reprises, je refusai l'opportunité d'une nouvelle expérience dans la chair. "On" - c'est-à-dire les lumières et les présences qui me

guidaient dans les sphères de l'autre monde - m'en laissa le choix.

Alors je dormis longtemps, longtemps, laissant parfois remonter en mon centre les images d'une ou deux scènes issues de mes vies passées, puis le regard et le sourire du Maître dont l'essence avait tout accéléré en moi. L'avais-je rêvé ce Maître ? Comme Il me paraissait lointain ! S'Il avait existé, quand et comment L'avais-je connu ? Je ne le savais plus... Trop de rideaux s'étaient levés depuis sur trop de scènes différentes. Je réalisais juste que j'avais un poids au cœur dont je ne parvenais pas à me débarrasser et que celui-ci me plombait. Combien de vies me faudrait-il encore ? Dans les limbes de l'âme où je me suis alors réfugié pour connaître l'ataraxie, j'étais incapable de me poser une telle question. Je voulais dormir et oublier l'appel de la Vie...

Force m'est de reconnaître que l'"on" dut me pousser dans le dos afin que je redescende vers le creuset de la matière...

Je naquis par le siège, à reculons, comme pour dire non. Ce fut une vie paysanne, toute simple et sans histoire, bientôt suivie d'une autre, plus bourgeoise mais tout aussi banale. Quelques unes se succédèrent encore ainsi dans de multiples pays. Mon "contrat d'âme" était simplement d'y apprendre l'équilibre, le respect de la vérité, un peu de générosité spontanée et, sans doute, la patience.

Puis vint la Révolution Française, l'opportunité pour moi de me réveiller en rassemblant les "matériaux" que ma conscience avait fini par lentement façonner. Les circonstances de ma naissance puis de ma jeunesse firent de moi l'un de ces intellectuels qui préparèrent ce qu'ils

espéraient être un nouvel ordre des choses. Je me mis à fréquenter les cercles secrets de la Maçonnerie et j'y devins influent... Une influence qui se manifesta rapidement par une terrible intransigeance.

Par projection, ce que je réclamais de moi inconsciemment depuis des vies et des vies, je l'exigeais des autres.

En réponse à mon trop long sommeil et à la fausse quiétude derrière laquelle j'avais tourné le dos à mes souffrances, je connus à nouveau les relents du fanatisme. Le principe de la Faute et de son fardeau à porter constituait la toile de fond de mon caractère. Ne pouvant extirper de moi mon antique sentiment de culpabilité, je prétendis, par compensation, être en mesure de punir les "erreurs" d'autrui.

Je fus donc de ceux qui, derrière un bureau prétentieux et souvent de fortune, signèrent nombre d'arrêts pour l'échafaud. Tout cela sans joie, ni peine, ni remords mais avec la seule conviction du devoir à accomplir. Une fois de plus, j'étais bourreau à ma façon, à la seule différence que je m'étais verrouillé afin d'avoir bonne conscience. La culpabilité que je voyais chez ceux que j'expédiais à la mort me procurait l'illusion de me soulager de la mienne...

Évidemment, ma vie affective fut inexistante. L'univers des émotions était en tous points anesthésié en moi. Ne l'avais-je pas souhaité ultimement en descendant dans le ventre de ma mère ? Le raisonnement dont "on" m'avait laissé libre avant ma naissance avait été simple : Puisque c'était par les émotions que mon être s'était fragilisé au fil du temps, il suffisait que j'étouffe celles-ci.

La froideur serait donc mon rempart et, avec elle, tout tourment deviendrait improbable.

Mais les événements succédaient aux événements en cette fin de siècle si tragique. Par je ne sais quel revers de fortune, ce fut à mon tour d'être arrêté et d'envisager l'ombre de la guillotine. Comment évoquer ces jours d'incarcération sinon en termes d'horreur ?

Soudainement, je ne comprenais plus rien à rien ! Ma conception d'un certain idéal s'écroulait en même temps que mes certitudes se désagrégeaient. La panique me prit à la seule pensée de la terrible lame qui m'attendait sans nul doute. Au fond de ma geôle, mes nuits se peuplèrent des visages et des noms des hommes et des femmes à qui j'avais impitoyablement fait franchir la ligne fatidique...

N'y tenant plus, dévoré par ma propre dureté et par le sinistre spectacle dont je m'étais fait l'un des acteurs, je mis fin à mes jours un petit matin d'automne. On m'avait laissé mon ceinturon... Celui-ci me servit de corde.

Remords, remords... C'est une mer de remords qui m'attendit aussitôt sur l'autre versant de la vie. Longtemps je demeurai dans sa bouillie grisâtre, tournant et retournant dans ma conscience les mille raisons qui avaient fait de moi l'un des chefs d'orchestre présidant à tant de morts iniques. Ce fut mon enfer, une absolue prison créée par mon mental en délire. Je m'y noyais, incapable que j'étais d'en trouver la sortie puisqu'absolument inapte à faire la paix avec moi-même.

J'ignore comment je m'en serais extrait sans l'intervention d'une main qui vint s'attarder à l'endroit de mon cœur. C'était... Comment dire ? Une main parlante ! Une main toute de douceur et de compassion qui infusait dans

mes profondeurs des mots en images ressemblant à des fleurs. Lentement, touche après touche, elle ensemença en moi des lueurs de paix et tout un chapelet de raisons d'espérer.

Elle me disait : « Monte en toi, mon ami, mon frère... Monte vers *qui* tu es vraiment ! Ne pleure pas sur tes douleurs car elles ne sont autres qu'un paysage à traverser. Te souviens-tu ? Te souviens-tu des sentiers parcourus et des bribes de soleil que tu y as glanées ? Elle est là, ta richesse... Sublime fruit de tes traversées du désert, compagne silencieuse aussi de tes petits et grands bonheurs... même de ceux que tu n'as su voir... Monte, maintenant... Monte vers *qui* tu es vraiment ! »

Ces paroles furent décisives. Quelle qu'en fût la source, elles ouvrirent les vannes de mon mental bloqué et dilatèrent mon cœur. Je n'étais pas libéré de mes entraves, certes non, cependant je respirais... Je pouvais boire à pleines gorgées cet espoir que le Divin nous donne l'opportunité d'approcher entre deux existences dans la densité.

Nourri d'une force nouvelle, épuré comme après l'une de ces intenses fièvres qui nous font plonger dans le délire, je me vis clairement en train de gravir une marche intérieure. Pour venir à bout de mes souffrances, il devenait évident qu'il me fallait me débarrasser de mes armures. N'était-il pas temps qu'elle se termine, cette guerre que je menais contre moi-même ? Les basses couches de mon être ne s'étaient-elles pas suffisamment exprimées et musclées jusqu'à l'absurde au fil des temps ?

Les lumières et les présences qui me guidaient entre les mondes me suggérèrent alors... un corps de femme.

Un corps avec toute sa sensibilité et son ouverture à l'amour.

J'ai toujours en mémoire l'émoi et même la joie profonde qu'une telle opportunité fit monter en moi. Oui, c'était cela, ma possible réponse ! J'allais m'incarner sous les traits d'une femme ! Je goûterais différemment le rapport à la vie, j'apprendrais... une forme de douceur qui m'était jusque là étrangère.

C'est avec enthousiasme que je revêtis donc la nouvelle enveloppe de chair qui m'était proposée. Ainsi, après avoir été une petite fille à l'éducation soignée quelque part dans une ville du sud de l'Angleterre, je devins une femme, plutôt jolie et sensuelle, se déplaçant avec aisance dans les sphères de la bourgeoisie.

La Terre vivait le XIXème siècle de son présent calendrier. Le Romantisme était à la mode, il touchait les milieux cultivés. Moi, je sautai à cœur déployé dans son courant de nostalgie et de sensibilité.

Ma famille m'avait "bien mariée", je veux dire avec un homme bon et aimant, jouissant d'une position respectable dans l'Administration du pays. Celui-ci me donna rapidement quatre enfants, faisant de notre couple un modèle du genre.

J'avais donc tout pour être heureuse : la beauté, la culture, l'aisance matérielle et l'amour d'une famille...

Parce que je découvrais, à travers les arts, les plus belles manifestations de mon siècle, ma sensibilité s'affina. Le fond de mon âme s'ouvrit aussi à des univers dont il n'avait même jamais supposé qu'ils lui manquaient. J'appris la douceur... Je vécus, hélas, celle-ci jusqu'à l'insouciance. À quarante ans, je n'avais du

monde qu'une vision partielle, presque idyllique et, somme toute, très naïve.

Je mis longtemps à prendre conscience des vagues de jalousie que j'avais fini par soulever autour de moi. Celles-ci me sautèrent au visage les unes après les autres à force de petites réflexions perfides lancées au hasard des conversations avec mes amies. De véritables flèches empoisonnées que l'on me décochait, le sourire aux lèvres devant une collation ! Et puis, de plus en plus souvent, il y eut ces successions de mesquineries qui, tels des croc-en-jambes silencieux, sont parfois la marque de certains rapports entre femmes.

Tout cela me réveilla de ma douce insouciance et, la maturité opérant, je me mis à faire le point sur ma vie. Mon intelligence étant assez alerte, le questionnement n'en fut que plus douloureux. Pourquoi ne m'aimait-on pas autant que je le pensais ? N'étais-je une "bonne personne" ? Se pouvait-il que l'on m'en veuille pour quelque chose que je n'identifiais pas et cela depuis longtemps ?

Un jour, une terrible interrogation jaillit du plus profond de mon être, comme un début de réponse à toutes les autres. À quoi servait ma vie ? Cette question ne devait plus me quitter.

Certes, j'avais donné le jour à des enfants et créé une famille dont j'étais fière mais, de cela, une multitude de femmes, même stupides et vivant en n'importe quel point du monde, pouvaient également se targuer. Certes aussi, j'avais vraiment connu l'amour et j'avais offert à mon époux tout ce qu'une femme peut offrir à un homme mais... mais était-ce suffisant en regard de ce que la vie m'avait donné ?

Non... J'en vins à conclure que mon existence ne servait à rien... ou à pas grand chose d'autre qu'à satisfaire mon propre besoin de confort et celui du petit monde que j'avais rassemblé autour de moi.

Oh, j'étais aussi ce que l'on appelle une bonne Chrétienne, pourtant ! L'office chaque semaine et le pasteur à notre table une fois par mois ! Mais, là encore, cela signifiait quoi ? Lorsque les larmes me montaient aux yeux à la lecture de certains passages des Écritures saintes, je devais m'avouer que ce n'était que sensiblerie. J'étais coupable... de n'avoir rien cherché à comprendre et de n'avoir rien bâti de concret pour les autres et pour l'avancement de mon âme. Mes goûts pour l'art et les beaux sentiments qui se brodaient dans les romans avaient occupé toute la place. Enfin, je ne me voyais plus que comme une égoïste ! Était-il trop tard ? Je me jurai que non, dusse-je y user le restant de ma vie et de ma santé.

Sous un prétexte fallacieux, je pris la décision de congédier la cuisinière qui était à notre service depuis des années et je me mis moi-même devant les fourneaux. Nous mangerions tellement plus sainement ! argumentais-je face à ma famille qui n'y comprenait rien.

Et puis, il y eut les bonnes œuvres... Je m'y consacrai plus que de raison, négligeant ce qui me restait d'amies, rien que pour apaiser mon mental et ces reproches d'insignifiance qui m'envahissaient.

Comment s'épuiser et s'empoisonner soi-même ? J'en découvris - ou plutôt en redécouvris - la subtile recette en très peu d'années. De l'insouciance teintée d'un brin de narcissisme, j'en étais venue au non-amour de moi. Mon sentiment de culpabilité sans âge ressurgissait, telle une maladie infectieuse dont on ne parvient pas à se défaire...

Ma vie avait pris le goût d'une purge dont je m'infligeais chaque jour l'amertume. La mauvaise conscience ! Quand viendrait donc le temps béni de son extinction totale ? Mes prières elles-mêmes me laissaient insatisfaite. Je ne m'en apercevais pas vraiment, mais mon âme était sans cesse en manque de ce "quelque chose de plus" qui aurait pu la forcer à expier davantage. Bien entendu, mes robes devinrent austères et ma santé se détériora peu à peu. Quand on ne parvient pas ou plus à s'aimer, un mécanisme en nous s'amorce en sourdine, initialisant, sans coup férir, notre autodestruction.

Âgée d'à peine cinquante ans, je partis finalement d'une tuberculose. Je me souviens que, lorsque le médecin annonça le verdict, ce me fut presque une satisfaction, voire un soulagement. Tout était conforme à mes souhaits inconscients... Mon âme allait payer la dette de ce qu'elle identifiait comme son insignifiance et son égoïsme et elle en était fière !

Une impasse de plus qu'il me fallait explorer et... un autre envol vers une île céleste où m'attendaient de nouvelles cartes pour un scénario encore différent...

Chapitre XIV

Pérégrinations

Le XXème siècle était à peine naissant lorsque je perçus à nouveau l'aimantation de la Terre. Mon âme s'était reposée dans ses propres jardins, elle avait entrepris d'y rassembler les mille facettes de son puzzle et parvenait enfin à se contempler avec un peu moins de tricherie.

La force du Vivant m'ouvrit donc les portes d'une famille, à Cologne, en plein cœur de l'Allemagne. Mon père était originaire de ce pays tandis que ma mère était de pure souche anglaise.

Mes premières années furent incontestablement de coton, baignant dans une atmosphère feutrée et plutôt cultivée. On m'appela Friedrich, un prénom que je n'avais pas désiré parce que trop "dur" à mon goût... mais qui plaisait tant à mon père.

Dans le ventre de maman, j'avais bien essayé de lui en souffler un autre, Franz, que je trouvais plus chantant et plus doux. Hélas, je ne dus pas parler assez fort dans leurs rêves respectifs...

Plus qu'un simple détail, c'est sans doute cette empreinte qui contribua à faire de moi, dès mon plus jeune âge, un enfant un peu mal dans sa peau. J'étais globalement heureux, pourtant. Dernier-né d'une petite famille de trois, on me choyait...

Notre vie commune prit soudainement un tour différent le jour où mon père se vit confier des affaires importantes. Celui que maman appelait "Daddy" et dont elle nous lisait parfois de longues lettres venait, selon son expression, d'être « rappelé par le Seigneur ». Ses jours avaient pris fin sur une terre qu'on nommait "les Indes". Un mois plus tard, nous étions à bord d'un énorme paquebot voguant vers Bombay. C'était là que nous allions vivre désormais, papa s'étant vu confier la succession des affaires commerciales de son défunt beau-père.

J'avais alors quatre ans et, le moins que je puisse dire, c'est que l'Inde me fascina d'emblée. Il y avait, bien sûr, ses couleurs, ses odeurs, ses paysages inattendus, ses hommes et ses femmes au regard noble et pétillant, sa moiteur même... Cependant, c'était beaucoup plus que cela qui me touchait. Il y avait... une sorte de magie qui parlait directement à mon cœur d'enfant. Une magie vieille et imprévisible comme mon âme.

Selon ce qui se devait, on me mit aussitôt à l'école anglaise. J'y reçus une éducation très britannique, largement teintée par l'idée que nous étions des êtres humains bien plus intelligents et donc plus civilisés que tous ces Indiens aux côtés desquels nous étions « forcés de vivre et dont on ne pourrait jamais tirer grand chose ».

Telle n'était pourtant pas la vision de mon père et je dois dire que c'est sous sa protection et ses conseils que je découvris le pays dans ses profondeurs fascinantes. Vers

l'âge de huit ans et à chaque fois que c'était possible, je me mis à l'accompagner dans ses interminables parcours en train à travers d'immenses territoires écrasés de chaleur et de lumière. C'était bon... Comme je l'aimais cette terre qui éveillait en moi des sensations que j'étais alors incapable d'analyser mais qui stimulaient à la fois la racine de mon être et ses plus hautes cîmes !

1914... La guerre éclata un peu partout. Une notion qu'il me fut difficile d'intégrer tant mon père avait déjà commencé à m'initier à la pensée mystique de cette Inde qui le passionnait lui-même. La guerre... Comment était-ce possible d'en être encore là ?

Le cœur déchiré, nous dûmes rentrer en Europe. Le commerce tournait mal et mon père était appelé sous les armes de toute urgence. Il était gradé et on avait, paraît-il, besoin de lui...Un tremblement de terre dans notre vie et dans celle de millions d'autres êtres humains.

1916... Une missive arriva dans notre maison de Cologne. Elle acheva de tout détruire avec l'impact d'un obus. Mon père venait de mourir quelque part au front. C'était officiel. Pour moi, la fin d'un monde sonnait. Je vivais la clôture définitive de mon enfance, la cessation forcée de mes préoccupations jusque là presque désincarnées.

Que m'avaient-ils donc raconté, tous ces swamis et ces soi-disant sages devant lesquels mon père m'avait parfois introduit ? Ce n'était que des rêveurs bien à l'abri de la vie au fond de leurs temples et de leurs grottes ! Il fallait que je m'endurcisse et que je m'éveille aux vraies réalités !

Sa douleur et son amertume aidant, ma mère m'encouragea dans cette direction. Notre vie heureuse en Inde

ne devint bientôt plus qu'une sorte de parenthèse onirique appartenant à un passé dont il ne fallait pas parler.

Je vécus ainsi une adolescence tourmentée, bloqué entre les contraintes d'un monde sans pitié et les souvenirs refoulés d'une terre idéalisée et à jamais évanouie. Pour prolonger la tradition familiale, j'entrepris des études de commerce sitôt la guerre terminée. Il était de bon ton que je sois rationnel et pragmatique. Je le fus donc ou, plutôt, je me forçai à l'être.

Oui, je dis bien « je me forçai » car, que j'accepte de me l'avouer ou pas, le fond de mon âme adhérait mal aux règles de la société moderne qui se développait alors. D'abord, je dus convenir que le commerce ne m'intéressait vraiment pas.

Nommé à un poste de responsabilité dans une grosse entreprise d'importation de Hambourg, je m'étais laissé prendre à son piège, tel un wagon placé sur ses rails et prisonnier de l'itinéraire dont on décidait pour lui. La sensibilité de l'enfant que j'avais été ressurgissait, faisant de moi un homme de plus en plus mal avec lui-même. Je me sentais fragile et pas à ma place dans un monde dont les lois me paraissaient incroyablement sauvages.

« Marie-toi, Friedrich... N'as-tu pas envie de fonder une famille ? » ne cessait de me répéter ma mère. « Cela t'aidera à te stabiliser », ajoutait-elle encore.

Hélas, disant cela, elle ne faisait qu'enfoncer en moi un clou dont elle ne soupçonnait pas l'existence. En toute vérité, lorsque j'étais seul avec moi-même dans mon petit appartement de Hambourg et que j'avais le courage de regarder ce qui se passait dans mon cœur, une évidence s'imposait qui me faisait peur : Je me sentais davantage

féminin que masculin, de plus en plus incapable de lutter pour m'imposer dans un milieu d'hommes.

Et puis... il y avait l'Inde de mon enfance qui remontait en moi, sans parler de ces prétendus hasards ou de ces synchronicités que l'Intelligence du Divin mettait en scène dans ma vie quotidienne :

C'était un livre sur la philosophie védique en pleine vitrine de la librairie de mon quartier, une exposition de photos consacrée aux sources du Gange, une galerie d'art qui s'ouvrait non loin du port et qui offrait notamment aux regards la splendide statue d'un Shiva Nataraja. Cela n'en finissait plus... Les sollicitations du pays de ma prime jeunesse se succédaient à un rythme permanent, contribuant à faire de moi un être à part.

Bientôt, on ne se cacha même plus pour me faire remarquer que j'avais des préoccupations et des attitudes plutôt efféminées. Les sourires narquois firent place aux plaisanteries douteuses et ma vie devint un enfer. Tantôt je me disais le plus incompris des êtres humains, tantôt je devenais le plus coupable d'entre eux, parfois animé par des désirs "contre nature" et toujours totalement inapte à mener une vie sociale.

Une nuit de janvier, en pleine crise de solitude, de rejet de moi-même et finalement de tout, je pris ma décision, aussi radicale qu'irrévocable : J'allais donner ma démission et partir, sans attendre, pour l'Inde. J'allais disparaître, me faire oublier afin de me retrouver moi-même en laissant mon cœur parler sa propre langue.

Quatre mois plus tard, après avoir vendu tous mes biens et rassemblé mes économies, j'étais à Bombay, contre l'avis de tous et au grand désespoir de ma mère. Cette inconscience dont on m'accusait, je l'appelais, quant à

moi, hyper-conscience. La trentaine naissante, à la fois révolté et doux jusqu'à la fragilité, je me voyais déjà mener la vie d'un sannyasin[1].

C'était décidé, la libération de mon âme était tout ce qui m'intéressait... Tous mes efforts y seraient donc consacrés. Par la plus totale des ascèses, je devais me purifier et me pardonner.

Me pardonner quoi ? Je n'en savais rien... Pas simplement mes imperfections et ma différence. Non, il y avait forcément autre chose ; un ou des secrets devaient être verrouillés quelque part dans le creuset de mon âme, cela ne se pouvait pas autrement !

Dans l'accoutrement que je pensais nécessaire à *ma* libération - un simple pagne autour des hanches et un mala suspendu au cou - je me mis donc en route, persuadé que je finirais par trouver un maître qui présiderait à ma métamorphose.

En songeant aujourd'hui à cette époque, je vois combien j'étais déguisé. Bien que sincère dans mes aspirations, je jouais au jeu étrange de celui qui se prend au sérieux dans sa quête de la Lumière. Au fil des jours et des villages traversés, je devenais le faux humble qui veut bien s'accuser de tout, qui veut absolument expier, qui se dit de partout et de nulle part, qui se prétend ignorant tout en cherchant subtilement à donner des leçons et qui, pardessus tout, est très fier de son dénuement savamment cultivé.

Pourtant, je le répète, j'étais sincère... D'autant plus sincère que mon cœur saignait réellement et qu'il avait

---

[1] Moine-renonçant dans la Tradition hindouiste.

soif de cette eau de paix qu'il pressentait et qui aurait le pouvoir de le débarrasser de ses écailles.

Au bout de plusieurs mois d'errance durant lesquels j'avais systématiquement fui tout contact avec des Occidentaux, je décidai enfin de déposer mon pauvre baluchon dans un minuscule village du Karnataka[1]. Terriblement amaigri et quelque peu découragé sans oser me l'avouer, je demandai asile pour quelques jours dans l'un de ces petits ashrams[2] dont le pays a toujours été riche.

Je me souviens... Ses maisonnettes aux toits de palmes étaient situées dans une zone particulièrement désertique, à la sortie du village. Ceux qui y vivaient essayaient péniblement de faire pousser cinq ou six palmiers et autant de bananiers le long de la clôture de pierres. Je vois encore leurs silhouettes lorsque j'y arrivai pour la première fois, à la tombée du jour. Les uns derrière les autres, hommes et femmes marchaient nonchalamment avec leurs seaux et leurs cruches d'eau remplis au puits voisin.

Je ne sais si ce fut l'effet de l'odeur du feu de bois sur lequel on cuisait les dosas[3] ou encore celui de l'encens brûlant en abondance au pied d'un gros arbre où pendaient des guirlandes de fleurs, mais la vérité est que je perçus là quelque chose de puissant et de très émouvant. C'était comme si *on* m'avait dit : « Voilà, respire et arrête-toi. Ne va pas plus loin... ».

---

[1] Province du sud de l'Inde.

[2] Sorte de monastère, lieu de prière et de retraite dirigé par un guide spirituel.

[3] Variété de crêpe ou de galette traditionnelle.

Touché en plein cœur par un sentiment que je n'arrivais toujours pas à définir, je demandai à prolonger ma halte au bout d'une semaine.

Le maître des lieux, aux dires des villageois, passait pour être un yogi avancé, voire un saint homme que l'on se devait absolument de vénérer.

Le fait est qu'il m'impressionna. Il était le stéréotype du sage illuminé tel que je me l'étais représenté dans mes nombreuses lectures. D'une maigreur ascétique et presque nu, il portait jusqu'en bas des reins une longue chevelure tressée couverte de cendres. Il parlait avec parcimonie et nous regardait à peine. « Swami est si peu troublé par les affaires du monde... » m'expliqua-t-on dans un anglais épouvantable.

Swami sembla cependant particulièrement s'intéresser à moi dès les premiers jours de mon arrivée. « Je t'attendais... » me confia-t-il, comme un cadeau, à l'issue d'un darshan[1]. Je ne me sentis plus de joie... Ainsi, il m'avait reconnu ! Ainsi donc un maître comprenait *qui* j'étais et allait m'aider à retrouver ma lumière ! Je savais bien que je ne faisais pas fausse route !

J'en devins fou de bonheur jusqu'à la fébrilité, une allégresse qu'il ne me fallait pourtant pas extérioriser si je voulais garder, pensais-je, toute ma dignité et ma crédibilité. D'ailleurs, on ne devait manifester aucun sentiment, aucune émotion face à Swami et, d'une manière générale, dans l'ashram. Cela me paraissait normal puisque j'avais lu que c'était "maya", l'illusion, qui nous faisait tout ex-

---

[1] Apparition publique d'un maître spirituel au cours duquel celui-ci donne sa bénédiction.

primer et que la première des choses était de se soustraire à ses manifestations de base.

C'est dans cette disposition d'esprit, persuadé d'avoir enfin trouvé ma place, que je m'installai pour une période indéterminée dans la minuscule chambre que l'on m'attribua tout au fond de l'ashram.

Lorsque j'en retrouve le décor dans mes souvenirs, je me dis que c'était la pièce la plus laide qui fût. Ses murs gardaient les vagues traces d'une chaux qu'on avait dû y passer sommairement une décennie auparavant. Quant à son toit de palmes tressées, il n'était plus qu'une passoire abritant des colonies de petits lézards bruyants.

Allongé sur le lit de cordes bancal qu'on m'y avait donné, je trouvais cela merveilleux. Ce serait difficile... mais j'allais souffrir pour la bonne cause ! De privations en privations, j'allais me débarrasser de Friedrich, j'allais le brûler avec mon passé et toutes ses illusions. Aucune discipline ne serait trop exigeante pour moi !

Et comme pour répondre au serment que je me faisais, Swami ne tarda pas à me donner un nom conforme à la Tradition qui était sienne. Nataraj ! Je devenais Nataraj ! N'était-ce pas extraordinaire ! Je porterais le nom précis de cette statue que j'avais tant aimée à Hambourg... Mais attention ! Il ne fallait pas même que j'en sois heureux ou fier car, cela aussi, c'était "maya". Et comme il était dit que "maya" n'aurait plus de prise sur moi...

À compter de ce jour-là et pendant presque six ans, ma vie ne fut faite que de mantras, de méditations, d'offrandes et de pratiques corporelles yogiques. Swami devint peu à peu, à mes yeux, la Divinité incarnée. Il pouvait tout me demander et je lui attribuais tous les pouvoirs.

Au début, je m'étais imaginé lui poser les mille questions qui peuplaient mes pensées depuis toujours et précipiter ainsi ma pacification, cependant il m'en dissuada rapidement. « Pourquoi nourrir ton mental ? me rétorqua-t-il de façon abrupte. Contente-toi d'observer la règle des pratiques. C'est ainsi que tu te libéreras... ». Swami ne pouvait qu'avoir raison et je ne discutai pas.

Seulement voilà, les années passaient et rien ne changeait vraiment dans mon monde intérieur. J'étais devenu le plus parfait des dévots, j'aurais logiquement dû avoir entr'aperçu les portes de l'extase à force de prières et de privations, mais rien ne se passait vraiment. Certes, Swami prétendait que j'étais plus pur, moins pollué par des pensées néfastes et je me forçais à le croire puisqu'il était convenu qu'il savait tout.

Pourtant, dans le secret de mes longues heures de méditation, face au petit autel que je m'étais fabriqué dans ma cellule, des vagues d'angoisse continuaient à déferler régulièrement sur mes plages intérieures. Je faisais du sur-place et je m'en rendais compte tout en refusant obstinément de me le déclarer. J'occultais ma stagnation... par orgueil. Non, je n'avais pas pu me tromper ! J'étais forcément meilleur et moins coupable...

Coupable de quoi ? L'éternelle question était toujours là... Coupable de mon misérable état d'humain ordinaire, me répondais-je à moi-même comme pour me rassurer et me rendormir dans le cocon de mes pratiques.

De son côté, Swami devenait de moins en moins approchable. C'était normal puisqu'il se tenait, lui, tellement au-dessus de l'humain ! Il devait être en état d'extase presque permanent et œuvrer pour *ma* délivrance... Ne m'avait-il pas déclaré, à mon arrivée, qu'il allait « laver

mon karma » ? Ce devait être ce qu'il faisait et ce pourquoi je me sentais si souvent remué du dedans.

« Après tout, me disais-je aussi, peu importe si ma santé se détériore ; ce que je fais est important pour la conscience de l'humanité tout entière ! »

Mais, dans le fond de mon ashram, le nez collé à la photo sépia de Swami, je ne m'apercevais pas de ce qui se passait en vérité. J'abdiquais... Je laissais s'éteindre mon feu intérieur, je cultivais une tristesse sans nom à force de macérations et de mantras auxquels, finalement, je ne comprenais pas grand chose. Au fil des ans, j'avais délégué mon pouvoir sur moi-même à un homme qui, peut-être, n'était vraiment riche que de son ascendant naturel sur les autres.

Le résultat était que moi, eh bien... je n'étais encore rien d'autre que moi, c'est-à-dire la petite personnalité qui se débat dans les labyrinthes qu'elle s'invente, avec ses foules de remords et de frustrations cultivées au fil des temps. Ma dévotion ne m'avait véritablement ouvert ni le cœur, ni l'âme. Ce que j'avais pris pour du lâcher-prise n'était autre que le ronronnement perfide et coupable d'une zone insoupçonnée de mon mental. Il était bien plus une forme de démission et de renoncement à la lucidité qu'une clé pour la sérénité.

Il faut avoir beaucoup souffert pour comprendre que l'état de souffrance n'est pas davantage un argument de glorification qu'une voie obligatoire pour la Libération. De Nathan à Nataraj, mon âme ne l'avait pas encore réalisé... Il fallait qu'un autre voile se déchire pour l'extraire de son nouveau tâtonnement.

Parce que le temps en était venu, parce que le fruit mûrissait malgré tout, ce voile se sépara par le milieu un

certain soir. C'était la veille de la grande fête de Guru-Purnima. On préparait la cérémonie et les bhajans[1] voyageaient sur toutes les lèvres...

Le destin voulut que je passe incidemment devant la maison occupée par Swami. C'était une direction dans laquelle je m'aventurais rarement, persuadé que j'en étais encore trop peu digne. La porte de la maisonnette était grande ouverte, sans doute en raison de la chaleur harassante qui écrasait le pays. Ce que je vis alors dans sa découpe me porta un tel coup au cœur que j'en restai figé sur place.

Swami était là, au centre de la pièce. Assis devant une table, il comptait des liasses de billets de banque en compagnie d'un autre homme que je n'avais jamais vu. Ses doigts parcouraient les petits tas serrés de roupies avec l'aisance de ceux d'un caissier.

M'apercevant soudain, immobile sous le soleil, Swami laissa alors échapper un regard tragique. Nos yeux se rencontrèrent comme ils ne l'avaient jamais fait. Les miens ne parlaient certainement que de stupeur mais les siens... Les siens étaient ceux d'un homme qui se sent en faute et qui n'a pas de mots pour expliquer...

Trois secondes plus tard, j'avais passé mon chemin et mon idéal était brisé. Mon modèle s'effritait d'un coup et je savais déjà que je ne pourrais jamais en recoller les morceaux.

Bien sûr, je n'ignorais pas que diriger un ashram, c'était aussi être confronté aux contingences de la matière et que celles-ci avaient leurs lois incontournables. Ce n'était pas cela qui venait de me décocher une flèche en plein

---

[1] Chants dévotionnels.

cœur... C'était ce regard confus jusqu'à en être pitoyable que j'avais soudainement capté.

Ainsi, Swami n'était qu'un homme, peut-être pas comme moi mais, en tout cas, comme tant d'autres. Le constat m'apparaissait d'autant plus dramatique que je lui avais fait don de toutes mes économies, une somme rondelette pour le pays et qui aurait, à coup sûr, pu faire vivre le village dans sa totalité durant au moins une année.

Deux jours plus tard, choqué et désespéré, je quittai la petite communauté. J'en passai le portail sous l'œil interdit de son guide qui s'efforçait tant bien que mal de conserver sa superbe. Officiellement, je manquais ma chance d'être libéré, je repartais pour des vies d'errance, d'autant plus coupable que j'avais frôlé la Lumière...

Coupable... Oui, c'est encore et toujours avec ce sentiment que je dus apprendre à vivre le long des routes et des villages tandis que, selon la coutume, on acceptait de remplir mon écuelle de sannyasin.

Oh ! évidemment, lorsque perdu dans mon âme et épuisé dans mon corps, j'arrivais en vue d'un lieu habité, on me saluait avec des marques de respect. Au vu des hommes simples que je croisais, j'étais un de ces sages sans famille ni toit qui ont fait vœu de marcher et de prier leur vie durant pour le salut de l'humanité. Cela aurait pu me réconforter mais j'étais allé trop loin dans ma réflexion pour me réfugier derrière un mensonge supplémentaire. Mon drame - ou ma chance - était que ma vérité m'échappait de moins en moins. Comme tous ceux qui cherchent, enfin et vraiment, *qui* ils sont et *pourquoi* ils vivent, je ne pouvais plus guère me déplacer qu'en zone d'instabilité, de solitude et de turbulence.

Meurtri et persuadé que j'allais mourir là, quelque part, je finis malgré tout par arriver un jour à l'approche d'une ville populeuse portant le nom de Maduraï. À l'entrée du premier marché qui se présenta, je remarquai l'une de ces cabanes où on faisait le thé. Je m'en approchai dans l'espoir que son propriétaire veuille bien m'en proposer un gobelet. Par bonheur, cela ne manqua pas et je me retrouvai bientôt assis sur un banc, une cupule de terre à la main, l'esprit vide de tout. Incapable de dire où je serais le lendemain, j'étais dépourvu d'une intention clairement énonçable.

Buvant à gorgées mesurées ma boisson encore bouillante, je n'avais pas remarqué trois jeunes hommes qui m'observaient, assis sur un banc voisin du mien. Sans trop attendre, l'un d'eux m'adressa la parole. Que faisais-je là et de quel pays étais-je ? J'étais Allemand ? Est-ce que je savais au moins que l'Allemagne venait d'envahir la Pologne et que cela allait mal un peu partout ?

La guerre, encore une fois ! J'étais abasourdi ; je m'étais détourné des réalités de ce monde depuis si longtemps ! Au milieu de mon trouble, le même jeune homme me posa soudain à l'oreille la plus inattendue des questions.

- Aurais-tu des papiers à revendre ?

- Des papiers ?

Il voulait dire des papiers d'identité. Qu'ils soient allemands ou pas, ça l'intéressait, ajouta-t-il ; il était acheteur.

Je fermai les yeux et je cherchai... Oui, je ne savais pas pourquoi je les avais gardés, mais ils devaient être là, quelque part au fond de mon baluchon, entre les pages d'un vieux carnet. Ils ne me servaient à rien depuis long-

temps et puis, de toute façon, il y avait des années que j'étais dans l'illégalité la plus totale... Le marché fut donc vite conclu et je me retrouvai, l'heure d'après, avec un petit paquet de roupies en mains, une somme dérisoire mais qui constituait pour moi une richesse inattendue.

J'allais partir vers je ne sais où lorsque mon regard fut alors accroché par les restes de quelques feuilles imprimées qui traînaient sur le sol, près d'un tas d'immondices. Entre les vaches qui allaient en faire leur repas, j'ai éprouvé le besoin de me faufiler afin de les ramasser. J'étais, bien sûr, incapable de lire ce qui y était écrit... Ce qui m'attirait, c'était la photo de cet homme qui, manifestement, constituait la matière de l'article. Elle avait quelque chose qui m'émouvait.

- Eh, Baba ! Tu le connais ?

Baba, c'était moi. Avec ma longue barbe, mes trop nombreuses rides et mon air de pèlerin décharné, j'avais pris l'habitude qu'on m'appelle ainsi. Pour l'heure, c'était le propriétaire de la cabane à thé qui m'apostrophait.

Je lui répondis que non, que j'ignorais qui était l'homme de la photo.

- Impossible ! Tout le monde le connaît... C'est un saint homme, tu sais... C'est Swami Ramana...Mais il vit loin d'ici, plus au nord, à Tiru...

J'avais déjà entendu parler de Tiru. En fait, c'était Tiruvannamalai, une petite ville célèbre pour son temple et aussi parce qu'elle était sise au pied d'une montagne éminemment sacrée : Arunachala. Arunachala ! Un nom mythique, d'après mes souvenirs de lecture... Les Traditions l'associaient au corps de Shiva. Shiva-Nataraja ! N'était-ce pas là un clin d'œil de la vie ? Pouvais-je seulement encore croire à de tels signes ? J'étais à bout...

Je ne sais pas vraiment comment je pris ma décision mais, le lendemain matin, j'étais à bord d'un train remontant vers le Tamil Nadu[1]. Entassé parmi plus de cent autres personnes dans un wagon cahotant, j'avais néanmoins le bonheur d'être plaqué contre les barreaux d'une fenêtre, le nez à l'air et certain d'avoir le visage noirci par la fumée de la locomotive. Comme dans mon enfance...

Trois jours plus tard, après avoir accompli un dernier parcours à pied, je parvenais à Tiruvannamalai. Assise en bas de sa montagne aride et de son immense temple, la ville était une fournaise...

Lorsque je me remémore ce que je vivais comme un ultime mouvement de mon être pétri d'amertume, je réalise à quel point j'ignorais ce que j'allais faire là. Je culpabilisais d'avoir rejeté - peut-être à tort - un maître spirituel et, selon ses dires, d'avoir gâché ma chance d'illumination et là, je me précipitais vers un autre maître, à la seule vue de sa photo.

Je m'aperçois aujourd'hui que seul un œil situé quelque part dans ma conscience supérieure pouvait en déchiffrer l'appel et en comprendre la force.

Dès que j'eus pénétré dans Tiruvannamalai, mon premier réflexe fut d'aller prendre un peu de repos dans son temple. Assis à l'ombre de ses colonnades ouvragées, je ne mis pas longtemps à m'apercevoir que le nom de Ramana était sur toutes les lèvres. On en parlait comme d'un maha-rishi, un grand sage, un Réalisé.

- Swami Ramana ? Tout le monde le connaît... C'est simple, tu prends le sentier qui longe la montagne par la

---

[1] Province du sud de l'Inde.

gauche. Tu verras, il y a quelques maisons et un gros arbre.

Presque vide de toute attente mais mû par une force dont je n'avais réellement pas conscience, je me mis en chemin dès le lendemain matin, bien loin d'imaginer que j'allais, une fois de plus, à la rencontre de ma destinée.

Chapitre XV

Le retour aux sources

Je mis deux jours avant de pouvoir approcher une première fois celui que le temps a immortalisé sous le nom de Ramana Maharshi. Dès mon arrivée près des modestes bâtiments où il était sensé vivre et enseigner, on m'attribua un lit dans un petit dortoir. Je devais avoir une mine si pitoyable qu'on ne me demanda rien, ni qui j'étais, ni d'où je venais. Quant à ce que je voulais, c'était, bien évidemment, la même chose que tous ceux qui passaient par là : voir Swami Ramana et recevoir sa bénédiction.

Je me souviens comme si c'était hier du petit matin où, avec quelques autres, je fus introduit en sa présence. Il sortait d'une période de retraite et, de ce fait, ne s'était pas montré en public depuis plusieurs semaines.

« Lucky ! Lucky ! » m'avait lancé à voix basse un vieillard en dhotthi[1] couleur de terre tout en me poussant dans la pièce où le maître nous attendait.

---

[1] Sorte de pagne traditionnel porté dans les campagnes indiennes.

À la suite d'une dizaine d'autres personnes, on me fit asseoir le long d'un mur. Swami Ramana était effectivement là, face à nous, à demi étendu sur une sorte de grand fauteuil. Je ne l'aurais pas reconnu… Il me semblait tellement plus jeune et moins grave que sur la photo !

Au bout de cinq bonnes minutes, personne n'avait encore prononcé le moindre mot. Je jetai furtivement un coup d'œil sur mes voisins…

Avec leurs paupières closes et leur irréprochable position du lotus, je ne pus m'empêcher de leur trouver un air compassé. Mais pour qui me prenais-je, moi, de mon côté, et de quoi avais-je l'air ?

Swami Ramana, lui, ne nous quittait pas du regard, non pas individuellement, me semblait-il, mais globalement, comme s'il contemplait quelque chose, très loin à travers nous.

Je me rendis alors compte que mes pensées n'étaient qu'une lamentable succession de jugements sur les autres, sur moi-même et sur ce yogi qui nous recevait. J'en eus honte… Oui, pour qui me prenais-je ? Dire qu'il y avait bientôt sept ans que je parcourais les routes de ce pays ! Et là, face à Ramana Maharshi, je ne parvenais même pas à ressentir quoi que ce fût. Avais-je donc le mental embrumé à ce point ?

Finalement, l'un de mes voisins, un vieil homme de pure souche tamoule, osa poser une question puis une autre. Une conversation s'engagea alors entre lui et le maître des lieux, une conversation presque à voix basse à laquelle les autres finirent par prendre part.

Moi, je ne comprenais rien à ce qui se disait et qui était échangé dans la langue locale… Décidément, que

faisais-je là ? J'étais une pièce rapportée dans un coin perdu du bout du monde et Swami Ramana, le saint homme dont tout le monde parlait, se moquait bien de ma présence. Oh oui, j'étais vraiment "lucky" ! Lucky de m'apercevoir enfin que je ne ressemblais en rien au grand mystique prêt à éclore que je m'étais imaginé être en quittant l'Allemagne.

Au bout d'une heure, nous nous levâmes sans que j'eusse rien compris d'autre que les discours de ma vanité et de mon inutilité. Bien sûr, comme chacun, j'eus droit à la bénédiction du maître, mais rien de plus, pas même un regard particulier laissant transparaître un peu de compassion.

Désabusé, je passai le reste de la journée à traîner sur le flanc de la montagne et, le lendemain, sans l'avoir souhaité ni demandé, je me laissai prendre au même scénario. Qu'avais-je de mieux à faire ? On me nourrissait sur des feuilles de bananier au petit réfectoire de l'ashram et on ne me demandait rien. Cette fois cependant, ce fut assis sur un banc de ciment, au dehors, que Swami Ramana nous reçut et répondit aux questions qu'on lui posait, plus brièvement que la veille, toutefois.

Dès que l'entrevue fut terminée, j'allais partir avec les autres, le cœur anesthésié, lorsqu'un homme vêtu de blanc se pencha vers moi et me pria de rester assis. Swami le demandait... Sans réaliser ma chance, je demeurai au sol, incapable de rassembler mes idées, ni même de me centrer sur l'instant présent.

Immobile sur son banc et seul devant moi, Ramana Maharshi maintenait les yeux fermés. Moi, je l'observais stupidement, m'attardant sur sa personne comme je n'avais jamais osé le faire. Le sourire aux lèvres et presque

nu, il était apparemment là sans l'être. Qu'avait-il à me dire ? Je baissai enfin le regard puis j'attendis...

Un long moment s'écoula ainsi. Peut-être une demi-heure... C'est un léger bruissement qui me tira de ma fausse méditation. Swami Ramana venait de se lever et quittait les lieux. C'était tout...

- Alors, tu as pu lui parler ? Que t'a-t-il dit ?

Un jeune Indien s'était précipité vers moi tandis que je regagnais le dortoir.

- Rien... Il ne m'a rien dit...

- Tu ne lui as pas posé de questions ? Mais tu es fou ! Swami ne parle que si on l'interroge. Tu ne le savais pas ?

- Non...

Je crois que ce furent les seules paroles que je prononçai ce jour-là. Ainsi, j'avais tout gâché ou plutôt tout gaspillé. Cela me ressemblait ! Une raison supplémentaire pour alimenter mon mal de vivre et pour me sentir encore plus coupable... de ne pas savoir saisir la Lumière.

Le soir venu, je sortis du dortoir alors que tous y rentraient. J'avais besoin d'air ; il faisait si chaud et l'odeur de l'encens me soulevait tellement le cœur ! Fouillant l'obscurité, je voulais m'éloigner autant que possible des maisons et m'avancer sur le sentier de la montagne dans l'espoir d'y trouver un creux de rocher pour m'étendre. Cela ne fut pas bien long. Sous la clarté de la lune, une roche plate m'attendait. Je m'y allongeai et, pris d'une soudaine torpeur, je m'endormis...

De l'espace où je me tiens aujourd'hui, je puis dire que ce qui se produisit, cette nuit-là, restera à jamais gravé dans l'histoire de mes vies.

Lorsque j'y songe encore, je me demande d'ailleurs si je m'endormis vraiment ou si je ne suis pas plutôt entré, sans m'en apercevoir, dans un état expansé de ma conscience...

Il y eut une lumière qui monta lentement de quelque part. Elle était si douce et si puissante que, très vite, j'eus la sensation qu'elle me pénétrait. D'où venait-elle ? J'étais éclairé du dedans... comme si *on* avait allumé une chandelle au centre de ma poitrine et que la clarté de celle-ci n'en finissait pas de grandir. Où étais-je, qui étais-je et dans quel état me trouvais-je ? Non seulement je ne pouvais pas répondre à ces questions qui me traversèrent rapidement mais j'eus aussitôt la certitude que tout cela n'avait aucune importance. Strictement aucune importance... C'était juste tellement merveilleux d'être là, comme ça, seul avec... l'Infini, semblable à l'Infini !

C'est alors qu'une voix émergea du plus intime de mon être. Elle montait vraiment du dedans de ma tête ou de mon cœur. Pourtant, elle n'était pas mienne. Je la reconnaissais, c'était... celle de Ramana Maharshi.

Elle se développait là, au-dedans de moi ou de ce que je croyais être moi. Moi ! Oh, comme ce mot me parut alors inapproprié et insignifiant ! Moi ! Ce labyrinthe où je n'avais cessé de "me" chercher et de tourner en rond...

La voix m'appela d'abord d'un nom que je ne connaissais pas mais qui sonnait avec tant de vérité qu'il me parut immédiatement résumer tous ceux que j'avais dû revêtir au fil des temps. Ce nom me parlait... telle l'empreinte génétique de l'être que j'étais dans ma vérité dénudée.

Je ne saurais l'écrire ni le prononcer en syllabes compréhensibles ou significatives pour l'humanité de la pré-

sente Terre. Il était trop... trop ce que je ne suis pas lorsque je dis "je" ou "moi" et que je me sépare ainsi du reste de l'Univers.

Ce nom était une flamme dans la Conscience de la Divinité, une flamme qui pouvait se reconnaître en tant que telle, sans orgueil et pas même effleurée par la moindre notion de séparativité.

C'est sa musique, je le sais, qui perça l'abcès de mon masque souffrant. Elle tira le trait d'union entre ce qu'on croit être hier et aujourd'hui, entre jamais et toujours. Elle fit exploser et se répandre l'Absolu Présent... Diamant total !

Je m'y perdis, je l'aurais juré, pendant des éternités. Le pus s'écoulait de ma blessure et la libérait... J'ai souvenir que la voix de Ramana Maharshi énonça ensuite un autre nom, humain celui-là, et prononçable.

« Ananda, fit-elle ; désormais, tu es Ananda, la joie ! La joie qui cicatrise, la joie qui simplifie puis qui réunit. Porte ce nom pour ce qui te manque encore et pour ce qu'il va semer... Lorsque le fruit est mûr, Ananda, il faut le cueillir... Assez de poison ! Passe à travers toi ! »

Cette dernière injonction me fut un choc. Passer à travers moi... Cela devenait soudain si limpide ! C'était quoi, "moi" ? Un reflet, bien sûr ! Juste *le* reflet dans lequel je me perdais... Alors oui, je pouvais passer à travers, aller au-delà de son image tout comme je me serais enfoncé dans une eau me renvoyant ma propre silhouette. Je pouvais en rire ! Ce "moi" qui s'auto-dévorait du dedans, il n'était pas vraiment vrai... Rien qu'une apparence de vérité, un rêve à l'odeur de piège !

- Secoue-moi ! hurlai-je à la voix qui s'était suspendue. Tue-moi !

- Te tuer ? Mais, Ananda... tu n'as cessé de vivre la mort... Ne veux-tu pas plutôt... vivre la vie ?

C'est là que les images des temps passés se mirent à défiler devant mes yeux intérieurs... J'étais seul avec Ce qui palpitait dans mon cœur, seul avec les séquences animées des vêtements que j'avais conçus, tissés, brodés, déchirés, rapiécés parfois lavés au fil des âges et de mes pèlerinages aveugles.

Oh, Nathanaël et tous les autres, vous étiez encore là, tels des fœtus m'appelant à la Naissance ! Je vous ai alors reconnus et acceptés comme les nobles esquisses de ce qui m'attendait ou comme les prémices de ce que j'avais toujours été mais que j'avais oublié.

Je le vis et je le tins à nouveau entre mes doigts, ce clou que j'avais un jour enfoncé... Je les entendis aussi plus distinctement que jamais, ces mots qui m'avaient hanté et propulsé sur les plus incroyables chemins de la Vie... : « Ainsi, c'est toi, Nathanaël... Ainsi, c'est toi ! ». J'en comprenais l'or, j'en suivais la trace dans mon cœur, j'en voyais l'éclat discret mais labourant tout au long des siècles. C'était une sorte de fil d'Ariane, un souffle d'évidence qui me disait les comment et les pourquoi de toutes ces existences qui s'étaient emboîtées les unes dans les autres jusqu'à se résumer là, dans l'Absolu Présent de mon Arunachala intérieur. Nathanatarajananda ! Tout se réunifiait ! Tout m'était cadeau !

Et puis, vint également ce qui avait précédé Nathanaël, les milliards de circonstances qui l'avaient façonné. Le puzzle se complétait de lui-même, laissant peu à peu apparaître les contours du Divin, de ce Divin que, chacun à notre façon, nous ne faisons qu'étouffer. Là, dans le miracle de l'écartèlement de ma conscience, "je" n'était

plus différent de Lui. J'étais Lui, je n'avais jamais cessé de L'être, je l'avais juste oublié !

Enfin, je n'étais plus coupable de rien... *J'avais vécu ce qui était nécessaire, probablement participé à l'Inévitable, et fabriqué moi-même le compost réclamé par mon être*. Je pouvais alors sourire et même rire car je sortais de ma mort. Oui, étendu sur un rocher quelque part dans l'univers, je perçais la bulle de mes constructions mentales, je coupais le fil de mes asservissements au malheur. "Moi-je" n'était plus rien d'autre qu'une impression sans consistance dans un paysage imaginaire.

- Oui, coupe, coupe ! intervint à nouveau la voix de Ramana Maharshi. Coupe, Ananda ! Comprends maintenant que tu n'es pas *celui* qui, depuis le Commencement, a agi. Ce que tu saisis de toi n'a jamais été le véritable auteur de tes actes. C'est le Divin qui opère toute chose. Ce que tu sais de toi avec ton corps et tes sens n'est autre que Son instrument. Observe et respecte cet instrument sans t'y asservir ni le confondre avec toi. Et surtout, maintenant, maintenant, tourne tes regards vers ton Esprit, vers l'infinie Présence du Soi car, en réalité, tu es Atman[1]. Laisse donc l'Atman tout prendre en charge en toi. Ainsi se découvre la clé de la Joie...

Je me souviens que, lorsque ma conscience commença à rétrécir jusqu'à me faire redécouvrir mon état incarné, l'aube fleurissait à peine à l'horizon de Tiruvannamalai. Tout mon être faisait presque corps avec le rocher. Il me fallait pourtant le redresser.

---

[1] L'Esprit, le Souffle premier qui se situe en amont du monde des illusions, de l'ego et, donc, des multiples personnalités incarnées projetées par celui-ci.

En bas, dans la plaine aride, la ville dormait encore dans sa brume de chaleur…

Comment conter l'état de bonheur qui devenait alors mien pour la première fois ? Mes yeux étaient neufs, mon cœur battait comme celui d'un enfant émerveillé et chacune de mes cellules se sentait pousser des ailes. J'étais transfiguré, délivré d'un poids sans âge. Le souvenir précis de ce que je venais de vivre s'estompait déjà mais c'était égal, je ne cherchais pas à le retenir… Plus rien d'autre que la fusion avec le vrai sourire intérieur - celui qui se déploie au-dessus du temps et de ses péripéties - n'avait d'importance.

Ivre d'Esprit, je ne pus imaginer un seul instant redescendre vers la ville qui allait s'éveiller ni même retrouver mon dortoir. Ce qui vivait dans ma poitrine était trop grand ! Il fallait que je monte jusqu'au sommet de la montagne, il fallait qu'à la cime d'Arunachala, je puisse m'épouser et épouser le monde d'un seul regard d'amour.

« Merci, merci, merci… » m'entends-je encore répéter inlassablement à la façon d'une litanie tandis que je prenais le sentier des hauteurs.

Non, il n'y avait plus guère de pardon à implorer de qui que ce fût. Plus de pardon parce que plus de faute… Et, en toute vérité, il n'y avait même jamais eu de faute… Rien qu'un oubli ! Celui du Divin et de la complicité de mes mises en scène avec Lui. Oh, Nathanatarajananda ! J'avais retrouvé mes ailes !

Oui… Je les avais d'ailleurs tellement retrouvées que, parvenu au dernier tiers du sommet de la montagne, je ne vis pas venir vers moi un groupe d'une dizaine de grands singes. On m'avait pourtant prévenu… Ne montait pas qui voulait…

Agressifs, agitant leurs bras et exhibant leurs dents, les singes me barrèrent brutalement le chemin. Surpris, je fis un bond de côté, mon pied dérapa sur une roche en déséquilibre et je tombai...

Ma chute s'arrêta vingt mètres plus bas mais elle était suffisante. J'avais vraiment retrouvé mes ailes... Celles-ci se déployèrent toutes seules. Léger comme un papillon, je suis alors parti, le cœur amoureux...

Tout était juste et accompli...

Épilogue

Et puis... Et puis, il y a maintenant. Le maintenant de ce temps hors du temps et de cet espace sans frontière d'où je m'adresse à vous. C'est un maintenant où je souris plus pleinement encore parce que mes ailes y sont plus vives que jamais, plus joyeuses surtout. Y vis-je pour l'Éternité tel un Libéré, délivré de toute attraction envers le monde ?

Non, rassurez-vous... Je dis rassurez-vous car c'est avec bonheur que je me sais toujours enfant de cette Terre où vous vivez présentement. J'ai appris à l'aimer, cette Terre et son humanité. Je l'aime malgré son incroyable attachement à la souffrance et ses aberrations.

C'est pour cela, voyez-vous, que j'ai tant tenu à vous offrir le témoignage de mon parcours... parce que l'amour qui se fait compassion nous charge nécessairement d'une responsabilité. La mienne, celle que j'ai désignée moi-même dans le fond de mon cœur, est de vous proposer des graines d'espoir et de dessiner un champ afin de les y planter...

Je ne suis pas encore Libéré, non... et c'est sans doute à ce titre que mes pérégrinations d'âme peuvent

mieux vous rejoindre. Même si, demain, je dois retourner une nouvelle fois parmi vous sur les chemins de Terre et de chair, il est certain que le monde où je me tiens en cet instant me procure une altitude de lucidité dont le parfum peut vous toucher.

Alors, écoutez-moi... Ce n'est plus Nathanaël ni l'un de ses masques successifs qui s'adressent à vous ici, à moins que ce ne soit tout cela à la fois mais bien plus réellement humain parce que plus déployé.

Pour être humain, voyez-vous, il faut avoir vécu les brumes de l'animalité... Je sais désormais que c'est par elles et par l'aveuglement qu'elles infligent que nous inventons nos malheurs et notre mal d'être.

En réalité, en regard de l'Infini dont nous portons la promesse en nous, une multitude d'hommes et de femmes n'ont encore que l'apparence de l'humain. Coupés de leur source, ils n'entrevoient plus leur destination...

En sommes-nous si différents ? Non. Certainement pas tant que nous n'aurons pas définitivement éradiqué en nous les racines de la souffrance... même si nous prétendons à une réflexion sur le sens de la vie.

Entre l'alpha et l'oméga, nous sommes tous des itinérants de la conscience, des sans-abri stationnant par habitude et par sécurité sur le même bout de trottoir intérieur. Nous y répétons les mêmes gestes, les mêmes sempiternelles attitudes, nous quêtons l'amour et, surtout, nous culpabilisons face à la somme de nos incapacités.

Mais laissez-moi vous dire... Que cette culpabilité repose sur des faits, qu'elle ne soit qu'un sentiment basé sur l'imaginaire, qu'elle soit petite ou grande, il existe une serrure et sa clé pour sortir de sa prison.

Ce n'est pas le banal responsable d'une kyrielle d'errances, ni un quelconque bourreau qui s'adresse ici à vous. C'est *le* bourreau-type, le coupable par excellence, celui qui était persuadé ne pas être *aimable* au sens premier du terme.

La serrure ? C'est le cœur, *votre* cœur. Quant à la clé, elle se nomme simplicité. Osez les faire se rencontrer et ce sera aussitôt la vérité qui apparaîtra. Oh, peut-être pas la Vérité dans l'absolu ! Nul ne saurait définir ni immobiliser celle-ci puisqu'elle est en perpétuelle expansion et révélation. Non, je veux dire *votre* vérité à vous, celle qui vous fait pleurer silencieusement au-dedans de votre être, même si vous vous dites dur, fort et irréprochable.

Qui que nous soyons, cette vérité-là parle toujours d'une faute, de ce que nous vivons comme une erreur ou une même succession d'impasses douloureuses. Identifiée ou pas, cette faute est *le* grain de sable par lequel nous bloquons en nous le mécanisme du bonheur. Elle est le prétexte aux rendez-vous rituelliques que nous prenons avec le mal-être ou le malheur et, souvent aussi, l'argument par lequel nous injectons souffrance et dysharmonie autour de nous.

Je l'ai compris et expérimenté... Ce sentiment de faute, nous finissons par le marquer au fer rouge dans la mémoire des cellules subtiles de notre âme. Il nous suit ainsi d'existence en existence, laissant sa trace perverse et programmatrice jusqu'au cœur de nos centres énergétiques. Il nous plombe même jusque dans la trame de nos organes.

C'est ainsi que se tricote ce que l'on appelle le karma... Non pas toujours par la nature de ce que l'on se

reproche mais par l'importance que l'on accorde à ce qui nous semble être une incapacité de notre part.

Jamais je n'oublierai ces paroles qui me furent offertes par le Maître un jour d'envol : « Ainsi que tous ceux qui peinent en ce monde, tu as fait ton possible. Même si ce possible n'était pas à l'image du mieux que tu portais en toi, c'était malgré tout *ton* possible. »

À l'issue de la découverte de ces pages que ma mémoire a suscitées, puissiez-vous donc tourner fermement la clé de simplicité dans la serrure de votre cœur. C'est là et nulle part ailleurs que s'ouvre le coffre aux merveilles de votre réalité première, le diamant intact et inattaquable de votre divinité.

Tant que nous ne manifesterons pas le mouvement du vrai courage qu'implique la recherche de cette simplicité, nous ne serons les uns pour les autres que des passants illusoires dans l'océan de la Vie. Nous continuerons à être des bourreaux et des victimes plus ou moins avoués.

À l'instar du sage d'Arunachala, je puis affirmer aujourd'hui que le seul point de réconciliation et de pacification totale, celui où nous nous rejoindrons vraiment et définitivement se confond avec la Conscience Absolue. C'est là et seulement là, dans cet Espace au-delà de tous les états, que nous réaliserons qu'en vérité nous formons un seul et unique Être... Un Être qui ne se différencie même pas de cette Puissance à laquelle on donne le nom de Divinité. Un seul Être qui s'est démultiplié indéfiniment pour S'enseigner Lui-même et grandir encore à travers la palette de Ses prismes successifs.

Alors, quoi que nous ayons fait, quoi que nous pensions avoir fait et quoi que l'on nous ait fait aussi, osons l'amour ! Osons-le simplement et loin des argumentations.

Et que ceux qui ne se sentent pas capables d'aimer regardent au moins du côté de la tendresse qui - quoi qu'en disent certains - n'est aucunement de la tiédeur. Ceux-là entreront, croyez-moi, dans un vestibule de l'âme bien plus lumineux qu'ils ne se l'imaginent...

Loin des arguments, toujours ! Dans cette affirmation réside certainement l'un des secrets majeurs de notre allégement. Depuis l'aube des temps, polémiques et prétextes n'ont que trop alimenté le jeu des agresseurs et des agressés. Cela suffit donc...

Je sais désormais que, point par point, nous avons minutieusement fabriqué ce que nous sommes... et que nous fabriquons dans l'instant ce que nous serons ou voulons être.

J'ai vu que cet obsédant karma que nous pointons si souvent d'un doigt accusateur et fataliste ne fait pas seulement référence au passé mais concerne aussi le présent... Car c'est dans la seconde de chaque respiration que les semences d'un demain en devenir d'Éternité se sèment.

Que votre vérité devienne ainsi, sans tergiverser : « J'aime, donc je suis ! »

Alors, levez-vous enfin, vous qui m'avez suivi jusqu'ici ! Ce ne sont pas mes aventures que vous avez lues, c'est mon chemin d'éveil que vous avez suivi et qui, dans ses fondements et ses symboles ressemble sans doute bien plus au vôtre que vous ne le croyez.

De ce *Là-Haut* qui est partout, *On* vous appelle sans attendre. *On* vous y appelle avec compassion mais, sachez-le, sans apitoiement !

Histoire à suivre, dans l'Infini...

Table des matières

Daniel Meurois-Givaudan

LA MÉTHODE DU MAÎTRE
... Huit exercices pour la purification des chakras

« Au-delà de l'Enseignement que le Maître Jésus a dispensé à ses apôtres et à la foule de ceux qui venaient l'écouter, il en existait un autre, bien plus discret, qu'Il a consacré à un cercle restreint de disciples.

C'est un fragment de l'aspect pratique de cet enseignement-là que je me suis attaché à retranscrire dans les pages de ce livre.

La Méthode du Maître constitue en effet un recueil d'exercices basés sur la respiration et la visualisation. Ceux-ci sont destinés à la purification de nos sept chakras fondamentaux... plus un huitième, véritable pilier de la Révélation christique.

En m'efforçant de replacer ces exercices dans leur contexte de l'époque et en restituant les commentaires qu'en fit le Christ à ses proches, mon intention a été de rédiger un manuel facile d'utilisation, un manuel non seulement destiné à améliorer l'équilibre du corps humain mais aussi à parfaire sa réalisation sur le plan spirituel.

Mon souhait est que les huit stades de la méthode que celui-ci met aujourd'hui en évidence dans leurs détails soit un agréable outil de travail placé sur le chemin de ceux qui recherchent sincèrement la santé de leur corps et l'épanouissement de leur esprit. »

« La méthode du Maître » ... un petit livre tout simple dont l'essence nous vient de loin... et qui pourrait bien être grand en conséquences.

Éditions Le Passe-Monde

LE TESTAMENT DES TROIS MARIE
Trois femmes, trois initiations

Daniel Meurois-Givaudan

Quelque part sur les rives françaises de la Méditerranée, un petit village porte le nom de "Saintes-Marie-de-la-Mer". La Tradition dit que Marie-Salomé, Marie-Jacobée et peut-être même Marie-Madeleine, les trois plus proches disciples féminines de Jésus, y accostèrent après avoir quitté la Galilée afin de propager les premiers enseignements du Christ.

Qu'en est-il exactement ?

S'immergeant une nouvelle fois dans les profondeurs des Annales akashiques, Daniel Meurois nous rapporte ici la mémoire partagée que les trois disciples de la première heure, bien présentes, ont laissée en ce lieu.

Au gré d'un captivant récit mené par l'âme de Marie-Salomé, il nous entraîne à la découverte de ce qui, en leurs vies et en leurs initiations, leur a donné tant de force. Il dévoile pour nous les secrets de leur foi, une foi si intense qu'elle est capable de répondre, aujourd'hui plus que jamais, à notre interrogation fondamentale : Comment trouver la Paix et le Sacré en soi ?

C'est dans l'intimité du Maître Jésus, présent à chaque page de cet ouvrage, que nous pénétrons alors… un Jésus humain, divin, insaisissable et bouleversant de Lumière. Un Jésus dont le discours étonnant d'actualité nous emmène loin d'une spiritualité dogmatique ou de surface mais nous fournit des clés ascensionnelles à la mesure de notre époque troublée.

Ceux qui ont été enthousiasmés par "De mémoire d'Essénien" ou "La demeure du Rayonnant" seront sans nul doute extrêmement touchés par "Le Testament des Trois Marie", un témoignage initiatique majeur dans l'œuvre de Daniel Meurois.

Une source d'eau pure destinée à celles et ceux qui ont soif d'une authentique Connaissance…

Daniel Meurois-Givaudan

L'ÉVANGILE DE MARIE-MADELEINE
Selon le Livre du Temps

Et si l'éveil de la conscience passait aujourd'hui par une sensibilité plus féminine ? Et si Marie-Madeleine n'avait pas été la pécheresse repentie des textes officiels, mais bien autre chose… ?

Jusqu'à il y a peu de temps encore, le grand public ignorait totalement que celle qui apparaît de plus en plus comme la première disciple du Christ avait inspiré un évangile. Pour intriguant et fascinant que soit le manuscrit portant son nom et qui fut découvert à la fin du XIXe siècle, celui-ci n'en demeurait pas moins incomplet, car amputé d'une bonne partie de ses pages. Il restait, par conséquent, un fossé à combler et, pour cela, il fallait remonter un peu plus à la source…

Depuis de nombreuses années, on connaît Daniel Meurois-Givaudan pour ses écrits concernant la pensée essénienne et celle des origines du Christianisme. Loin de l'exégèse, sa méthode de travail a toujours fasciné. En effet, elle se base sur la lecture des Annales akashiques. C'est en utilisant cette capacité que l'auteur s'est donc, une nouvelle fois, immergé dans la Mémoire du Temps afin de nous restituer de manière audacieuse une version intégrale et originelle de l'Évangile de Marie-Madeleine.

Cette version, qui constitue le cœur du présent livre, se devait cependant d'être éclairée, commentée et revitalisée.

Voilà pourquoi, tout en nous permettant de plonger dans la vie et l'ambiance des débuts de notre ère, Daniel Meurois-Givaudan entreprend de nous fournir ici une compréhension novatrice et aisée d'un texte majeur.

Résolument actuelle, son approche est ainsi susceptible de répondre à un grand nombre de questions qui se posent à nous avec insistance.

Daniel Meurois-Givaudan

LA DEMEURE DU RAYONNANT
mémoires égyptiennes

Qui d'entre nous n'est pas fasciné ou intrigué par ce Pharaon hérétique et ivre de Soleil que fut Akhenaton ?

Il ne fait aucun doute que ce livre, dont il est la figure centrale, se démarque de tous ceux qui lui ont été consacrés jusqu'à présent.

En effet, son écriture n'est pas le fruit d'une recherche basée sur des données archéologiques, mais résulte d'une série de visions dans ce que certains appellent le Livre du Temps. Et c'est à ce titre qu'il est à la fois unique et surprenant. L'auteur, dont on connaît déjà particulièrement le best-seller "De Mémoire d'Essénien", s'est appliqué, une fois de plus, à se laisser guider au fil d'une existence antérieure pour redécouvrir la vie du personnage de Nagar-Têth, thérapeute et instructeur proche du Pharaon Akhenaton.

C'est par ses yeux que nous pénétrons ainsi dans une véritable et envoûtante fresque historique où des destins hors du commun se croisent, mettant en scène des êtres passionnés dans leur quête éperdue du Divin.

Bien que nous ramenant en Égypte, il y a quelque 3 500 ans, "La Demeure du Rayonnant" n'est pourtant pas un livre du passé. C'est une oeuvre intense et magique qui plonge profondément au coeur des grandes préoccupations humaines, celles qui jamais ne nous quittent, la recherche de notre identité, du bonheur, de l'amour, celle aussi de cette infinie Lumière dont il nous arrive si souvent d'avoir la nostalgie.

Livre révélateur, livre de feu, livre d'actualité, ce témoignage, qui se lit comme un roman, saura inspirer ceux qui veulent éclairer leur présent et en devenir les véritables artisans.

Daniel Meurois-Givaudan

VU D'EN HAUT
… un rendez-vous très particulier

MONTRÉAL, le coin d'une table de verre dans une salle à dîner… et voilà que l'incroyable arrive!

Imaginez qu'une voix, soudain, se mette à résonner au centre de votre crâne! Oh, pas une sensation diffuse ou cotonneuse! Non, une voix véritable, tendre, volontaire et puissante à la fois. Une voix qui ne laisse aucun doute sur sa réalité et qui se manifeste avec précision, un peu comme à l'aide d'un interrupteur qu'on actionnerait à volonté.

Imaginez aussi que vous la retrouviez régulièrement, cette voix, et que vous puissiez entamer avec elle un parfait dialogue!

C'est cet événement hors du commun qui est arrivé à Daniel Meurois durant toute une année et qui lui a permis de rédiger cet ouvrage saisissant à bien des égards.

Vu d'en Haut est le journal de bord audacieux de cette conversation avec un *Invisible* bien attentif à nous et à nos questionnements.

Maniant humour, sagesse et bon sens, la Présence amie s'y exprime au cours d'une passionnante interview menée par l'auteur afin de débroussailler et de simplifier une foule de notions souvent confuses pour nos esprits en quête de vérité.

C'est donc à un *rendez-vous* bien particulier auquel nous invite ce quinzième ouvrage de Daniel Meurois. On y découvrira d'étonnantes percées dans de tout nouveaux concepts qui nous précipiteront à une altitude vraiment différente, là où notre vie prend tout à coup une autre signification!